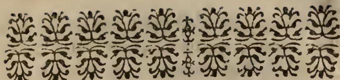
LES ANECDOTES
DE
FLORENCE,
OU
L'HISTOIRE SECRETE DE LA MAISON DE MEDICIS.

Par le Sieur de VARILLAS.

Tome Second.



A LA HAYE,
Chez ARNOUT LEERS.
M. D. C. LXXXVII.



Argument du Quatriéme Livre.

LE fameux Astrologue Leony, premier Medecin d'Italie vient à Carrego, pour traiter Laurent de Medicis durant sa maladie. Il se trompe aussi bien dans ses predictions, en qualité d'Astrologue, que dans ses ordonnances en qualité de Medecin. Le malade meurt par sa faute, & Pierre de Medicis le jette de colére dans un puits où il se néïe, comme portoit l'horoscope qu'il avoit fait de lui-même. Eloge des beaux esprits, qui furent amis, ou reçûrent des gratifications de Laurent de Medicis. Aretin croiant qu'il n'y avoit point d'aûtre manuscrit de l'histoire de Procope, que le sien, il le brûle, & le fait imprimer sous son nom, mais son larcin se découvre. December prostituë la reputation du Duc de Milan, qui lui faisoit écrire son histoire, il prend envie aux Academiciens de Rome, de travestir leurs noms à la Greque. Le Pape s'i-

magine, que c'eſt pour couvrir la conſpiration, qu'ils avoient faite contre lui Il en fait arrêter, & mettre à la queſtion quelques uns. Platine eſt de ce nombre. Les Cardinaux du Conclave vont à la celule de Beſſarion, pour le faire Pape. Son conclaviſte Perroty les renvoie de peur de détourner ſon maître qui étudioit alors. Ils s'en fâchent, & en éliſent un autre. Politien meurt d'un tranſport d'amour. Le Prince de la Mirandole écrit contre les Aſtrologues. Ils s'aſſemblent, font ſon horoſcope, & lui mandent, qu'il mourra tout jeune qu'il eſt, avant que ſon ouvrage ſoit fini. Leur prédiction arrive.



Les Auteurs imprimés & manuſcrits dont le troiſiéme livre a été tiré.

LA Relation Toſcane d'Aetius Sincerus d'Anazar. L'Indice des œuvres de Leonard Aretin, par Mr. de la Marc. de Saint Denis & le Diogêne Laerce d'Amboiſe de Camaldoly. Le quatriéme tome des œuvres de Pontanus, par Alde Manuce. Les Décades de Blondus. L'hiſtoire de Philippes Viſconty. La vie de Charlemagne, par Achajolis. Le Combat de Philadeſte, & de Timotée dans Mirtavis. Le Conclave de Sixte IV. Les Poëſies Gréques de Laſcaris, & les Latines de Majoranus. Les Epigrammes de Marule, La Préface des œuvres de Platon. Les Eloges de Politien. Les Corrections, & l'Hiſtoire des Viſcontis, par Merula. L'Epitaphe, de Politien, par le Cardinal Bombe. La vie du Iacobin Savonarolle.



LES ANECDOTES DE FLORENCE, OU L'HISTOIRE SECRETE DE LA MAISON DE MEDICIS.

LIVRE QUATRIEME.

Il n'y a jamais eû de maladie plus trompeuse, que celle, dont Laurent de Medicis fut ateint le même jour que la Comete commença de paroître. Ce ne fut d'abord qu'une fiévre des plus légéres, & d'autant moins redoutable, que l'on croioit en connoître les causes. On jugeoit qu'elle étoit excitée par l'obstruction, dont le ma-

lade ſe plaignoit, & que cette obſtruction ne devoit étre imputée qu'à la malignité de la pituite, dont il ſoufroit à tous momens d'étranges débordemens. Cependant comme les accés continuoient, quoi qu'ils n'augmentaſſent pas, les amis de Pierre de Medicis firent venir de Spolete Pierre Leony, qui étoit le plus célebre Médecin d'Italie.

Pour entendre ce que je vais dire, il eſt neceſſaire de ſupoſer, que ce Leony avoit été le premier depuis la chute de l'Empire Romain, qui s'étoit aviſé de chercher la Médecine dans les anciens Auteurs Grecs, au lieu que ceux de ſon temps, qui s'adonnoient à cette profeſſion, n'étudioient d'ordinaire que dans les écrits des Médecins Arabes. Il avoit traduit avec beaucoup de fidélité, & d'éloquence, les plus conſidérables œuvres de Galien, & s'étoit rendu ſi fameux par l'importance, & la nouveauté de ce travail qu'on lui avoit ofert la premiere chaire de Médecine à Padoüe, où il avoit enſeigné avec aplaudiſſement, pendant pluſieurs années. Mais ſon mauvais genie l'avoit pouſſé dans le piége où tomboient alors la plûpart des Medecins, (je veux dire) l'Aſtrologie

judiciaire. Il étoit devenu si sçavant qu'on le consultoit de tous les endroits d'Italie. Un jour il lui prit envie de faire son horoscope. Il trouva qu'il étoit né sous une consultation si maligne, qu'il devoit étre infailliment néïé par un accident imprévû. La crainte, qu'il en eut l'obligea de quiter Padoüe, parce qu'il étoit apelé à Venise, où il ne pouvoit aller que par eau. Et que d'ailleurs, en faisant un plus long séjour à Padoüe, il n'auroit pû se dispenser de passer sur le pont, qu'il suposoit devoir fondre sous lui. Il avoit aquis assez de bien, pour subsister commodement par tout, & s'il préfera le séjour de sa Patrie aux autres, ce fut à cause qu'il n'y avoit ni torrent ni riviere.

Il retourna donc à Spolete, où il demeura dix ans, sans mettre le pié hors de sa maison. Mais enfin sa réputation lui atira un si gand nombre de visites, que la civilité, le pressant d'en rendre quelques-unes, il s'acoutûma insensiblement à n'avoir plus tant de peur des eaux. Il commença à passer sur le pont à pié, en suite il y passa à cheval. Il se hazarda depuis de traverser des ruisseaux à gué. Il se mit en bateau sur les

petites rivieres. Mais comme le hazard fait toûjours des choſes extraordinaires, lors-que la prudence a réſolu de faire arriver quelques accidens ſurprenans; il vint en penſée aux amis de Laurent de Medicis, de confier le ſoin de ſa gueriſon à Leony. Ils l'inviterent de venir à Carrego par toutes les raiſons d'honneur, & d'utilité, dont il pouvoit étre touché, & le diſpoſerent enfin à faire le voiage, aprés qu'il eût été bien informé qu'il n'y avoit point de riſques à courir, pour lui. Il vint. Il vit le malade. Il obſerva tous les ſymptomes de ſon mal dans la derniere exactitude. Il joignit les prédictions de l'Aſtrologie judiciaire aux indications de la médicine, & de toutes ces choſes enſemble, il conclut malheureuſemét qu'il n'y avoit rien à craindre dans la maladie, dont il s'agiſſoit, qu'il n'y faloit aporter aucun remède, & que la nature, qui ne manqueroit pas de ſe réveller, lors-qu'il en ſeroit temps; auroit aſſez de force, pour réſoudre les mauvaiſes humeurs qui nouriſſoient la fiévre, & pour rétablir le malade en parfaite ſanté. On ſuivit l'avis de Leony dans toute ſon étenduë; mais on reconnut auſſi, que la nature

au lieu de faire ses éforts dans les jours critiques, s'afoiblissoit toûjours de plus en plus, & sucomboit insensiblement. Loüis Sforce, qui avoit des espions par toute l'Italie, en fut averti. Et comme il avoit interêt à la vie de Laurent de Medicis, parce qu'il le croioit trop pacifique, pour endurer le trouble dans la tutelle du Milanois, quoi qu'il l'eût usurpé, il envoia en toute diligence à Carrego le plus fameux Médecin de la Lombardie Lazare de Plaisance, qui demeuroit alors à Pavie. Celui-ci voiant le malade, en desespére d'abord, & déclare nettement, qu'il n'étoit plus possible de le guérir. Il fit voir la malignité de la pituite, qui s'étoit déja tellement empaiée des parties nobles, que les remédes n'étoient plus capables de l'en chasser. Et soit que la perte d'un si grand personnage augmentât son indignatian, soit qu'il fut ravi d'avoir trouvé occasion de décréditer Leony, qui étoit le seul Médecin qui fit ombrage à sa réputation, il prit plaisir de remontrer par des preuves indubitables, & même par des expériences faites sur le corps du malade, que s'il eût été traité par les voies ordinaires, il auroit infailliblement

ment recouvré sa premiere vîgueur.

Durant que la famille de Medicis pestoit contre la négligence, & la témérité de Leony, Laurent averti que sa fin étoit proche n'en parut non plus émû, que si ont lui eût aporté quelques nouvelles indiferentes, & porta sa fermeté de courage jusqu'au dernier dégré, où la Philosophie enseigne qu'elle peut aller. Il consola ses amis. Il leur donna tous les ordres qu'il jugeoit nécessaires aprés sa mort. Il régla ses afaires domestiques par un testament, qui ne pouvoit étre plus humble, ni plus judicieux; & prenant congé du monde, il ne voulut plus voir que des personnes Ecclésiastiques, & religieuses. Il expira entre leurs bras, aprés avoir donné des marques d'une soumission tout-a-fait Chrêtienne, & reçût tous les Sacremens. Il s'en faloit trois mois, qu'il n'eût quarante trois ans acomplis, & l'on ne se souvient point qu'il y ait aucun de sa Maison, qui soit mort si jeune, depuis qu'elle étoit dans la considération. Sa mort jetta de la consternation dans l'esprit de ceux de sa Maison, dont ils ne sortirent, que pour entrer en fureur.

Pierre de Medicis son fils aîné, qui

tenoit de sa mere toutes ses impétuosités & ses emportemens, sortoit de la chambre, où suivant la coûtume, il avoit fermé les yeux de son pere, lors-qu'il aperçût Leony, qui traversoit la cour. Cét objet,qui se présentoit si fort à contre-temps, redoubla sa rage. Il courut à lui pour l'étrangler; mais l'aïant trouvé prés d'un puits dont le bord n'étoit guere élevé, il changea de dessein, & comme il étoit exttaordinairement robuste, il saisit Leony par le milieu du corps, & le précipita dans le puits.

Les cris de ce pauvre vieillard & le bruit qu'il fit en tombant obligerent quelques domestiques à courir à son secours. Ils décendirent promptement dans le puits, mais l'eau avoit déja sufoqué, ce qui lui restoit de chaleur naturelle. Ce qui verifia la prédiction, par laquelle il s'étoit autrefois condamné luy-même à étre neié. Les amis de la Maison de Medicis firent courir le bruit, que Leony avoit été si sensible à la perte de sa réputation,qu'il en étoit devenu fou, & s'étoit jetté lui-méme dans un puits de Carrego.Mais la Providence trouve bien le secret de manifester les crimes, lors-qu'elle a résolu de les

punir en public. On empécha pour quelque temps le mauvais éfet qu'auroit eû dans le monde l'inhumanité de Pierre de Medicis, ſi elle avoit été connüe. Mais on ne pût l'empêcher de perdre la vie de la même maniere qu'il l'auroit ôtée à l'infortuné Leony, comme je ferai voir dans la ſuite de cét ouvrage.

Ce ſeroit ici le lieu de finir le portrait de Laurent de Medicis; mais les gratifications que le Roi tres-Chrêtien Loüis XIV. fait aux gens de lettres à la recommandation de Mr. Colbert, m'invitent agréablement, à donner le reſte de ce livre au mérite du ſeul perſonnage du ſiécle paſſé, lequel dans une fortune privée s'eſt rendu célébre depuis Mécénas en cette ſorte de magnificence.

Je dis donc, que l'inclination dominante de Laurent de Medicis fû toujours pour les hommes ſavans. Il les éléva preſque dés le berceau, & les deſtina par un rare preſſentiment aux ſiences, & & aux arts, dont ils ſeroient un jour capables, lors-qu'ils n'aprenoient encore qu'à lire. Il porta les Florentins à leur fonder des écoles, & leur donna des prix tous les ans de ſon propre bien. Il fut le juſte eſtimateur de la vérita-

ble vertu, en quelque lieu qu'elle se trouvât. Il ne se contenta pas de caresser les Muses, & de les recevoir ordinairement à sa table (comme faisoient alors les Rois de Hongrie & de Naples;) mais il prit la peine de les exercer en toutes les manieres, où elles pouvoient réüissir, & même les exciter par son exemple. Il renvoia dans leur païs les doctes Grecs, qui s'étoient retirés auprés de lui, aprés la prise de Constantinople, afin qu'ils y achetassent les meilleurs, & les plus anciens manuscrits des soldats Turcs, qui les avoient pillés, & leur donna pour cét éfet des sommes si considérables, qu'ils en raporterent assez pour former cette fameuse Bibliotéque, dont une partie du débris fait aujourd'hui ce qu'il y a de plus curieux dans celle du Roi. Je reserve pour un autre lieu à donner l'histoire de cette Bibliotéque, & des revolutions étranges qu'elle a soufertes, depuis que Charles VIII. la mit en proie jusqu'à la regence de Catherine de Medicis, qui tira moitié par force, moitié par adresse, des mains des Anglois ce qui nous en reste, & ne voulut jamais consentir pendant sa vie, que ces manuscrits

fussent mélés avec ceux du Roi. Je raporterai ici seulement une particularité, que j'ai vûë plusieurs fois, savoir que la plûpart de ces manuscrits furent achétés si cherement, qu'il y en eut qui coûterent sur les lieux jusqu'à cent écus d'or.

Cette Bibliotéque ne fut mise dans le Palais de Medicis, que pour y atirer les plus savans hommes de l'Europe. On eut soin de les y recevoir tous les jours, & de leur donner moien d'y étudier commodément. On y fit des conferences, où Laurent de Medicis assistoit, & parloit à son tour. Et ce fut là qu'il commença le dessein de faire les experiences phisiques, & astronomiques, que l'on continuë maintenant, pour l'utilité publique sous la direction du Prince Leopol de Medicis.

On assembla pour le même dessein tous les monumens antiques qui pouvoient servir à former les jeunes Peintres, Sculpteurs & Architectes. On invita d'y venir tous ceux, qui voudroient s'instruire, ou se perfectionner dans ces trois arts. On leur donna d'excélens Maîtres pour les dresser. On pourvût à la subsistance de ceux, qui en au-

roient beſoin. Et la bourſe de Laurent de Medicis étoit toujours ouverte à quiconque ſe tiroit du commum. On les faiſoit aſſiſter aux jugemens, que les experts faiſoient de leurs ouvrages. On leur en faiſoit remarquer les défauts. On leur montroit en chaque piéce combien il s'en faloit qu'ils ne fuſſent arrivés à la derniere perfection. Et l'on profitoit de l'émulation, que l'on avoit ſoin d'entretenir entr'eux pour les y conduire plutôt. De là vient, que Michel Ange profita ſi bien de cette illuſtre école, qu'il contrefit à l'âge de dix-neuf ans une tête à l'antique, de ſorte qu'il fut depuis impoſſible de diſtinguer l'original d'avec la copie.

Cette aplication de Laurent de Medicis dans ſon Palais, ne l'empêchoit pas de contribuer avec la même vigueur aux études de la jeuneſſe dans les villes ſoumiſes à ſa République de Florence. Il ſavoit que celle de Piſe étoit inconſolable de la perte de ſa liberté. Et ce fut pour la divertir d'y penſer, qu'il perſuada les Florentins d'y fonder une Univerſité, qui ſeroit devenuë la plus floriſſante d'Italie, ſi elle eût perſeveré dans les mêmes principes, où elle

avoit commencé. Il y avoit des Chaires établies pour toutes ſortes de ſciences. On y avoit atiré par la grandeur de la récompenſe les plus célébres Profeſſeurs des autres Univerſité. On les y maintenoit avec éclat. Et pour convier les étrangers, d'y venir en plus grand nombre, le jeune Cardinal de Medicis y étoit alé étudier le droit Civil & le Canonique. Laurent de Medicis y faiſoit des voiages de temps en temps, pour juger du progrés, & diſtribuer des prix aux étudians. Mais il n'y aloit jamais, ſans mener les ſept hommes doctes, qu'il avoit choiſis entre les autres, pour établir une liaiſon particuliere avec eux. Le premier étoit Jean Pie de la Mirandole. Le ſecond Ange Politien. Le troiſiéme Marſile Ficien. Le quatriéme Chriſtophle Laudin. Jean Laſcaris le cinquiéme. Le ſixiéme Démétrius Calchondile. Et le ſeptiéme, Marullus Trachamote. Ce ne ſera pourtant pas d'eux, que je parlerai les premiers. Et de peur qu'on ne s'imaginât que je les veüille préferer aux autres beaux eſprits, qui parurent dans cette bienheureuſe conjonċture ; je les range ſelon l'ordre des temps qu'ils vin-

rent à la connoissance de Laurent de Medis ; & je commence par le fameux Leonard, qui pour étre né dans la ville d'Arrezzo sur le territoire de Florence se fit apeler Aretin. Il étoit déja fort vieux, lors-qu'il donna ses soins à la premiere éducation de Laurent de Medicis, & joüissoit de toute la gloire que la sufisance, & ses longs travaux lui avoient aquis. Il avoit commencé dés l'âge de dix-huit ans, à se rendre celebre. Et comme il s'étoit mis en tête, de rétablir dans l'Europe l'étude de la langue Gréque, qui y avoit été negligée, depuis le débordement des Nations Barbares, & qu'il y avoit admirablement bien réüssi, il s'étoit rendu nécessaire à la Cour de Rome, qui ne laissoit pas d'entretenir alors de secretes correspondences avec les Evêques d'Orient, quoi qu'ils fussent separés de sa communion. Ainsi Aretin fut apelé de Florence, ou il étudioit encore, & le Pape Innocent VII. le fit son Secretaire. Il exerça la même charge sous les quatre Papes suivans. Et comme il étoit extraordinairement ménager, il y amassa de quoi passer commodément le reste de ses jours, & fit en-

ſuite une rétraite honorable dans ſa Patrie, où il auroit pû joüir à ſon aiſe des avantages de ſa fortune, ſi la même humeur épaignante, dont il étoit obſédé, ne ſe fut opoſée à ſon propre bonheur. Ce défaut le rendit preſque generalement mépriſable, & lui atira la haine de ceux, qui ne connoiſſoient pas d'ailleurs ſon mérite. Le facetieux Artof fit une eſpece de nouvelle à l'imitation de Boccare, où il railloit ingenieuſement Aretin, en repreſentant ſon genie vagabond, à l'entour dés tréſors cachés, ocupé jour & nuit à conter de l'or, & de l'argent, & apliqué à de nouvelles manieres d'en aquerir. Il le dépeignoit encore penſif, & réveur ſur des uſures extraordinaires, & ſi prodigieuſement alteré du bien d'autrui, que toutes les eaux du Pago, & du Pactole, que le Dieu Mammon lui verſoit dans la bouche, ne pouvoient étancher ſa ſoif. Laurent de Medicis ne laiſſa pas neanmoins de lui faire ſacrifier quelque choſe à ſon avidité pour l'engager en-ſuite à travailler pour le public. Et ce fut par cette innocente ruſe, qu'Aretin ſe porta de lui même à traduire les Morales d'Ariſtote en Latin dans la derniere exactitu-

de, & écrivit assez judicieusement, l'Histoire de son païs. Il vécu plus de quatre vints ans, & mourant pourtant assez-tôt, pour ne recevoir pas en vie l'afront, qu'il avoit merité par un insigne larcin. Il avoit recouvré un nouveau manuscrit de l'Histoire gotique de Procope. Et se figurant, qu'il n'en restoit plus d'autre, parce qu'il ne s'en étoit point trouvé parmi les livres sauvés du pillage de Constantinople, il s'étoit avisé de le brûler aprés avoir imprimé l'ouvrage sous son nom, sans craindre de passer pour un infame Plagiaire dans la postérité. Cette suposition lui réüssit heureusement pendant sa vie. Mais à peine eut il les yeux fermés, que Christophle Persona dit, qu'il avoit recouvré un autre manuscrit du même Procope, où il y avoit les guerres des Perses, & des Vvandales, outre celles des Gots, les fit imprimer avec une préface si injurieuse à la mémoire d'Aretin, qu'on ne conta pas pour la moindre de ses bonnes fortunes de n'étre plus en état de la lire. Au reste ses héritiers eurent si peu de soin des ouvrages qu'il n'avoit point encore donné au public, que la meilleure partie en seroit encore inconnuë,

si le Docte Mr. de la Marc. Conseiller au Parlement de Bourgogne, ne s'étoit mis en peine de les tirer de la poussiere des plus célébres Biblioteques, principalement de celle du Roi tres-Chrétien, & du grand Duc de Toscane, & ne les avoit assemblés en un corps.

L'enjoüé Poggio travailla dans le même temps d'Aretin à l'éducation de Laurent de Medicis, & contribua infiniment à dissiper ce qui paroissoit de trop sombre, dans son enfance. Il avoit voiagé par toute l'Europe, & visité les Archives des Monastéres avec beaucoup de soin. Il fut le premier, qui trouva les livres de Ciceron qui traitent des loix, & des fins du bien & du mal. Il eut encore le bonheur de découvrir les Institutions, & les dix-neuf premieres Déclamations de Quintilien,en furetant dans la boutique d'un épicier Alemand, qui les aloit déchirer, pour en faire des envelopes. Et ceux, qui savent, que c'étoit là le seul exemplaire, qu'il y eut au monde, en auront d'éternelles obligations à la mémoire de Poggio. Eugene IV. & Nicolas V. se servirent de lui en qualité de Secretaire. Et cette commission lui eût aporté de grands bien,

s'il n'eût travaillé lui même à sa disgrace, par cette avanture. Il étoit naturellement curieux, & pourtant sa conversation ne laissoit pas d'être divertissante, parce que jamais homme ne passa plutôt ni plus imperceptiblement que lui de l'extréme gravité, dans le plus libre enjouëment. Cette qualité, qui le faisoit être de toutes les parties galantes, l'eût élevé fort haut, s'il eût enfermé dans quelques bornes la facilité qu'il avoit à railler. Mais on commença de se lasser de l'entendre, lors-qu'on le vit donner dans la Satyre la plus piquante, & ne se soucier plus, de perdre un ami pour avoir eû le plaisir de dire un bon mot. Un jour que l'on critiquoit les brefs, (selon la coûtume) dans une assemblée de gens de lettres; Poggio ne pût soufrir qu'on en loüat un qui avoit été dressé par Georges de Trebisonde, il lui échapa ce vers Satyrique.

Græculus esuriens in Cœlũ jusserit, ibit.

George qui n'entendoit pas de raillerie, lui repartit sur le champ par une couple de souflets, qui furent suivis d'une risée si générale, que Poggio fut obligé de se cacher, & même de sortir le lendemain de Rome, où il jugeoit

bien, qu'il n'y avoit rien à faire pour lui, aprés un tel afront. Il retourna donc à Florence, où il traduisit en Latin l'Histoire Gréque de Diodore de Sicile, & fit d'excélens traités de l'infidelité des Princes, de la bizarrerie de la fortune & de la contagion de l'avarice. Mais comme il lui étoit fatal de médire toujours à ses dépens, il ataqüa Laurent Val, de qui l'on disoit alors que la nature l'avoit tout pétri de bile. Aussi répondit-il à Poggio avec tant d'injures, & d'exécrations, qu'il lui fit quiter la partie, pour s'apliquer à l'Histoire de son païs, qu'il écrivit en Latin assez pur, & Jaques Poggio, son fils, la traduisit avec beaucoup d'élegance en Italien. Mais cét ouvrage ne fut heureux ni pour l'auteur ni pour le traducteur : car ils avoient gardé si peu de moderation en loüant les Florentins, & décriant leurs adversaires, qu'ils ne pouvoient passer ni pour de mauvais bourgeios, ni pour de bons historiens, comme Sanazard leur reprocha, par cette excélente Epigramme.

Dum Patriam laudat, damnat dum Poggius hostem

Nec

Nec malus est civis, nec bonus Histo-rianus.

Le pere mourut peu de temps avant la conjuration des Pazzy, & le fils s'étant parmy ceux, qui étoient renfermés dans l'Hôtel de ville de Florence, en pensant le surprendre, Laurent de Medicis se mit inutilement en devoir de le sauver de la corde.

Ambroise de Camaldoly fût le premier Religieux de son temps, qui se mit à l'étude des belles lettres. Il traduisit l'ouvrage de la Hierarchie attribué à St. Denis, avec tant d'éloquence, & de netteté, que personne n'a pû depuis aprocher de son stile. Mais il ne réüssit pas si bien dans la traduction de Diogêne Laërce. Il fût Général de son Ordre; & les Papes Eugene IV. & Nicolas V. ne pûrent l'obliger à quiter sa solitude, en lui proposant la dignité de Cardinal, afin de l'atirer à la Cour de Rome. Il persévera dans son hermitage, jusqu'à la profonde vieilesse dans une sainte gaïeté, qui lui faisoit recevoir les visites des plus honnêtes gens de Toscane; & ce fut lui, sur qui Laurent de Medicis jetta les yeux, pour réconcilier Laurent Val

avec Poggio. Il y travailla long-temps, mais avec si peu de succés qu'ils luy donnerent sujet d'avoüer depuis, dans une lettre écrite au Prince de la Mirandole, qu'il ne les avoit trouvé ni Chrêtiens ni raisonnables.

Antoine de Palerme naquit à Boulogne, & l'illustre famille de Becarelly, mais sans aucun bien. Il eût huit cens écus d'apointement pour enseigner l'Histoire au dernier Duc de Milan de la Maison de Visconti, d'où il passa à Naples, pour étre Sécrétaire du Roi Alphonse. Il acompagna ce Prince dans toutes ses gueries, & ses voiages, & fut témoin de la plûpart des merveilles, qu'il raconte de lui dans un livre qui a eu l'honneur d'étre enrichi, & retouché par le Pape Pie II. Il avoit été fort modéré les soixante & dix premieres années de sa vie, mais à la soixante & onziéme, une belle fille de Naples, qui s'apeloit Marcilla, lui donna de l'amour, & le fit penser au mariage. Il en eut plusieurs enfans, & mourut dix ans aprés avec si peu de douleur & de distraction, qu'un moment avant que d'expirer, il fit son épitaphe.

Laurent Vol fut le premier Romain,

qui se mit en tête de réparer le dommage que les Nations barbares avoient aporté à l'étude de la Langue Latine. Il composa des livres d'élégance, qui piquerent la jeunesse de Rome du désir de chercher dans les ouvrages des anciens la pureté des expressions, qui leur avoient été naturelles. Il traduisit avec beaucoup de soin Herodote & Theucidide, quoi que sa fidélité eût été depuis fort suspecte à Henri Etienne dans ces deux travaux. Mais il étoit d'un naturel si malin, qu'il ne pouvoit parler de personne, sans en médire. Il prenoit feu à la moindre ocasion, & lors-qu'il avoit une fois commencé à s'emporter, il ne lui étoit plus possible ni de s'abstenir des injures les plus atroces, ni de se réconcilier avec ceux qu'il avoit ofensé. Ainsi ne trouvant plus personne à critiquer dans la Cour de Rome, il passa dans celle de Naples où il se mit d'abord en crédit par l'ofre qu'il fit d'écrire l'histoire des actions les plus éclatantes de Naples. Il y travailla de toute sa force, mais avec si peu de succés, que ses adversaires eurent lieu de lui reprocher, qu'il étoit tombé lui-méme dans toutes les fautes qu'il avoit tant de fois reprochées aux

autres. On a crû, que cette disgrace l'obligea de se banir de la Cour du Roi Alphonse, & que l'ennui de survivre à sa réputation lui fit perdre la vie à l'âge de cinquante ans. Sa mere fit son Epitaphe, personne ne l'aiant voulu soulager de cette peine. Et les Romains eurent de la peine à soufrir, qu'il fut enterré dans l'Eglise de Latran, dont il étoit Chanoine, parce qu'il avoit fraïé le chemin aux autres, pour douter de leurs prétentions, en écrivant contre la donation de l'Empereur Constantin au Pape Silvestre. Ils eussent eû plus de sujet de lui contester une si honorable sépulture, pour le scandale, & le mauvais exemple, qu'il avoit donné dans la République des Lettres, en publiant le premier des Livres entiers d'invectives, & de recriminations.

Fabius Blondus naquit à Forly parmi la lie du peuple, & s'éléva par la hardiesse, qu'il eut d'écrire les grosses Décades des guerres civiles d'Italie, dont les mémoires s'aloient perdre, parce que personne ne vouloit s'apliquer à une si envieuse matiere. Il composa depuis, un autre ouvrage des revolutions arrivées durant la chute, & le rétablissement de l'Empire Romain, avec une telle satis-

faction du Pape Nicolas V. qui le faisoit travailler, qu'il en reçût de grands biens, & l'on croit même qu'il en fut parvenu aux dignités les plus éminentes s'il n'eût préferé le mariage à l'Etat Eclésiastiques. Il épousa une Dame Romaine, de grande qualité, dont il eut plusieurs enfans, qui (par malheur) devinrent tout-a-fait pauvres, & mourut à soixante & dix ans, & fut enterré à la porte Nôtre Dame d'Ara Cœli. J'ai recherché quelquefois d'où vient, que cét Auteur est si peu sçû, & je n'en ai point trouvé d'autre cause, sinon qu'il a eu le malheur cent ans aprés sa mort, que Charles Sigonius se mit en tête d'écrire sur le même sujet. Et comme il avoit été moins embarassé, & plus métodique que Blondus, il lui a ravi sa réputation avec tant d'excées, qu'il ne sert plus que de parade dans les Bibliotéques, quoi que d'ailleurs personne n'ose nier, que Sigonius ne soit presque par tout le Plagiaire de Blondus.

Candidus December passa de Vigevano où il étoit né à Milan. Il devint le meilleur Critique de l'Europe, au jugement de Laurent Val, qui ne loüa jamais d'autre Grammarien de son temps, que

celui-là. Il fut le premier traducteur d'Apian Alexandrin, où il ne réüssit point, quelque savant qu'il fut en la Langue Gréque, & en la Latine, parce qu'il s'étoit servi d'un manuscrit si défectueux, qu'il avoit été contraint de supléer en plusieurs endroit sur de foibles conjectures, ce qui manquoit au texte. Mais, en recompense, il écrivit la vie de Philippes Visconty Duc de Milan d'un stile tellement semblable à celui de Suetone, que personne n'en a depuis pû aprocher de si prés, non pas mêmes Paul Jove quoi qu'il y ait tâche dans la vie du grand Sforce, surnommé Attendula. Il est vrai qu'il y méla des choses, qui choquoient si fort la pudeur, que c'est merveille que pour cela son ouvrage n'ait pas laissé d'étre infiniment estimé. Il mourut à quatre vints ans, & fut enterré prés de la Bibliotéque de St. Ambroise, dont il avoit long temps eû le soin.

Ce n'est pas sans quelque confusion, que je parle ici de ce célébre Algionus, quoi qu'il fut le plus docte Venitien de son siécle, & qu'il nous reste de lui des lettre écrites dans la derniere politesse à Laurent de Medicis. Neanmoins ceux,

qui le connoiſſoient n'ont pû l'excuſer de deux grands défauts. L'un de s'être enivré toutes les fois qu'il en trouva l'ocaſion. Et l'autre d'avoir privé la poſterité du plus excélent des ouvrages de Ciceron, dont il avoit recouvré le manuſcrit. Ce miſérable Plagiaire fut obligé de conſoler le Proveditcur Cornaro, dans l'éxil, où il avoit été condamné, pour avoir été batu faiſant la guerre aux Turcs, quoi qu'il n'y eut point de ſa faute. Algionus lui envoia le livre inutile *De fortiter toleranda Exilii fortuna.* Et comme ce traité n'étoit composé, que de Sentences fort mal ajuſtées, du livre de la Gloire de Ciceron, il ne laiſſa d'étre beaucoup eſtimé, quoique les plus judicieux remarquaſſent bien, qu'il n'y avoit aucune liaiſon. Algionus ravi du ſuccés de ſon ouvrage, changea le deſſein qu'il avoit eû de faire imprimer la piéce de Ciceron. Et comme il ſavoit bien que perſonne n'en avoit de copie, il le jetta dans le feu, de peur qu'on ne trouvât un jour parmi ſes papiers, de quoi le convaincre de larcin. Il s'en repentit neanmoins ſur la fin de ſa vie, & fit une eſpece d'amende honorable à la tête des deux harangues, qu'il avoit

composée à Venise, sur la désolation de Rome, par les Lutheriens. Le public lui est redévable de l'exactitude, dont usoit Alde Manuce, dans l'impression des meilleurs Auteurs Grecs, & Latins, que nous admirons aujourd'hui; car il a été toute sa vie correcteur de cette fameuse imprimerie.

Jamais homme ne devint plus docte, avec moins de santé, & n'eut plus d'engagemens incompatibles avec l'étude, que Donat. Je parle de celui, qui sortit de l'illustre famille des Acagholly à Florence. Sa vie fut tres courte; elle se passa presque toute dans les plus importans emplois de la République. Et nonobstant cela, il ne laissa pas de traduire les Morales d'Aristote beaucoup plus exactement, que ceux qui l'avoient précédé dans cette sorte de travail, ni de les purger des interpretations ridicules, que les Anciens, & les Sophistes nouveaux, leur avoient données, par un admirable commentaire, où il montra, que quiconque s'engage dans ce Labirinthe, sans un autre guide que le fameux Eustachius, ne sauroit éviter de s'égarer, il trouva même le temps, de traduire quelques vies des hommes Illustres de

Plutarque, qui sont les meilleures que nous aions en Latin, & d'écrire un livre à la loüange de Charlemagne, en reconnoissance de ce que ce Prince avoit bâti ou rétabli la ville de Florence. Il étoit dans la confidence de Laurent Medicis, & ce fut à sa priere, qu'il avoit entrepris le voiage de France, pour y demander du secours pour sa Patrie, contre le Pape Sixte IV. lors-qu'il mourut à Milan âgé de 38. ans trois mois, aprés la conjuration des Pazzy.

François Philelphe de Tolentin fut si amoureux de la Langue Gréque, qu'il ala voir les ruïnes d'Athênes, pour essaïer, si l'air du païs pourroit contribuer quelque chose à sa sufisance. De là il passa par Constantinople, où il épousa la fille d'Emanuël Chrysolore, parce qu'elle prononçoit admirablement bien l'ancien ; le nouveau Grec. Cette femme, qui avoit de l'intrigue, fit connoître son mari à l'Empereur Paleologue, qui l'envoïa en qualité d'Ambassadeur vers les Princes Chrétiens, pour demander secours, contre les Turcs. La négociation de Philelphe fut infructueuse à l'Empereur, & non pas à lui : car elle le fit connoître par toute l'Europe, & princi-

palement à Florence, où Laurent de Medicis l'engagea à traduire les Oeuvres d'Hippocrate, & la Cyropedie de Xenophon. Il écrivit encore la vie de François Sforce en vers héroïques, dont il reçût de magnifiques présens. Il étoit à Naples, lors-qu'il reçût la nouvelle de la prise de Constantinple, & le Roi Alphonse l'y arrêta par ses liberalités. Il y eut une dispute avec un Grec naturel apellé Timotée, sur la force d'une syllabe Greque ; & comme la contestation s'étoit émüe en bonne compagnie, Philelphe s'avança jusqu'à dire qu'il gageroit cent écus, que l'opinion qu'il soûtenoit étoit veritable. Timotée répondit qu'il n'avoit pas de quoi gager : mais que pour montrer que s'il avoit tous les biens du monde, il ne feroit pas de dificulté de les hazarder pour défendre son sentiment, il ofrit de gager sa belle barbe, qui étoit la chose, que ceux de son païs conservoient le plus cherement. Philelphe le prit au mot ; & les cent écus étans consignés en main tierce, les savans s'assemblérent en la Bibliotéque du Roi où l'on consulta les anciens manuscrits, & l'on trouva pourtant si clairement que le pauvre Timotée s'étoit

trompé, qu'il se condanna lui-méme, & ofrit même à Philelphe cent écus, pour la rachéter. Mais ce vainqueur inéxorable, ne pût être fléchi ni par leurs prières ni par la pitié qu'auroit fait à tout autre le pauvre désolé Timotée. Il la lui coupa, & l'exposa long-temps à la vûë de ses Auditeurs, pour marque de son triomphe, à côté de la Chaire, où il professoit publiquement. Au reste, jamais homme de lettres ne reçût plus de gratifications de toutes sortes de persones, que Philelphe, & pourtant jamais homme ne mourut plus pauvre. Il expira à quatre vints dix ans, & la vente de tout ce qu'il avoit, fut à peine sufisante pour les frais de sa sepulture. Il laissa un fils, nommé Marius, qui ne fut pas moins docte que lui, mais il n'hérita ni de sa réputation ni de son bonheur.

Nicolas Perroty sortit de la même vilette de Sassoferrato en Umbrie, où le fameux Bartole étoit né. Il s'àvisa le premier de mettre en vers les régles de la Grammaire, afin que la jeunesse les aprît, & les retint plus aisément. Son coup d'essai fut la traduction de Polybe, où il réüssit si admirablement, que l'on a douté, si c'étoit lui qui l'avoit faite,

& s'il n'avoit point trouvé quelque ancienne traduction du même Polibe, qu'il eût fait imprimer ſous ſon nom. Les plus judicieux n'oſérét pourtant l'acuſer d'étre Plagiaire. Ils aimerent mieux le produire à la Cour de Rome, qui rendoit alors juſtice au mérite de tous les ſavans. Perroty devint, au bout de quelques années, Archevêque de Manfredemia, & Gouverneur de la ville de Perrouze, & de la province d'Umbrie. Il auroit même été Cardinal s'il ne ſe fut privé du chapeau, en empêchant le Cardinal Beſſarion ſon Patron d'étre Pape, par une avanture, que je décrirai plus bas. Il s'en conſola bien-tôt, & paſſa gaïément le reſte de ſa vie dans une maiſon de plaiſance, qu'il avoit ajuſtée à ſa fantaſie, & nommée Fugieura. Il y fit un Commentaire ſur Martial docte & curieux à la vérité, mais un peu trop laſcif, & trop libre pour un Archevêque, ce qui l'empêcha peut-être de le publier durant ſa vie. Il mourut fort vieux, & celui qui fit ſon Epitaphe, eut raiſon de n'y mettre que ces paroles, Ci git le traducteur de Polybe; car ſi l'ouvrage eſt de Perroty, perſonne de tous ceux, qui ont fait parler les Grecs en Latin,

non ſeulement ne lui ſauroient étre comparés, mais n'a même rien, qui en aproche.

Platina vint de Cremone, où il étoit né, à Rome, ſous la Papauté de Calixte III. Le Cardinal Beſſarion pourvût à ſa ſubſiſtance, & lui fit écrire les vies des Papes, dont le ſtile eſt pur, & la narration ingenüe. Paul II. le fit depuis ſon Sécrétaire, & le ſoupçonna à tort de l'avoir trahi, lui fit ſoufrir les fers, le cachot, la queſtion, & les autres maux, qu'il raconte lui-même d'un air tout-à-fait patétique; en reparation de quoi Sixte IV. le fit Bibliotéquaire du Vatican, où il compoſa des Dialogues du vrai bien, de la véritable Nobleſſe, du parfait citoien, & de l'honnête volupté. Il mourut preſque ſans douleur, & laiſſa par teſtament ſa maiſon du Quirinal pour ſervir à l'Academie, & au couronnement des Poëtes. Son Epitaphe, qu'il fit lui même, n'eſt que de trois vers, aſſez mal tournés, & ne demanda pour toute grace aux paſſans, ſinon qu'il ne remuent pas ſes os.

Jaques Cardinal de Pavie étoit un pauvre garçon, qui par ſon mérite fut

adopté, & fait Cardinal Neveu par le Pape Pie II. Il fut emploié dans toutes les négociations importantes de ſon temps, & rien ne manqua aux lettres, qu'il en a laiſſées, que la politeſſe & la pureté de la Langue. Il paſſoit pour le plus digne ſujet du Sacré Colége, qui prétendit à la Papauté, lors-qu'étant tombé malade à Bolcenna, il prit à la perſuaſion d'un Médecin ignorant une eſpece d'Ellebore appellé Veratro, qui le ſufoqua ſur le champ.

Domitius Calderin, fut tiré du territoire de Verrone, où il étoit né, par le Cardinal Beſſarion, qui fut ſon Mecenas. Son principal talent fut d'interpréter les endroits les plus dificiles des Poëtes qu'il expliquoit avec tant de netteté, & par des conjectures ſi ingénieuſes, que jamais Profeſſeur n'eut un plus illuſtre auditoire, tant le ſien étoit rempli de perſonnes de la premiere qualité d'Italie. Cela lui donna courage de faire imprimer quelques unes de ſes obſervations. Mais comme il étoit naturellement ambitieux, qu'il afectoit d'établir ſa réputation en découvrant l'ignorence d'autrui, il ſe fit un ſi grand nombre

d'énemis, qu'il auroit eû bien de la peine à répondre à tous les écrits qui parurent contre lui s'il n'en eût été relevé par la fiévre, qui l'emporta fort jeune. Sa mort inspira de la pitié à ses propres adversaires, & Politien fit graver de beaux vers sur son tombeau, qui servirent à faire voir, que l'envie entre les beaux esprits ne s'étend point au de là du trépas.

La fortune d'Antoine Campanus, ne fût pas moins bizarre que son genie Une païsanne inconnuë acoucha de lui sous un arbre, où elle le laissa. Il y fut trouvé par un Prêtre sacristain de l'Eglise, qui le fit nourrir, par un pur principe de charité; car il avoit plus la figure d'un singe, que celle d'un enfant. Ce Prêtre lui aprit à lire & le mit en suite au service d'un jeune gentilhomme, qui aloit étudier à Naples. Campanus suivoit son Maître au Colége, & se rendit si savant, qu'au retour il disputa une Chaire de Professeur public à Perrouze, & l'obtint. Cét exercice le fit connoître au Pape Pie II. qui le fit Evêque d'Iterano, & Paul II. lui conféra depuis d'autres bénéfices. Mais il ne pût éviter d'étre

disgracié sous Sixte IV. parce que ce Pape aiant juré la ruine de la Maison de Vitelly, pour les raisons que j'ai raportées dans le livre second, crût qu'il faloit, avant toutes choses, se défaire de Campanus, qui avoit une étroite liaison avec cette famille. Et de fait il l'envoia en éxil, où il mourut du haut mal. Il a laissé plusieurs ouvrages, dont le plus considérable seroit la vie du fameux Capitaine Braccio, s'il n'y avoit mélé tant de fables, que les plus savans dans l'Histoire d'Italie dans le quinziéme siécle n'y peuvent presque distinguer la vérité d'avec le mensonge.

Le Cardinal Bessarion fut un homme si acompli, que jamais la Pourpre sacrée n'en avoit revétu de semblable. Il la mérita dans le Concile de Florence, & la porta si dignement, qu'il mit sa fortune au dessus de l'envie. Il avoit la mine hautes, les mœurs réglées dans toute la sévérité Chrêtienne, la conversation charmante, & la sience universelle, son Palais étoit l'azile des Muses Gréques & Latines incommodées, & l'on a vû à sa table plusieurs fois & en même temps Georges de Trebisonde, Gaza, Argiropile, Platon, Philelphe, Blondus, Aretin

Poggio, Valla, Sipontinus, Campanus, Platina, & Calderin. Les Papes Eugenes IV. Nicolas V. & Pie II. declarérent en mourant au ſacré Colége, que Beſſarion étoit le plus digne de leur ſuccéder; & l'on ſait qu'il auroit été Pape aprés Paul II. ſans l'imprudence du même Nicolas Perroty, dont j'ay déja parlé, qui lui ſervoit de Concl aviſte. Un ſoir, que Beſſarion étudioit ſuivant ſa coutûme,) ſans ſe méttre en peine des intrigues de ſes Colégues; trois Cardinaux chefs d'autant de brigues dans le Conclave, qui s'étoient enfin acordés pour ſon élection; alerent à ſa celule, & demanderent à lui parler. Perroty ſe figura, qu'ils ne vouloient autre choſe, que briguer les ſufrages de ſon Patron; & comme il le connoiſſoit aſſez, pour être perſuadé, que les ſolicitations de ces Cardinaux ſeroient inutiles en ce point, il crût qu'il ne faloit point interrompre l'étude de Beſſarion. Il refuſa donc obſtinémet de les introduire, & d'avertir ſon Patron, qu'ils le demandoient. Et ce qu'il y eut de plus bizarre dans cette avanture fut, que plus Perroty ſe vit prié, careſſé, conjuré, menacé, plus il ſe roidit à tenir la porté fermée, parce qu'il

ſe confirma d'autant plus dans ſa préſupoſition chimérique, qu'ils ne faiſoient inſtance, pour entrer, qu'afin de mandier la ſeule voix, qui leur manquoit, pour celui d'entr'eux, dont ils étoient convenus. La conteſtation dura ſi long-temps, que la patience des trois Cardinaux étant laſſée, ils dirent entr'eux, qu'il n'y avoit pas d'aparence d'éléver au Saint Siége un homme, qui non ſeulement ne leur ſauroit point de gré de ſon élection, mais encore les feroit dépendre du caprice de ſes domeſtiques, lors-qu'ils auroient à lui parler. Alors le dépit & l'indignation, leur firent prendre d'autres meſures: & comme le Cardinal Riaire fut celui, qui flata le plus leur imagination dans cét inſtant, ils l'élurent Pape, quoi qu'ils euſſent concerté auparavant, de ne donner leur voix à aucun Religieux, & que Riaire eût été Cordelier. Le plaiſir qu'ils penſoit tirer du regret qu'auroit le Cardinal Beſſarion, d'avoir perdu la Papauté par la faute de ſon Conclaviſte, les porta à lui faire ſavoir comme la choſe s'étoit paſſée. Mais Beſſarion n'en changea ni de viſage ni de façon d'agir avec eux, & ſe contenta de dire à Perroty,

qu'il l'avoit empêché de le faire Cardinal. Le nauveau Pape, qui vouloit reduire la Papauté en Monarchie, ne pût long temps ſoufrir la vûë d'une perſonne, qu'il connoiſſoit avoir été ſi proche de la place qu'il tenoit, & la mériter mieux que lui. Il chercha, pour s'en défaire, un prétexte honnête, qui fut, d'envoïer Beſſarion en qualité de Légat en France, où il demeura long-temps, & donna à Badée la premiere teinture de la Langue Gréque : car il n'y avoit perſonne alors, dans le Royaume, qui la ſût. Il mourut à ſon retour dans Ravenne, où la Maiſon de Medicis lui fit dreſſer un Mauſolée.

Georges de Trebiſonde fut un des principaux hommes de lettres, qui paſſerent de Grece en Italie, aprés la revolution de Conſtantinople. Il traduiſit les œuvres d'Euſebe de Ceſarée, une partie de celles d'Ariſtote, & la Rhétorique d'Hermogenes. Il étoit infatigable dans le travail ; mais outre qu'il avoit la mine, & les mœurs de pédant, il ſe perdit de réputation par l'injuſte guerre qu'il fit à Platon. Il s'étoit mis en tête, que l'unique moien de ſe tirer hors du pair des autres ſavans conſi-

ſtoit à décriér ce Philoſophe ; & comme il étoit extraordinairement emporté en toutes choſes, il écrivit contre lui des libelles ſi ſatiriques, qu'il acheva de ſe rendre ridicule. Il recût même le déplaiſir de voir, qu'entre les doctes, tous ceux qui faiſoient profeſſion de vertu défendirent la doctrine de Platon avec le même zéle, que ſi elle eût été (pour ainſi dire) le dehors de la Religion Chrétienne. Le Cardinal Beſſarion, qui étoit ſon Mecénas, devint ſon adverſaire, & lui répondit avec tant de ſolidité, & d'éloquence, qu'il lui ferma la bouche. Il ne laiſſa pas neanmoins, aprés cette querelle, d'enſeigner à Rome où il ſe maria; mais quelques années aprés il eût une maladie, qui lui fit oublier ſi univerſellement tout ce qu'il avoit apris, qu'il n'en retint pas même ſon nom. Il n'en guérit, que pour retourner en enfance, & pour mourir, aprés avoir laiſſé ſes enfans & ſes domeſtiques durant plus de dix ans à le ſuivre par tout où il lui prenoit envie d'aler, de peur qu'il ne fit inſulte à ceux qu'il rencontreroit; car avec toute ſon imbecilité, il ne voulut jamais ſoufrir, d'être enfermé ni le jour ni la nuit.

Théodore Gaza sortit fort jeune de la ville de Thessalonique, où il étoit né, & vint en Italie, où l'on reconnut d'abord qu'il avoit l'esprit prodigieusement vif, & fertile. Il aprit en peu de temps le fin de la Langue Latine, & se rendit si délicat, qu'il donna sujet de douter, s'il ne la savoit pas mieux que la Gréque, quoi qu'on ne doutât point qu'il ne sût admirablement bien la Langue de so païs Et de fait, il a été le seul, dont on n'a pû juger jusqu'à présent s'il traduisoit mieux le Grec en Latin, que le Latin en Grec; car si l'on examine d'un côté la traduction qu'il fit des problêmes de l'histoire des animaux d'Aristote, de celle des plantes de Theophraste, & des Aphorismes d'Hippocrate, on trouvera, qu'il a non seulement exprimé les pensées, & le caractêre de ces auteurs, mais aussi conservé toutes les autres graces, qui sembloient ne pouvoir étre détachées de leurs expressions. Et si l'on considére de l'autre côté l'air, dont il fit parler en Grec Ciceron, il sera plus dificile (sans comparaison) de comprendre le tour inimitable, qu'il a sû donner à cét Orateur travesti, pour lui faire retenir toute la majesté de son elo-

quence, ſans avoir afoibli la beauté de ſes ſentimens, ni la pureté de ſon ſtile. Le Cardinal Beſſarion lui avoit fait donner un bénéfice au Royaume de Naples, dont il eût pû ſubſiſter fort commodément, ſi l'averſion naturelle qu'il avoit pour toutes ſortes de ſoins domeſtiques, ne l'eût obligé de les remettre abſolument à des gens de ſon païs, qui le laiſſoient preſque manquer de tout. On lui faiſoit acroire, que la campagne avoit été ruïnée, tantôt par des orages, & tantôt par des ſécheresſes extraordinaires. Le bon Gaza aimoit mieux croire les menſonges, que de prendre la peine de s'en éclaircir. Il ne laiſſoit pas neanmoins de travailler avec autant d'exactitude, & de perſéverance, que s'il eût eû toutes ſes commodités. Et lors qu'il eût achevé l'ouvrage qu'il avoit deſtiné pour le Pape Sixte IV, il le tranſcrivit lui-même ſur des membranes: (car il peignoit admirablement bien) & le préſenta à ſa Sainteté. Mais le bon homme s'étoit mal adreſſé: car le Pape, qui avoit vécu cinquante ans parmi les Cordeliers, s'étoit dépravé le goût, en étudiant les formalités de Scot. Il reçût le livre de Gaza d'un viſa-

ge aussi refroigné, que s'il lui eût ofert une chanson. Il le jetta dans un coin de de sa chambre, & apelant son Camerier lui dit de faire donner une si modique somme à l'auteur, qu'elle n'avoit pas sufi pour paier le velin sur quoi l'ouvrage étoit écrit. Gaza piqué de cét afront le plus sensible qu'un homme de lettres pouvoit recevoir, ne pût s'empêcher de reciter tout haut le proverbe Grec, qui porte, que les ânes n'ont de goût, que pour les chardons. Mais bien lui prit que le Pape n'entendoit pas la Langue: car il ne lui auroit pas permis de se retirer à son bénéfice, où il brûla de depit, ce qui lui étoit resté de son ouvrage. Et il est à présumer, que le Pape fit de même du manuscrit, que Gaza lui avoit présenté : car on a pas même pû savoir dequoi il traitoit. Gaza vécut encore quelques années, toûjours indigné contre les Muses, comme si elles eussent été garantes de la mauvaise humeur de Sixte, & mourut âgé de plus de quatre-vints ans.

Jean Agiropile qui avoit été tiré de Constantinople, pour instruire ceux de la Maison de Medicis, fut en éfet Pré-

cepteur de Pierre, Laurent, & Julien. L'amitié de Gaza, qu'il eut ſoin de cultiver, lui ſervit infiniment à aquerir de la réputation l'ors-qu'il vint à Florence, & encore plus depuis à la conſerver: car, c'étant attaché à traduire les livres de Phiſique d'Ariſtote, Gaza qui les avoit auſſi traduits, & beaucoup mieux (ſans comparaiſon) que ne pouvoit Argiropile, par un deſintéreſſement, & une modeſtie ſans exemple dans la République des lettres, ſuprima ſon travail en conſidération de ſon ami, parce qu'il prévit bien, que dés que ſa traduction viendroit à paroître, elle obſcurciroit celle d'Argiropile, qui ne ſavoit pas tant de Latin que lui, & ne s'expliquoit pas aſſez nettement, pour déveloper Ariſtote. Argiropile profita de la généroſité de Gaza ſans ſe mettre en peine de la reconnoître, & ſatisfit ainſi aux dépens d'autrui ſes deux inclinations dominantes, qui étoient l'ambition, & l'avarice: car il eut rang parmi les beaux eſprits, & partagea avec eux les liberalités, que la Cour de Naples, celle de Rome, & Laurent de Medicis leur faiſoient tous les ans. Il enſeigna même dans l'école publique de Florence avec aſſez d'aplaudiſſement,

differnent, durant qu'il respecta les Auteurs de la langue Latine. Mais lorsqu'il s'émancipa jusqu'à dire, que Ciceron n'avoit pas bien entendu le Grec, ses auditeurs s'éclipserent insensiblement, & la peste, qui survint en Toscane dans cette conjoncture, lui donna prétexte de sortir de Florence avec honneur, & de se retirer à Rome, où le Cardinal Bessarion lui fit avoir de bons apointemen. Il y vécut selon son genie, qui se portoit à la bonne chere, & à quel excés de bouche. On ne remarqua jamais, qu'il en eût perdu la raison, ou qu'il lui eût échapé quelque chose de deshonnête. Son estomac ne se trouva pas neanmoins à l'épreuve des melons: car il mourut à septante ans, pour en avoir trop mangé. L'on trouva parmi ses papiers qu'il s'étoit diverti à faire un testament, dans lequel il laissoit à tous ses amis des legs aussi considérables, que s'il eût possédé toutes les richesses de la Maison de Medicis, quoi que tout le monde sût bien, qu'il n'avoit pas vaillant un sou. Cette galanterie ne servit qu'à convertir en épigramme l'épitaphe qu'on lui prèparoit.

Marcile Tarcaniote passa de Grece en

Italie dans une compagnie de Cuiraſſiers, & méla, tant qu'il vécut, la profeſſion des armes avec celle des belles lettres. L'amour qu'il eut pour la langue Latine lui fit épouſer la fille de Barthelemi Scula, qui l'entendoit & la parloit admirablement bien. Elle la lui montra ſi bien, que Laurent de Medicis le trouva capable de traduire les œuvres morales de Plutarque, & l'en conjura par des lettres, qui ſubſiſtent encore. Mais il avoit tant d'averſion pour cette ſorte de travail, où il faloit (diſoit-il) ſe rendre eſclave des ſentimens d'autrui, qu'il lui fut impoſſible d'en achever la premiere page. Il aima mieux compoſer des épigrammes, dont il en reſte un recueil, où l'on voit qu'il n'a tenu qu'à lui de faire beaucoup davantage. Il ſe néïa, en traverſant à gué la riviere de Volterre, que les pluies avoient extraordinairement enflée, le même jour que l'infortuné Loüis Sforce fut confiné dans une éternelle priſon.

Demetrius Chalcondile avoit toutes les bonnes qualités des Grecs, & n'en avoit pas les mauvaiſes. Il étoit ſavant & laborieux. Il ne ſe laſſoit ni d'étudier, ni d'enſeigner. Il étoit ſincére, & ne ſe vantoit jamais. Il vint déja fort

vieux à Florence, où il se maria. Le peu de disposition qu'il avoit à se méler des afaires domestiques, l'obligea d'en laisser le soin à sa femme, & cette liberté si extraordinaire en Toscace jointe à la merveilleuse fécundité de cette Dame, servit de matire à force vers désavantageux à sa pudeur. Aprés qu'Argiropile eût quité la chaire Gréque de Florence, Politien s'en empara, & comme c'étoit un esprit incomparable, qui mettoit tout en usage, pour réüssir dans ses entreprises, il fit si bien valoir son talent, & flata si finement son auditoire qu'il donna l'exclusion à tous les Grecs, qui s'étoient présentés pour la disputer. Calchondile, quoi que fort humble & peu soigneux de sa propre gloire, ne pût digerer l'afront qu'on faisoit à ceux de sa Nation. Il agit auprés de Laurent de Medicis, qui l'avoit déja destiné pour montrer la Langue Gréque à ses enfans, & obtint permission d'enseigner en concurrence, & dans le même temps que Politien afin de voir qui des deux auroit plus de suite. Mais l'accent rude, dont Calchondile n'avoit jamais pû se défaire, & la dificulté qu'il avoit à prononcer quelques mots

Latins, le rendirent méprisable en comparaison de Politien, dont l'agréable ton de voix, & les expressions galantes ravissoient tout le monde. Il falut que Laurent de Medicis, qui vouloit en toutes manieres retenir Calchondile à Florence, lui mênageât des auditeurs, & tâchât d'obliger Politien à vivre plus civilement avec lui. Laurent de Medicis se mit plusieurs fois en état de les réconcilier, mais il reconnut par sa propre expérience, qu'il étoit plus facile de donner la paix à l'Italie, que de la faire entre deux savans. Il les empêcha neanmoins de faire éclater leur ressentiment durant sa vie, mais incontinent aprés sa mort, Calchondile, qui se trouvoit sans ápui prit parti avec Loüis Sforce, qui lui donna la principale Chaire de Milan, où il fit imprimer ses Eclaircissemens sur la Langue Gréque, qui l'on rendu si célébre. Il y mourut âgé de prés de cent ans, & neanmoins assez-tôt pour n'être pas informé du trépas honteux de Theophile, l'aîné de ses enfans, qui fut tué la nuit dans une rüe écartée à Pavie, où il étoit Professeur.

Marc Musurus étoit de Candie, où il s'étoit déja signalé par sa Critique sur

les auteurs Grecs, & par la rare félicité de son genie, qui réüssissoit presque également en tout ce qu'il entreprenoit, lors-que la République de Venise le fit passer de son isle en terre ferme, & lui donna une Chaire à Padoüe. Le nombre de ses auditeurs y fut si grand qu'il falut agrandir l'école publique, & permettre à Musurus d'enseigner la Grammaire le matin, & la Poësie le soir, pour satisfaire ceux qui vouloient l'entendre expliquer ces deux arts liberaux. Il continua de professer jusqu'à ce que la guerre deserta son auditoire, & l'obliga lui-même de penser à sa sûreté. Il se retira à Rome, où il composa ce merveilleux Poëme à la loüange de Platon, qui se trouve au commencement des œuvres de ce Philosophe. Ceux qui s'y connoissoient, & qui le virent eurent de la peine à croire d'abord que Musurus en fut auteur. Ils aimerent mieux le soubçonner de l'avoir trouvé dans un ancien manuscrit, & publié sous son nom. Leur défiance étoit fondée sur ce qu'il n'étoit pas possible, qu'un homme de leur temps fit un ouvrage, où le caractêre, & les graces qu'avoit-

eû la Poësie Gréque au siécle d'Alexandre fussent établiées dans le plus haut point de leur perfection. Musurus aida de son côté à les confirmer dans cette pensée, lors-que jugeant de la beauté de son Poëme par les aplaudissemens qu'il en recevoit de tous côtés, il ne voulut plus rien composer de cette nature, de peur de diminuer par une piéce foible au moins achevée, la haute réputation, où il étoit parvenu tout d'un coup, & sans y penser. Il se contenta de faire voir, en expliquant aux Romains les plus beaux endroit d'Homere, d'Hesiode, de Theocrite, & d'Anacreon, qu'il avoit pû les imiter, puis qu'il en connoissoit si parfaitement le tour, & la délicatesse, & de mener une vie si-réglée, que l'on vint insensiblement à cesser de le soubçonner d'injustice. Il en étoit là, quand Leon X. fut élu Pape, c'ést-à dire lors-que le siécle d'or des belles lettre commença. Musurus en ressentit les premieres gratifications, & fut pourvû de l'Archevêche de Raguse. Mais cõme les dignités exposent plus en vûë ceux, qui les possédent, & font par conséquent mieux remarquer leurs défauts, la Mitre ne servit à Musurus, que pour

manifester le vice qu'il avoit si long-temps tenu caché : car jusques là, il n'avoit pas passé pour ambitieux, & l'on faisoit ce jugement de lui, qu'il avoit plus de réputation qu'il n'en souhaitoit. Mais il ne fut pas plutôt Archevêque, qu'il se mit à faire des brigues, pour être Cardinal. Il quita ses livres, pour étudier l'intrigue, & s'y rendit si habile, que le Pape étonné de ce changement, lui en fit la guerre, & l'en railla quelquesfois. Neanmoins il ne laissa pas de continuer, & il prit tant de nouvelles mesures avec ceux qu'il voioit être bien en Cour, qu'ils lui donnerent assurance d'un Chapeau, à la premiere promotion. Mais le Pape avoit pris plaisir de les tromper, afin de se divertir mieux, de ce que Musurus feroit en-suite. Et de fait, il ne manqua pas d'ajuster sa maison, d'augmenter son train, ni même de préparer le remerciment, qu'il prétendoit faire. Mais le jour de la promotion étant arrivé, Musurus ne se trouvant pas du nombre des trente un, qui furent ajoûtés au sacré Colége, sa vertu se trouva trop foible, pour digerer l'afront qu'il pensoit avoir recû. Il s'en plaignit comme d'un mépris fait à tou-

te la Nation Gréque en sa personne ; & pour porter son ressentiment aussi loin qu'il pouvoit aller, il en fut malade de l'hydropisie, dont il mourut.

Jean Lascaris étoit le plus illustre des Grecs, qui passerent en Italie aprés la prise de Constantinople; car outre qu'il cõtoit des Empereurs au nombre de ses Ancêtres, il avoit tant de réputation, de science, & de probité, que les Infidéles même avoient de la vénération pour son mérite. Il se retira chez Laurent de Medicis, qui le reçût à bras ouvers, & lui cõmit le soin de sa Biblioteque. Un jour qu'ils discouroiẽt des moiens de l'embélir, il vint en pẽsée, à lAscaris que Bajazet Empereur II. des Turcs avoit de l'inclination pour la Philosophie, & que s'étant fait expliquer les Commentaires d'Averroës sur Aristote, il ne seroit pas faché que l'on sauvât les Peripateticiens du naufrage des belles Lettres. Laurent de Medicis promit de lui fournir les choses necessaires pour un voiage de Constantinople, s'il y vouloit aler à ce dessein. Lascaris le prit au mot, & s'embarqua sans autre lettre de créance, que celle, que Laurent de Medicis lui donna pour ses facteurs. Il ne laissa pas

neanmoins de trouver accés à la Porte du Grand Seigneur, ni de se faire présenter à sa Hautesse, qui le reçût encore mieux qu'il ne s'étoit imaginé, Ils eurent une assez longue conversation, & Bajazet lui témoigna toute l'estime, dont un Infidéle étoit capable pour la vertu de Laurent de Medicis, & lui permit (à sa considération) d'achéter tous lés manuscrits, qui se trouveroient à vendre dans son Empire. Sa Hautesse lui donna des gens pour le conduire, & l'escorter aux lieux, où il savoit qu'il y avoit eû des Biblioté-ques, & pour empêcher que ceux qui les avoient pillées, ne vendissent les livres plus qu'ils ne valoient. Ainsi Lascaris eut la commodité d'aler par toute la Grece, & d'assembler ces rares volumes, qui subsistent encore, dans la Bibliotéque du Roi. Il n'en aporta toutefois que la moitié dans le premier voiage qu'il fit, parce que la joie de faire voir à son Patron les Auteurs, qu'il avoit recouvrés quoi qu'on les tint pour perdus, le fit retourner à Florence au bout de deux ans qu'il en étoit parti. Mais Laurent de Medicis le renvoia trois mois aprés, & le pria de continuer

ſa recherche par tout où il y avoit eû des ſavans. Laſca is revit Bajazet, & en reçût de nouvelles civilités. Il parcourut tout le Peloponêſe, & revint comme en triomphe dans un vaiſſeau chargé du reſte des dépouïlles de la Langue Gréque. Mais il n'avoit pas encore rangé ſes manuſcrits dans le ſuperbe lieu qui leur étoit deſtiné, lors-que Laurent de Medicis mourut, & laiſſa l'Italie dans un calme, qui ne dura guere. L'armée Françoiſe entra dans Florence, & diſſipa les livres auſſi bien que les autres meubles de la Maiſon de Medicis. Laſcaris ne ſachant que devenir prit parti avec Charles VIII. Et comme il étoit homme de Cabinet, on lui donna l'Ambaſſade de Veniſe, dont-il s'aquita dignement ſous le Régne de ce Monarque, & de Loüis XII. qui lui ſucceda. Enfin Leon X. étant devenu Pape, apela Laſcaris à Rome, pour être de ſon Conſeil. Il y vécut en homme de qualité, & dépenſoit regulierement pour ſa table, & pour ſon équipage tout ce qu'il recevoit d'apointemens, & de penſions Ecléſiaſtiques Il aimoit la bonne chere, & avoit tant d'averſion de ce qui s'apele s'ériger en Auteur qu'on eut toutes les peines ima-

ginables à lui faire mettre par écrit la maniere de camper, des Anciens, sur les mémoires de Polibe, & le peu qui nous reste de ses beaux vers lui fut dérobé par l'ordre du Pape. Il fut fort incommodé de la goute dans sa vieillesse, & pourtant il ne laissa pas d'aler jusqu'à quatre-vints dix ans.

La ville de Groningue si peu connuë avant que d'avoir mis au monde Rodolphe Agricola, commença de se rendre célèbre par sa naissance. Il eut l'esprit si grand qu'il aprit d'abord, & sans peine, tout ce qu'il voulut étudier, & la mémoire si vaste, qu'il ne luy échapa jamais rien de ce qu'il avoit une fois retenu. Ces deux rares talens, joints à un tempérament infatigable, suppléérent abondamment à la bassesse de son extraction, & à sa pauvreté domestique. Il devint savant jusqu'au prodige avec des livres d'emprunt, & sans maître. Et les mêmes choses, qu'il aprênoit confusément, & selon qu'elles se présentoient dans les Auteurs, qu'on lui prétoit, se trouvoient disposées dans un ordre, & dans une netteté merveilleuse, lors-qu'il les prononçoit. Il commença ses études, par où les autres avoient acoutumé de les finir, c'est-à-dire, par la Langue He-

braïque. Il la voulut ſavoir non ſeulement dans ſa pureté, mais encore avec toutes les alterations, que le temps & le rafinement des Rabins y ont produit. Il eut le même ſoin de s'introduire en la Langue Gréque, dont il lût les principaux Auteurs, avec une telle exactitude, que ceux qui profeſſoient avec lui avoüérent depuis, qu'ils n'avoient jamais pû reconnoître celui qu'il poſſédoit le mieux. Enfin il ſe mit au Latin, ſans avoir égard aux remontrances de ceux qui prétendoient l'en diſſuader, ſur ce que l'habitude de d'écrire & de prononcer l'Hebreu, ſembloit avoir introduit dans ſon eſprit de l'incompatibilité avec les phraſes, & les expreſſions Romaines. Il y fit un progrés ſi ſurprenant, que le fameux Eraſme, ſi peu acoutumé à loüer en autrui les richeſſes qu'il poſſédoit, ne ſe pouvoit laſſer de l'admirer, principalement, aprés qu'il eût donné au public ſes Cōmentaires ſi polis & ſi dignes du ſiécle d'Auguſte ſur la Rétorique, & la Logique d'Ariſtote. Il fit auſſi des vers, dont le caractére eſt ſi doux, qu'on ne les prendroit jamais pour avoir été faits dans l'âpre climat de la Friſe, où demeuroit Agricola ; &

ce furent ceux du Triomphe de l'amour sur la raison, qui le firent connoître à l'Electeur Palatin. Ce Prince, qui s'étoit mis dans l'esprit, aussi bien que Laurent de Medicis, de former une Bibliotéque du débris de celles, que les Turcs avoient ravagées en Bulgarie, & dans les autres Provinces voisines, fit venir Agricola à Heildelberg ville capitale de ses Etats, lui donna la premiere Chaire pour l'Eloquence dans l'Université, qui y étoit établie, & le fit son Conseiller d'Etat. Mais Agricola n'étoit pas encore bien instalé dans ses nouvelles dignités, lors qu'une fiévre maligne l'emporta à la fleur de son âge, & priva l'Alemagne du seul homme, qu'elle pouvoit oposer à tant de Grecs & d'Italiens, dont je fais ici les éloges.

Il faut rendre ce témoignage au genie infatigable de Leon Batiste Alberty, que jamais homme ne travailla avec plus de succés, que lui sur une matiere si ennuieuse & si dificile. Sa famille, qui étoit des plus illustres de Florence, & aliée à celle de Medicis, fit la premiere liaison d'amitié qu'il eut avec Laurent. Il lui communiqua le dessein qu'il avoit formé d'étudier l'Architecture ancienne, &

recût de lui les conſels, & l'aſſiſtance. dont il avoit beſoin dans un afaire, qui demandoit beaucoup de recommanda. tion. Et de fait les lettres de Laurent de Medicis lui donnérent accés chez tous les Princes de l'Europe, & de l'Aſie, où il y avoit des vieilles ruines de bâtimens, qui paroiſſent avoir été magnifiques. Alberty les viſita à ſon aiſe. Il en prit toutes les meſures ; & lors-qu'il fut de retour à Florence, comparant les diverſes obſervations qu'il avoit faites avec les préceptes de Vitruve, il reconnût, que l'obſcurité de cét Auteur étoit une des principales cauſes, qui avoit fait négliger l'Architecture, depuis tant de ſiecles. C'eſt pourquoi, il réſolut de rendre cét Auteur plus intelligible, & de le faire parler en ſa Langue. Il exécuta ces deux choſes avec tant d'ordre, & de netteté, que les ſavans eurent ſujet de dire, aprés avoir examiné ſon ouvrage, qu'il s'étoit preproſé de faire, que ceux qui le liroient deviendroient auſſi habiles que lui. En-ſuite il s'apliqua à l'Optique, parce qu'il s'aperçût, que les Peintres de ſon temps, ne réüſſiſſoient pas à faire des portraits en petit. Il en trouva les démonſtrations, & les ré-

gles ; il les éclarcit, & les rendit publiques, & n'épargna ni soins ni dépense, pour dresser la jeunesse à les pratiquer. De là vint qu'il y eut de son temps à Florence un plus grand nombre d'excelens Peintres, Sculpteurs, & Architectes, qu'on nen avoit vû dans la Grece, lors-même qu'elle se vantoit d'être la mere, & la nourrice des Arts Liberaux. Je n'en ferai point ici de mention, parce que les curieux les trouveront dans Vasari, qui a fait trois volumes de leurs éloges. Je dirai seulement, qu'encore qu'Alberty n'eut l'esprit ocupé que de palais, de décorations, & de statuës ; il ne laissoit pas neanmoins de se delasser quelquefois avec des Muses moins sérieuces. Et quiconque se donnera la peine d'examiner les fables, qu'il a composées à l'imitation de celles d'Esope, jugera (s'il est équitable) qu'Alberty ne lui céde guere. Je n'ai pas si bonne opinion du Dialogue, qu'il publia en-suite sous le titre de Momme, quoi qu'il ait pour le moins autant de bruit, & la raillerie m'y semble si foible en plusieurs endroits, qu'il faut avoir bien de la disposition à la joïe, pour en ressentir en la lisant. Quoi qu'il en soit, Alberty

morut assez jeune entre les bras de Laurent de Medicis ; & Politien le loüa publiquement, par la récitation d'une piéce, qui passe pour la plus achevée qui soit dans ses Oeuvres.

Hermolaus Barbarus fut le premier, qui montra par expérience, que la science la plus solide, & la plus élévée n'avoit rien de commun avec la pédanterie car encore que toute l'Europe fut persuadée, qu'il étoit le plus savant de tous les hommes, il ne laissoit pas de passer à Venise, où il étoit né, pour celui de tous les Nobles, qui faisoit profession de la plus haute, & la plus fine galanterie. Il ne faloit que l'entendre discourir sur toutes sortes de matieres, pour étre convaincu, qu'il n'ignoroit rien. Cependant personne ne le vit jamais étudier. On ne lui parloit d'aucun livre, dont il n'eut connoissance, & l'on n'en voioit aucuns dans sa chambre, ni dans son Cabinet. Il eut habitude avec tous les beaux Esprits de son temps, mais il ne volut former d'étroite liaison, qu'avec Laurent de Medicis, Politien, & Pie de la Mirandole. Ce fut à leurs prieres qu'il se chargea du plus grand travail, qu'il y eut alors dans la Répu-

blique des Lettres, en corrigeant tous les manuſcrits de l'Hiſtoire naturelle de Pline, pour la donner au public. Comme on n'avoit point conſervé d'ouvrage ancien ; qui fut plus util, que celui-là, on n'en a point auſſi conſervé de plus defectueux ; & des trente ſix livres, dont il eſt composé, il n'y en avoit que trois ou quatre d'intelligible, encore n'étoit ce que ceux, qui parloient des hommes, & des animaux : car pour ceux, qui traitoient des pierres, des herbes des gommes, & des mineraux, les copiſtes ignorans les avoient tranſcrits avec tant de négligence qu'à chaque ligne, il y avoit au moins un mot, capable d'arrêter les plus habiles. La peine étoit infinie, & ceux qui avoient lû dans les Epîtres de Pline le Jeune, avec qu'elle facilité & qu'elle exactitude tout enſemble, l'Hiſtoire naturelle avoit été compoſée, avoüoient, qu'il en faloit dix fois autant, pour la rétablir ; encore aprés cela deſeſpéroient-ils du ſuccés. Cependant Hermolaus en vint à bout dans peu d'années. il ne ſe ſervit dans ſes corrections, que de l'autorité des manuſcrits, par tout où le bon ſens pouvoit ſubſiſter en les retenant ; & lors-que

ces manuſcrits ne ſufiſoient pas, il avoit recours aux Ecrivains Grecs, & Romains, qui avoient travaillé ſur les mêmes matieres, & reſtituoit ſon Pline ſur leur foi. Enfin dans les endroits, où ces deux ſecours lui manquoient, il mettoit en uſage ſes propres conjectures, avec tant de vrai-ſemblance, & de bonheur, qu'il n'y en a eû pas une de rebutée. Ce fut par cette ingenieuſe voie, qu'il découvrit, que le même Pline étoit né à Coſme & qu'il en compoſa une diſſertation, qui convainquit tous ceux qui la lûrent. Les aplaudiſſemens qu'Hermolaus en reçut ne lui firent pas avoir meilleure opinion de ſa ſufiſance, & l'animérent ſeulement à continüer de ſervir le public. Il voioit tous les jours, que la Médecine étoit mal pratiquée, parce qu'il n'y avoit que deux ou trois hommes dans l'Italie, qui fuſſent paſſablement inſtruits de la nature des médicamens, & le déſir admirable qu'il eut d'y remédier, lui fit entreprendre de faire ſur Dioſcoride la même choſe qu'il avoit exécutée ſur Pline. Et comme il n'avoit pas moins de talent de rétablir les Auteurs Grecs, que les Latins, il eut auſſi le même ſuccés.

Il sembloit aussi aprés cela, qu'il ne lui restoit plus rien à faire, qu'à jouïr, en se reposant de la gloire, qu'il avoit aquise Et ses amis l'y convioient, quand il leur proposa lui-même, qu'il n'étoit plus juste, que l'Italie fut entiérement redevable aux Grecs, que les Turcs avoient chassé, de la Phisosophie la plus solide, par leurs traductions de Platon, & d'Aristote. Il ajoûta, que quelques soins qu'on eût pris, de rendre intelligibles ces deux Auteurs, principalement le dernier, il ne laissoit pas de l'étre si peu, que les livres de Rétorique; de Logique, & de Phisique n'étoient d'aucun usage; que Themistius étoit celui des Anciens qui les avoit interpretés avec plus de jugement, & de netteté, mais qu'il n'avoit pas été mieux traité que Pline par les copistes: qu'il faloit s'atacher à le purger de leurs fautes, & à le faire parler Latin, afin de pénétrer sous sa guide dans tous les secrets du Licée, & de prendre en-suite un plus honorable repos, en se mettant au bout de la cariere, aprés avoir ouvert aux autres celles de la Nature dans Pline, des Simples, dans Dioscoride, & du Raisonnement, dans Themistius Hermolaus

l'exécuta, comme il l'avoit proposé, & Themistius parut avec tant d'agrémẽt, & de Majesté, que personne n'y a osé retoucher depuis. La réputation du Traducteur en devint si grande à la Cour de Rome, où il étoit alors, que le Pape Innocent VIII. aprenant un jour, que le Patriarchât d'Aquilée venoit à vaquer, le lui conféra de plein droit. Il est à présumer, que sa Sainteté n'avoit point alors d'autres intentions, que de recompenser le mérite extraordinaire d'Hermolaus. Mais le Senat de Venise étoit trop en garde contre les innovations de la Cour de Rome, pour ne s'apercevoir pas, que le Pape en avoit fait une en conférant le Patriarchât d'Aquilée : car encore que les Souverains Pontifes prétendissent, qu'ils y pouvoient mettre qui ils voudroient,ils n'en usoient pourtant jamais avec cette autorité souveraine, & n'avoient acoûtumé de donner des bulles, qu'à celui qui leur étoit nommé par Ambassadeur de la République. Cependant Innocent VIII. s'étoit dispensé de garder cette formalité, dans l'afaire dont il s'agissoit, & ne donnoit que trop lieu de soupçonner à des gens naturellement défians, qu'il avoit pris son temps, pour créer Pa-

triarche d'Aquilée un Patriarche, & un personnage, si célébre, qu'on n'auroit garde de s'oposer à son instalation, afin d'y mettre en-suitte des personnes, qui ne seroient pas de même considération. De là vint, qu'encore qu'Hermolaus fût un des plus illustres gentilshommes de Venise, & possedât d'ailleurs toutes les autres qualités, qui dans un autre conjoncture eussent dû l'élever au Patriarchât: le Senat agit neanmoins avec autant de rigueur, & d'obstination, pour l'empêcher d'y parvenir, que s'il l'en eût tout-à-fait jugé indigne. De l'autre côté le Pape étoit résolu de maintenir ce qu'il avoit fait, & de porter les choses à l'extrémité plûtôt que de soufrir, qu'Hermolaus ne joüit pas de la grace qu'il lui avoit faite. Mais ce merveilleux genie fit justice à sa République, contre ses propres interêts, & avoüa qu'elle avoit raison de lui étre contraire. Il conjura le Pape de conférer le bénéfice à celui, qui lui seroit présenté par l'Ambassadeur de Venise, & déclara formellement, qu'il n'en vouloit point, s'il faloit encourir (à ce prix) l'envie de ses citoiens. Le Pape fut si touché

de ſa modération, qu'il promit de le faire Cardinal à la premiere promotion. Mais peu de jours aprés Hermolaus tomba malade d'une fiévre peſtilencieles. L'unique remède pour la guerir étoit de lui envoier du Bézoard, qui ne fut ni mélangé, ni ſophiſtique. Il y en avoit à Florence dans un vaſe d'Agathe, dont le Soudan Caitbey avoit fait preſent à Laurent de Medicis. Politien, & Pie de la Mirandole l'envoierent en poſte, mais le courrier trouva qu'Hermolaus venoit d'expirer.

Georges Merula, qui ne ſurvécu. Hermolàus, que dequatre jours, n'avoit pas l'eſprit auſſi bien tourné que lui, quoi qu'il ne l'eut guere moins fort. Il étoit Lombard d'inclination, comme de naiſſance,& ceux, qui le connoiſſoient particuliérement remarquerent en lui tous les vices, & toutes les vertus que l'on attribuë à cette Nation. Il étoit malin, indocile, vindicatif, impitoiable, & s'il ne fit de mal que par écrit, ce fut que la baſſeſſe de ſa fortune, & la condition, dont il ſe mit, ne lui permettoient pas d'en faire d'une autre maniere. Il tenoit à honneur, de paſſer pour pédant. Il en afectoit toutes les grimaces,

de peur qu'on ne lui en diſputât la qualité. Il en voulut toute ſa vie faire les fonctions publiques à Veniſe & à Milan. Comme ſon fort étoit la critique, il s'y retrancha, pour harceler par là tous les ſavans de ſon ſiécle. Il fut toûjours en guerre contre quelqu'un,& ne ſe réconcilia jamais avec perſonne. Il eut même cela de commun avec le chien enragé, qu'il avoit pris pour ſa déviſe, que ſa morſure étoit incurable. Calderin fut le premier, dont il prit plaiſir de ruïner la réputation, non pas qu'il eut envie d'en profiter, mais ſeulement parce qu'elle lui ſembloit trop bien établie à ſon gré. En-ſuite il ſe mit à faire un indice des erreurs qu'il avoit trouvées dans Galcute, & le traita ſi mal, qu'il en mourut de dépit. Ces deux avantages remportées en combat de Grammaire, lui enflérent le cœur. Il entreprit tout ce qu'il y avoit d'habile gens en l'Europe, & publia contr'eux ſes corrections, qui furent luës avec d'autant plus d'avidité, que de tant de perſonnes, dont l'ignorance étoit marquée. il n'y en eut pas un qui ôſat mettre la main à la plume, pour ſe défendre, tant on craignoit d'être acablé par une re-

plique. Merula ne pardonna pas même à Politien, quoi que Politien eût aquis assez de réputation, pour se mettre hors de pair. Il lui montra, qu'encore que la nature lui eût donné toutes les qualités requises pour devenir savant, elle n'avoit pû neanmoins le faire naître tel. Il lui marqua plus de trente fautes considérables qui lui étoient échapées, & l'avertit charitablement (disoit il) que pour vouloir passer pour premier dans la République des Lettres, il faloit avoir plus lû, & plus étudié que tous les autres ensemble. Loüis Sforce étonné d'avoir un sujet si redouté dans son Colége de Milan, fit scrupule de l'ocuper plus long-temps, à châtier des enfans, & le tira de la poussiere pour lui faire écrire l'Histoire du Milanois. Mais ce ne fut, que pour laisser à la posterité un exemple mémorable, qu'il ne suffisoit pas d'étre tres savant & d'apercevoir jusqu'aux moindres égaremens d'autrui pour étre bon Historien : car encore que Merula ait travaillé avec tant d'exactitude & de précautions à l'ouvrage, qui lui étoit ordonné, que le plus grand Critique n'y sçût rien trouver à rédire; il est pourtant vrai que son livre est si sec,

&

& si sterile, que ceux à qui la réputation de l'Auteur donne la démangeaison de le lire, ne demeurent guere à se repentir du temps, qu'ils y ont emploié. Cela n'empêcha pas qu'il ne fût recompensé magnifiquement : mais comme il avoit déja prés de quatre vints dix ans, lors-qu'il eût achevé, il n'y eût que ses héritiers qui profiterent du bien qu'on lui fit. Politien fut celui qui gagna le plus à sa mort. Il avoit publié la premiere Centurie de ses Mélanges ; & Merula, qui s'étoit scandalisé de l'audace, qui paroissoit dans le mot de Centurie, avoit menacé Politien de détacher contr'elle des régimens entiers d'autorités, & de passages, pour justifier le contraire de tout ce qu'elle avançoit ; mais il n'eut le loisir que d'en ébaucher le projet.

Jamais homme ne fit plus admirer son esprit dans une aussi grande jeunesse qu'Ange Politien ; & jamais homme ne sût mieux conserver par de justes, & d'injustes voies la réputation qu'il avoit aquise. Il étoit de Florence, & ses parens vivoient dans une si grande pauvreté, qu'il fut contraint de se mettre à la suite de Julien, & Laurent de Medicis, lors-qu'ils aloient au Co-

lége, & de porter leurs livres, afin d'avoir la commodité de s'en servir. Il étoit fort laid de visage, il avoit le nez extrémement gros, & long, il étoit louche de l'œil gauche, & avoit l'esprit souple, & finement ambitieux. Il n'aportoit jamais tant d'artifice à se déguiser qu'à l'égard de ceux, dont il aprochoit de plus prés; il n'écoutoit rien avec tant d'indignation, que les loüanges d'autrui; il étoit également envieux de ses amis, & de ses énemis. Personne ne composoit rien, qui fut à son gré: il n'aimoit pas à recevoir de correction, quoi qu'il la fit importunément à toutes sortes de personnes, on voioit bien quelque-fois qu'il reconnoissoit ses fautes, & que ce n'étoit que par malice, qu'il resistoit à la verité. Cependant il n'avoüa jamais d'avoir failli. Quant à sa maniere de vivre, elle étoit si corrompuë, que la pudeur m'empêche d'en parler. On ne devinera que trop ce que je veux dire par la connoissance de sa mort, que je ne peux dérober à mon lecteur, parce qu'elle fut trop publique. Avec tout cela neanmoins, il eut un si merveilleux genie, que le mõde n'en avoit pas vû de

ſemblable depuis Ovide. Dés l'âge de douze ans, il faiſoit de ſi beaux vers, que l'on eût dit, qu'ils étoient du ſiécle d'Alexandre, ou de celui d'Auguſte. Et lors-qu'il lui prenoit envie de ſurprendre les doctes, & de faire paſſer ſes productions pour des fragmens d'Anacreon, ou de Catulle, qu'il venoit par hazard de trover dans quelques vieux manuſcrits de la Bibliotéque de Medicis, ceux qui s'y connoiſſoient le mieux, s'y laiſſoient tromper. Sa premiere piéce d'éclat fut pour Julien de Medicis. Ce jeune Seigneur avoit remporté le prix d'un Tournoi, & cherchoit un Paranimphe, qui ne fut point inférieur à Luc Pulſy, qui s'étoit ſignalé en pareille ocaſion, l'avantage de Laurent de Medicis. Politien l'entreprit; & comme il avoit aperçû, que le Poëme de Pulſy n'étoit pas par tout de même force, parce que l'auteur n'y avoit voulu faire entrer, que les choſes purement de ſon invention; il crût, qu'il ne faloit, (pour éviter cette inégalité) que prendre une métode toute opoſée. Il pilla les plus belles penſées des Panegyriques anciens, qui revenoit à ſon ſujet. Il les travaillit à ſa maniere, & les enchaſſant dans

les endroits de la Poësie, où il n'étoit pas satisfait de lui même, il fit une si belle piéce, qu'aprés l'avoir luë, Pulsy voulut suprimer la sienne, de honte & de dépit. Le même Julien aiant été tué dans la conjuration des Pazzy, Politien qui cherchoit une ocasion extraordinaire, pour montrer qu'il écrivoit aussi bien en prose, qu'en vers, fit une rélation si patétique de cette conjuration, que les doctes, qui s'assemblerent dans la Bibliotéque de Medicis avoüerent, que Ciceron n'auroit pû mieux faire. Aprés ces deux tentatives, la haute opinion que Politien eut de lui même, lui fit briguer la profession de l'Eloquence Latine & de la Gréque. En même temps il devint concurrent de Démetrius Calchondile, & l'emporta sur lui, parce qu'il avoit un ton de voix plus agréable, & qu'il semoit dans son discours des pointes, & des fleurettes, pour divertir son auditoire, Plus de cinq ces jeunes Gentilshommes, de toutes les contrées de l'Europe l'aloient prendre tous les matins en son logis, pour l'acompagner par honneur, jusqu'en la sale, où il enseignoit, & le ramenoient de même, quand il étoit décen-

du de chaire. Ces déferances lui donnerent de lui même une opinion si bizarre, qu'il se figura, que pour conserver une si belle réputation, il faloit travailler à de plus solides ouvrages, que des vers, ou des relations, ou du moins, amuser le monde par l'atente de quelque grand travail, & ne rien faire cependant: ce qui lui fit passer cinq années entieres, sans donner au public autre chose, que des leçons. Mais enfin la démangeaison d'écrire l'emportant sur son premier dessein, il fit imprimer une traduction d'Hérodien, qui n'eut pas tout l'éfet qu'il prétendoit: car encore qu'elle fut géneralement admirée, il courut un bruit, que Politien l'avoit trouvé parmi les papiers du fameux Grègoire de Citta di Castello, qu'il avoit acheté: & ce bruit étoit fondé sur des conjectures, qui ne furent détruites que foiblement. Le Pape Leon, qui étoit alors sous Politien, & entendoit tout ce qui se disoit pour & contre à la table de son pere, ètant prié vint ans aprés par les Academiciens de Rome, de leur aprendre, ce qu'il en croioit, laissa la chose en doute, & demeura d'acord, que le stile de cette traduction, n'avoit

rien de ſemblable à celui des autres œuvres de Politien, & tenoit bien plus du fard, & de l'artifice, dont Gregoire de Citta di Caſtello avoit acoutumé d'uſer dans ſes compoſitions. Il ajoûta pourtant (comme s'il eût eû peur d'en avoir trop dit) que ce Grégoire n'avoit rien fait de comparable à la traduction d'Hérodien. Quoi qu'il en ſoit, l'ouvrage eſt tellement achevé, quoi qu'il y avoit trop d'ajuſtemens en quelques endroits, que perſonne ne s'eſt encore mélé de décider, qui de Polybe, ou d'Hérodien, eſt le mieux traduit. Politien, qui étoit extraordinairement délicat en matiere d'honneur, n'oublia rien de ce qui pouvoit l'empêcher de paſſer pour Plagiaire. Il publia ſes Mélanges, & ſes Poëſies: & comme il étoit heureux, & perſuaſif, il en ſeroit peut-être venu à bout ſans la mort, qui le ſurprit à quarante deux ans. La paſſion criminelle qu'il avoit pour un de ſes écoliers de haute qualié, ne pauvant être aſſouvie, lui donna la fiévre chaude. Dans la violence de l'accés, il fit une chanſon pour l'objet, dont il étoit charmé, ſe leva du lit, prit un Luth, & ſe mit à la chanter ſur un air ſi tendre, & ſi pitoia-

ble qu'il expira en achevant le ſecond couplet;le même jour,que Charles VIII. paſſa les Alpes pour aler à la conquête de Naples.

Je puis mieux achever ce livre, que par l'éloge de Jean Pie Souverain de la Mirandole, & de Concorde. Ce Prince, qui fut ſurnommé le Phœnix des beaux eſprit avec tant de justice, que perſonne ne lui a conteſté ce titre, naquit dans ſon Etat, & fut l'aîné d'une famille, qui ſe vantoit de décendre du Grand Conſtantin. Les prodiges,qui parurent dans le Ciel & ſur la terre, au moment qu'il vint au monde, témoignerent qu'il n'y avoit jamais eû, & qu'il n'y auroit peut-être jamais de ſemblable genie. Il n'étudia rien de ſi dificile, qu'il ne conçût d'abord, il ne trouva point d'Auteur aſſez obſcur pour l'arrêter un moment,il pénétra par les propres lumiéres dans l'Euclyde, & dans l'Algebre; il trouva le ſecret de réconcilier Ariſtote avec Platon, & Scot avec ſaint Thomas. A l'âge de dix ans il aprit le Droit à Boulogne,& le comménta à meſure qu'il l'étudioit. A dix huit ans il ſavoit vint-deux langues. Et à vint-trois il envoia par tout le monde ſes Teſes ſi célébles,

par lesquelles il se chargeoit d'établir des principes si certains, & de résoudre les principales dificultés de toute les sciences en général, & de chacune en particulier, sans user d'autres termes, que de ceux qui lui étoient propres. Il ofroit de répondre en la même langue qu'il seroit interrogé, il invitoit à la dispute les pauvres, aussi bien que les riches, & s'obligeoit à paier leur voiage. Il avoit choisi la ville de Rome pour la commodité publique, & les Teses y furent soutenuës avec un concours de savans, qui n'a jamais été si grand en aucun lieu. Le répondant étoit le plus bel homme de son siécle, & tel qu'il faloit, pour satisfaire en même temps les yeux, & les oreilles. Il avoit la mine haute, la taille extraordinaire, & telle que l'on attribuë aux héros, & le corps aussi bien tourné que l'esprit. Il avoit même cela de particulier, que son aplication aux siences les plus relevée ne lui faisoit rien négliger des ajustemens qui servent à rehausser l'éclat. Il s'expliquoit facilement, & de si bonne grace, qu'on ne se lassoit jamais de l'entendre. Il ne confondoit ni les mots, ni les phrases de tant de langues, dont sa

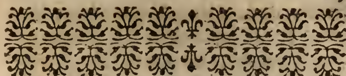
mémoire étoit chargée. Le ton de sa voix étoit agréable. Il méloit de fines, & d'innocentes railleries dans les discours les plus sérieux, afin de les égaier. Il devenoit plus éloquent à mesure qu'il s'échaufoit, & ses réponses étoient si précises, & si solides, qu'on ne pût remarquer s'il avoit plus d'esprit, de jugement, ou de mémoire, tant il donna des marques étonnantes, qu'il possedoit ces trois facultés dans un degré superieur aux autres hommes. Neanmoins comme il recevoit toutes sortes de personnes indiferenment à la dispute, & qu'il avoit inferé dans ses positions, la cabale des Juifs, la défense des plus élevés de nos misteres par raisons naturelles, & les endroits les plus délicats des Conciles, des Peres, & de l'Histoire Eclesiastique; il y eût de gens, qui ne pouvans ateindre à la sublimité de ses pensées, l'acuserent d'heresie, & firent tant de bruit, que le Pape fut sur le point de suspendre les disputes. Le Prince de la Mirandole, en étant averti, pria sa Sainteté, de lui donner le loisir de se purger des crimes qu'on lui imputoit, & principalement de celui, qui choquoit le plus les demi-savans, savoir

de soûtenir qu'Origêne étoit sauvé nonobstant la définition contraire du cinquiéme Concile Général ; & quoi qu'il fut ocupé le jour à répondre, il ne laissa pas de composer en dix sept nuits cette merveilleuse Apologie ,qu'on ne sauroit lire, sans être épouvanté de voir,qu'un si jeune Prince eût été également fort sur toutes sortes de matieres. Il triompha sur tous ceux, qui avoient voulu mettre sa Religion en compromis, & composa son Epitaphe, qui n'est (à le bien prendre) qu'un Commentaire sur le premier chapitre de la Genése, où la Création du monde est expliquée d'une maniere si ravissante, qu'on ne sauroit pénétrer plus avant dans l'intelligence de l'Ecriture Sainte.En-suite son étroite liaison avec Laurent de Medicis, les rendit compagnons d'études. Ils se communiquoient tous les jours les choses qu'ils avoient aprises ou méditées de nouveau,ils s'envoioient leurs ouvrages, ils se les corrigeoient, & c'est dans un de leurs entretiens, que j'ai découvert, que Laurent de Medicis avoit fait un Dialogue de l'amour & de la fortune, si tendre, & si spirituel, que le Prince de la Mirandole(aprés l'avoir examiné)lui

manda en le lui renvoiant, qu'il n'avoit pas gardé la proportion des âges avec assez d'xactitude, & que Venus n'avoit pas tant de charmes, lors-qu'elle sortit de l'écume de la mer, qu'il en donna à son Cupidon, quoi qu'il ne le représente, que comme un enfant qui venoit de naître. Ce trait sufira, pour juger, combien la Critique de ces deux grands hommes étoit ingénieuse & délicate. Je n'ai pû trouver la véritable cause, qui porta le Prince de la Mirandole à écrire contre les Astrologues, & je ne suis pas satisfait de celle que son neveu raporte. Je fais bien plus d'état d'une conjecture, qui m'est venuë en lisant son Apologie, que ce pouvoit bien être à cause que les Professeurs de la Judiciaire qui étoient alors fort en régne, s'étant prévalus de quelques propositions de ses Theses, qui sembloient les favoriser;il crût être obligé,de prévenir par un désaveu public les avantages qu'ils en eussent pû tirer. Quoi qu'il en soit l'alarme, qu'ils en eurent, fut si chaude, qu'ils s'assemblerent pour résoudre, ce qu'ils avoient à faire. Ils dresserent l'Horoscope du Prince de la Mirandole, & trouverent deux

choses remarquables. L'une qu'il ne mettroit pas la derniere main à son ouvrage contr'eux, & l'autre qu'il ne passeroit pas l'âge de trente deux ans. Ils lui envoierent signifier cét arrêt, dont il se moqua. Mais l'évenement justifia leur prédiction : car comme le Prince achevoit de saper les fondemens de leur sience, la fiévre le prit, & l'emporta en treize jours. On a remarqué, qu'il expiroit au moment que Charles VIII. entroit dans Florence, & que l'on dissipoit la Bibliotéque de Medicis, comme si le hazard l'eût tiré du monde ; dans une conjoncture, où les originaux des anciens, sans lesquels il ne pouvoit vivre aloient lui manquer. Il avoit été si touché par les prédictions de Savonarolle, qu'il étoit sur le point de renoncer au monde, & d'aller (à l'Apostolique) précher l'Evangile par les vilages. Au reste son ouvrage contre les Astrologues (tout imparfait qu'il est) ne laisse pas d'étre le meilleur qui ait été composé, depuis ceux des Peres de l'Eglise.

Fin du quatriéme Livre.



Argument du Cinquéime Livre.

LE malheur de la Maison de Medicis vint du même Loüis Sforce, qui ruïna celle de Naples, & la sienne. Récit curieux des imprudences de Pierre de Medicis, qui se trouvent mélées avec les artifices de ses énemis. Il s'enfuit de Florence. Il est sur le point d'étre rétabli par une intrigue de la France où l'on vouloit suplanter le Cardinal Brissonnet. On le cherche, & on ne le trouve point. Les véritables causes de l'élévation & de la chûte de Savonarolle. Les Ursins travaillent en vain à rétablir les Medicis, & leur révélent, que le Valentinoit a dessein de les livrer aux Florentins. Le Valentinois le fait, & se défait des Ursins au festin de Senigale, ce qui desespére Pierre de Medicis. Il se jette dans le parti de France, & se néïe à l'embouchure du Garillan. Son frere le Cardinal se retire à Rome, où il subsiste par adresse jusqu'à sa légation. Les circonstances

ſecretes de ſa priſe à la bataille de Ravenne & de ſon évaſion. L'avarice du frere de Soderiny lui donne lieu de corrompre les Officiers de l'armée Eſpagnole, qui le rétabliſſent à Florence. Il y fait donner la queſtion à Machiavel, puis le reçoit en grace ; mais Machiavel ſe veut venger, & n'en trouvant pas l'ocaſion ſe tüe avec une medecine qu'il avale à contre-temps.

Les Auteurs imprimés & manuſcrits dont le cinquiéme Livre a été tiré.

LE Diſcours de l'exil de Medicis, par le Cardinal Bibiana. Le Conclave de Jules II. Le Manifeſte de Louis XII. contre le même Pape. Les Actes du Concile tenu à Piſe, pendant les diferens de Loüis XII. & de Jules II. La Harangue de Pompée Colonne aux Romains pour leur perſuader de recouvrer leur liberté, pendant que le Pape étoit malade. Relation de la fuite du Cardinal Légat aprés la bataille de Ravenne par Barnabé de Maleſpine. La vie de Machiavel. Obſervations de Mario Muſuoy ſur celle de Caſtruccio.



LES ANECDOTES DE FLORENCE, OU L'HISTOIRE SECRETE DE LA MAISON DE MEDICIS.

LIVRE CINQUIEME.



Ous les Hiſtoriens d'Italie du ſiécle paſſé ſupoſent, que l'imprudence de Pierre de Medicis ſapa tous les fondemens, que ſes prédéceſſeurs avoient jettés, pour l'agrandiſſement de ſa Maïſon. Mais aucun n'a marqué bien préciſément en quoi conſiſtoit cette imprudence, ni quelles en furent les ſuites. Je me pro-

poſe de les repréſenter ici par ordre ; & pour me faire mieux entendre je commence par le portrait de celui dont je dois décrire les égaremens.

Jamais fils ne reſſembla moins à ſon pere, que Pierre de Medicis, & jamais pere n'eut tant d'antipatie avec ſon enfant que Laurent en avoit pour Pierre. Il ſembloit que la nature n'eût formé l'un pour l'autre, que pour ſe diviſer elle même, & pour établir en deux objets contraires, tout ce qu'elle avoit de vertus, & de vices, ſans donner rien au fils de ce qu'elle avoit mis dans le pere. Pierre de Medicis poſſédoit toutes les qualités, qui avoient manqué à Laurent, mais il n'en avoit pas une de celles qu'on admiroit en lui. Il avoit le corps admirablement bien fait, & ſur tout la plus belle tête qu'on eût jamais vû. Il étoit de ſi forte & de ſi ſaine complexion, qu'aucun excés n'étoit capable de l'altérer. Il avoit déja tant de force à dix-ſept ans, qu'il n'y avoit point d'homme qu'il ne renversât à la lutte. Il étoit extraordinairement adroit à tous les exercices, qui ſervent à dénoüer les jeunes gens. Il avoit la mine tout-à-fait martiale, lors-qu'il paroiſſoit armé de tou-

tes piéces ; & les juges des Tournois avoüoient, que personne ne savoit rompre une lance de meilleure grace.

Il avoit l'eprit vaste, & pénétrant, mais si mal tourné, qu'il n'en pouvoit faire de bon usage. Il n'étoit capable ni d'amitié ni de secret. Il n'avoit d'aplication qu'aux plaisirs, & n'étoit de bonne humeur qu'à la chasse, & auprés des Dames. Il tenoit pour perdu le temps qu'il faloit emploier aux afaires de la République, & n'aloit au Conseil, que lors-qu'il n'y avoit plus de lieu de s'en dispenser. Il négligeoit les plaintes qu'on lui faisoit contre les Magistrats subalternes, & croioit, qu'il étoit au dessus de lui d'avoir l'œil sur leurs déportemens. Les amis de sa Maison ne lui parloient qu'aprés avoir atendu si long-temps dans son antichambre, que leur zéle avoit eû le loisir de se refroidir, & les autres bourgeois de Florence ne pouvoient l'aborder. On lui faisoit dépit, quand on lui parloit de la modestie de ses Ancestres. Il railloit de leur économie, principalement en ce qui regardoit la table. Son orgueil étoit insuportable dans une ville, où tous les gentils-hommes croioient étre

égaux. Et ſon luxe venoit à paroître plus grand lors- qu'on le comparoit au ménage de ſon pere & de ſon biſaieul. Sa colére n'étoit ni moins ſoudaine ni moins dangereuſe, que celle d'Alexandre, témoin le pauvre Leony qu'il jetta dans le puits de Carrege; mais elle s'apaiſoit avec plus de facilité, puis qu'il ne faloit pour le remettre en bonne humeur qu'un Motet de Muſique, ou le ſon de quelque agréable inſtrument. Son Précepteur Politien avoit remarqué, qu'il n'étoit jamais tourmenté des humeurs de la bile, durant qu'il entendoit reciter de beaux vers en la Langue qui lui étoit naturelle; & pour tirer avantage de cette obſervation, on tenoit chez lui tous les jours, une ſorte d'Academie, où les Poëtes venoient reciter journellement leurs ouvrages en Langue Toſcane, & y recevoient l'aprobation ou la cenſure qu'ils méritoient.

Avec ce temperament ſi bizzare, Pierre de Medicis ſe trouva chargé de la principale direction des afaires de Florence, & n'y demeura pas long-temps, ſans commettre les quatre fautes, qui ſervirent d'autant de dégrés pour l'aider à décendre dans le précipice.

La premiere c'eſt, qu'il ſe mit en tête de faire l'amour à toutes les belles Dames de qualité, & qu'il fut ſi peu retenu dans les viſites aſſiduës, qu'il leur faiſoit, que leurs maris, & leurs voiſins en étoient preſque également ſcandaliſés.

La ſeconde fut que ſa mere, qui étoit de la Maiſon des Urſis, s'étant aviſée de le marier, pour éteindre ſes feux volages, elle lui propoſa une belle, & riche héritiere de la même Maiſon des Urſins apelée Alphonſine, qu'il épouſa; mais il en eut autant de dégoût peu de ſemaines aprés ſon mariage qu'il avoit témoigné d'envie de la poſſéder. La premiere fois qu'il la vit, il la traita ſi mal, qu'il en fut haï de tous les ſiens, qui ne pouvoient (ſans reſſentiment) lui voir recommancer ſa vie licentieuſe, dont ils avoient prétendu le retirer.

La troiſiéme faute fut, que pour quelques diſcours à double entente, qui étoient échapés à deux de ſes couſins nommés Laurent, & Jean de Medicis, qui lui devoient être d'autant plus conſidérables qu'ils décendoient de mâle en mâle d'un frere de Coſme le Vieux, il les fit punir d'un baniſſement perpetuel, quelques interêt qu'il eut de les

conserver, & quelques remontrances, que ses amis lui eussent faites sur un sujet si délicat. D'où il arriva que ces jeunes gentils-hommes s'étant retirés en France furent bien reçûs à la Cour de Charles VIII, où ils prévinrent si fortement le Cardinal Brissonnet, & les autres Ministres au désavantage de Pierre de Medicis, que quand il ala trouver ce Prince, ceux qui furent nommés pour négocier avec lui n'eurent plus aucune créance en ce qu'il leur disoit, & ne se voulurent fier à lui, que sur ses bons gages, ce qui causa sa disgrace.

La quatriéme faute fut, que Pierre de Medicis eut assez bonne opinion de lui-même, pour se figurer qu'il pourroit duper Loüis Sforce Duc de Milan, qui dupoit tout le monde. Sforce, aprés s'être emparé de l'Etat, & de la personne du jeune Duc son neveu sous prétexte de tutelle, avoit crû, qu'il lui faloit une haute aliance, pour se maintenir dans son usurpation. La Princesse Isabelle de Naples lui avoit paru la plus convenable à son dessein, non seulement à cause du suport de toute la Maison d'Arragon, qui étoit encore alors tres unie, mais

aussi parce que cette Princesse passoit pour la beauté la plus acomplie, qui fut en Europe. Mais il y avoit un obstacle à surmonter, qui sembloit invincible : car cette jeune Princesse avoit été promise solennellement au jeune Duc de Milan, neveu de Loüis Sforce, d'où il s'en vivoit, qu'outre le manquement de parole où la Maison de Naple auroit peine à se résoudre, il s'agissoit encore de la disposer à consentir, que la Princesse épousât un sujet aprés avoir été promise à un Souverain ; à quoi on savoit bien qu'elle ne voudroit pas entendre, tant elle étoit fiere.

Ce n'est pas que Loüis Sforne ne s'expliquât assez, qu'il seroit bientôt Duc, & qu'il n'eût déja dans l'esprit l'empoisonnement de son neveu, qu'il commit depuis, lors-que les armées Françoises l'eurent assûrè de l'impunité. Mais enfin la chose n'étoit pas encore, soit que l'ocasion ne s'en fut pas présentée, soit qu'il lui restât encore dans le cœur quelque tendresse naturelle à surmonter. De plus, quand même le crime auroit été commis, il étoit si nouveau, & si étrange parmi les

Chrétiens d'en user ainsi, que le Roi, de Naples, qui étoit déja fort haï n'eût ôsé donner sa fille à celui qui en auroit été soupçonné ; & Loüis Sforce voiant bien, qu'il s'éloigneroit de la même aliance qu'il rechercheroit par cette demarche qu'il auroit salut faire pour y parvenir.

Neanmoins, comme l'ambition ne trouve rien d'impossible quand elle agit de concert avec l'amour ; Sforce envoia son confident Galeas de St. Severin à Naples, pour y négocier en secret que la Princesse lui fut acordée sous prétexte, que le Duc son neveu se portoit si mal, qu'il ne puvoit gueres vivre.

Le Roi de Naples avoit une extrême repugnance a cette aliance, & n'auroit pourtant pas laissé d'y consentir, tant il apréhendoit les artifices de Sforce, si le Duc de Calabre son fils aîné, qui avoit moins d'expérience, & plus de courage, que le vieux Ferdinand ne s'y fut oposé. On a crû, que ce fut à la solicitation de la Princesse Isabelle, qui suivant la divise n'étoit pas moins hautaine que belle. On ajoûte que son frere, & elle traiterent de ridicule la proposition de Galeas de saint Severin, &

ſe mocquerent en préſence de cét envoiè de quelques infirmités, où le bruit couroit que Sforce étoit ſujet.

Galeas de St. Severin en avertit Sforce, qui le rapela, & prit d'étranges meſures pour ſe venger de la Maiſon d'Arragon. Il fit avaler un breuvage à ſon neveu, qui lui ôta le jugement, & fit achever en-ſuite ſon mariage avec la Princeſſe de Naples, pour lui donner le dépit d'avoir épouſé un fou, & peut-étre encore, pour l'avoir en ſa puiſſance, lors-qu'elle deviendroit veuve. Il chercha le moien d'empêcher, que le Duc de Calabre ne ſuccedât à la Couronne de Naples, & n'en trouvant point d'autre, que de le faire conquêter à Charles VIII. il l'envoia ſoliciter de venir en Italie, & de pourſuivre par ſes armes les prétentions de ſes Ancêtres ſur les deux Siciles.

La France fit d'abord dificulté de s'engager, ſur ce qu'elle n'avoit pas aſſez d'amis en Italie, & Sforce aprés s'étre chargé de conduire ſes armées en toute ſûreté juſques ſur le territoire de Florence, fit eſpérer au Conſeil de France qu'il attireroit Pierre de Medicis dans les interêts du Roi tres Chrétien.

Il n'étoit pas aisé d'en venir à bout, parce que les Florentins avoient signé peu de temps auparavant une ligue avec le Pape, & la même Maison d'Arragon. Mais le même Galeas de saint Severin, dont j'ai déja parlé, eut ordre d'essaier de la rompre. Il s'adressa à Pierre de Medicis, qui ne manqua pas de répartir, que quand le Roi de France seroit maître de Naples, il lui seroit aisé d'assujettir le le reste de l'Italie. Galeas à qui Sforce avoit commandé de s'ouvrir à Pierre de Medicis, le tira à part, & lui découvrit en confidence, que le dessein de son Maître étoit bien, que les François vinssent en Italie, mais non pas, qu'ils y demeurassent; & qu'il sauroit bien les renvoier au de là des Alpes, aprés s'être servi deux, pour humilier le Duc de Calabre. Pierre de Medicis, qui n'étoit pas capable de garder un si grand secret le révéla à tant de personnes, que Charles VIII. en fut averti, & fit de grandes plaintes à Sforce, qui ne pût se purger, qu'en consentant, que les François missent garnison dans toutes les places importantes de leur passage. Mais en recompense, il en conçût une haine irréconciliable contre Pierre de Medicis.

Cepén

Cependant les François s'avancerent, & dés qu'ils eurent aproché de la Toscane, ils sommérent les Florentins de se déclarer. Pierre de Medicis commit alors une cinquiéme faute, que je ne fais que désigner parce que l'Histoire en a parlé. Il s'ala mettre entre leurs mains, & n'en sortit qu'aprés leur avoir livré la forteresse de Pise, de Livourne, de Serusanne, & de Pietrasculta. Les Florentins en eurent tant d'indignation qu'un d'entr'eux apellé Verly, lui ferma la porte du Conseil lors-qu'il vint pour y prendre sa place. Ce rebut lui persuada que tout étoit perdu pour lui. Il retourna dans sa maison, il monta à cheval, & sans étre suivi que de ceux de ses domestiques, qui ne purent endurer de le voir partir seul, il sortit de Florence, & prit le chemin de Boulogne. Une retraite si promte, & si honteuse acheva de le décréditer auprés de ses amis, aussi-bien que de ses énemis. Les uns & les autres se figurérent, qu'il devoit étre encore plus coupable qu'ils ne l'avoient crû, & qu'il faloit bien qu'il eût apréhendé les derniers suplices, puis-qu'il s'en étoit fui dans le temps, que sa Patrie avoit plus besoin de lui. Sur ce préjugé, l'on

fit contre lui toutes les procédures,dont on avoit acoûtumé d'uſer contre les criminels , on le contumaça , on le pourſuivit , on ſaiſit ſes biens , on les mit à l'encan , on vendit à vil prix ce prodigieux amas de meubles, de tableaux , d'antiques , & de manuſcrits aſſemblés en l'eſpace de ſoixante & dix ans avec tant de curioſité, & tant de peine. Et par un éfet bizarre , jamais la grandeur de la Maiſon de Medicis ne parut mieux , que durant les quinze jours ou trois ſemains qu'elle fut au pillage.

J'ai dit , que Pierre de Medicis avoit deux freres , Julien , & Jean , qui étoit Cardinal. Julien ſe trouva dans la maiſon lors-que ſon aîné en partoit,& l'acompagna ; mais le Cardinal , qui n'y étoit pas trouva plus de dificulté à ſe ſauver. Il s'aviſa d'abord de ſe refugier dans l'Egliſe de St. Marc , qui avoit été bâtie , & fondée par ſes Ancêtres , & de s'y cacher , en atendant que l'orage eût ceſſé ; mais les Religieux plus timides , que reconnoiſſant s'excuſerent de lui donner retraite. Enſuite il s'adreſſa aux Cordeliers , qui lui firent quiter la pourpre &

le revétirent d'un de leurs habits, à la faveur duquel, il paſſa ſans étre connu par la porte St. Gal, & ala joindre ſes freres, Il ſembloit que la Maiſon de Medicis eût été tellement abatuë par une ſi terrible ſecouſſe, qu'il ne lui ſeroit de long-temps poſſible de ſe relever. Cependant elle aloit étre pleinement rétablie peu de jours aprés ſa diſgrace, par l'avanture que je vais décrire, ſi Pierre de Medicis ne ſe fut lui-même opoſé à ſon propre bonheur, par un caprice, qui rebuta la fortune, de telle ſorte, qu'elle ne voulutplus depuis le favoriſer.

Charles VIII. averti du déſordre arrivé dans Florence s'en aprocha, & y fit ſon entrée en poſture de conquerant. Alphonſine des Urſins, femme de Pierre dé Medicis ſe jette aux piés du Roi tenant entre ſes bras un fils, dont elle étoit acouchée. Ses larmes atendrirent les cœurs, & lui firent trouver des amis dans une Cour, où elle ne connoiſſoit perſonne. Il y avoit à la ſuite du Roi deux perſonnes, qui partageoient la faveur, l'un en qualité de principal Miniſtre, & l'autre comme favori. Le Cardinal Briſſonet étoit chargé des afaires, & poſſédoit les bonnes graces de ſō Maître, ſans

chercher d'autre apui que son merite. Et le Comte de Bresse, frere du Duc de Savoye, aiant plus de rapoit avec l'âge, & le tempérament de Charles, étoit de tous ses plaisirs, & cherchoit une conjonɛture propre à suplanter le Cardinal. Il savoit, que ce vieux Ministre s'étoit déclaré contre Pierre de Medicis, & qu'il étoit prévenu de la pensée, que l'autorité du Roi ne subsisteroit à Florence, que durant qu'il y auroit de l'égalité parmi les citoiens; ce qui ne seroit, plus lors-que la Maison de Medicis y agiroit en souveraine.

Pour détruire cette supošition, le Comte de Bresse (aprés s'être apuié d'une forte brigue) fit entendre au Roi; que sa Majesté, ne pouvant s'arréter à Florence, devoit songer, à maintenir cette ville dans son parti; que la voie la plus sûre, & la plus commode n'étoit pas d'y laisser le gouvernement populaire, qui venoit de s'y établir, parce qu'il seroit exposé à de continuelles séditions, qui ne pourroient étre calmées, que par une puissante garnison, que la France n'étoit pas alors en état d'y laisser; qu'il valoit donc mieux rapeler Pierre de Medicis, & le remettre dans

les afaires de si bonne grace, qu'il dût à la France l'entiere obligation de son rétablissement, parce que la reconnoissance; qu'il auroit d'un si grand bienfait, se trouvant unie avec l'interêt de se conserver, l'entretiendroit dans une liaison inviolable avec la France.

Ce raisonnement, qui n'étoit ni solide ni spécieux fut suivi, parce que le Roi ne songeoit pas tant alors à faire les choses sûrement, qu'à les expédier au plûtôt. On expédia un courier à Boulogne, pour avertir Pierre de Medicis de revenir à Florence, mais le Courier ne le trouva point. Il s'étoit formalisé de ce que Bentivoglio en le recevant dans son Palais, l'avoit blâmé d'avoir eû peur de son ombre & de s'être bani de lui même du meilleur établissement qu'il y eut dans l'Italie, sans être poussé, & sans avoir mis la main à l'épée, lui qui se piquoit d'être si brave. Cette correction étoit à contre-temps, & d'autant plus rude à suporter qu'elle étoit mieux fondée; mais il faloit pardonner ce discours irrégulier à un homme emporté, & févére comme Bentivoglio, qui craignoit que les Boulonnois ne s'unissent à l'exemple

des Florentins, & ne le contraignissent à son tour, à cherher une retraite au lieu d'en donner aux autres.

Cependant Pierre de Medicis crût que Bentivoglio avoit ainsi parlé pour le railler, ou lui faire une querelle d'Alemand. Et comme les personnes qui sont en malheur, ont plus de défiance qu'à l'ordinaire, il soupçonna, qu'on pourroit bien le trahir, puis-qu'on se moquoit de lui en sa présence. Il projetta là-dessus de cherher un auutre lieu de sureté, & partit dés le lendemain, sans dire où il aloit; de sorte que le courier ne l'aiant ni trouvé ni pû savoir de ses nouvelles; Charles pressé de sortir de Florence fut obligé de la laisser en l'état qu'il l'avoit trouvée. On sût huit jours aprés, que Pierre de Medicis étoit à Venise, où Virginie Ursin son alié qui avoit de belles troupes, traita avec lui pour le rétablir. Il s'avança courageusement jusqu'à la vûë de Florence; mais l'intelligence qu'il y avoit, n'aiant point éclaté dans le temps dont on étoit convenu, il fut contraint de s'en retourner, apres avoir averti Pierre de Medicis, de prendre une autre fois mieux ses mesures. Cette premiere tentative

rebuta lõg-temps ceux qui en pouvoient former d'autres, & donna tout leloisir qu'il faloit aux énemis de la Moison de Medicis, pour mettre d'invincibles obstacles à son rétablissement. Mais comme on se trompe presque toujours dans le choix des hommes, quand on le fait à la hâte; il arriva que Bernard Nery, que les Florentins élurent pour Gonfalonier étoit le plus ardent & le mieux intentionné des amis secrets des Midicis. Sa Magistrature fut pourtant continuée durant trois ans mais elle s'écoula presque toute, sans qu'il trouvât ocasion de leur rendre ofice, parce qu'il en fut toujours empêche par Savonarolle.

Ce Religieux de St. Dominique etoit fort savant, & le plus savant homme, qu'il y eût dans l'Italie, depuis le siécle des premiers Césars. Il vivoit dans une grande austérité, & reprenoit les vices dans toute sorte de personnes avec une hardiesse, que quelques-uns apeloient témérité. Il avoit prédit tãt de choses extraordinaires arrivées dans toutes les circonstances, qu'il avoit marquées, qu'il passoit pour un grand Prophete: & les Florentins etoient si fortement persuadés de sa sainteté qu'ils l'avoient

même canonisé pendant sa vie. Ses talens vrais, & suposés le faisoient agir dans Florence, avec plus d'autorité, que s'il en eût été Souverain, puis-que non seulement on déferoit à ses avis dans les assemblées publiques, mais de plus il étoit arbritre des afaires domestiques, & vuidoit les querelles, qui survenoient entre les maris & les femmes, sans qu'il y eut jamais d'inexécution, ou de plainte contre ce qu'il avoit ordonné. Il étoit prévenu de cette pensée, que les Florentins étoient plus capables du gouvernement populaire, que d'aucun autre; & c'étoit pour cela, qu'il avoit tâché de ruïner les desseins des Medecins, parce qu'il les voioit apliqués à faire donner aux principaux, & plus riches citoiens les premieres charges de l'Etat afin que le peuple fut desacoutumé de les exercer, & les en laissât joüir avec plus de facilité, lorsqu'ils viendroient à les usuper.

Savonarolle s'étoit fondé sur les mêmes principes, en apelant les ouvriers les plus vils aux fonctins les plus honorables, & même én voulant qu'ils les exerçassent avec des gentilshommes, je veux dire, qu'il avoit prétendu par là,

ôter l'ancienne antipatie, qui régnoit entre la Noblesse & le peuple. Mais il en étoit arrivé deux notables inconveniens ; l'un, que les gentilshommes les plus capables d'exercer les Magistratures s'en étoient déportés aussi-tôt qu'ils avoient entendu nommer les Colégues qu'on leur vouloit donner; l'autre qu'on voioit tous les jours des savetiers (par exemple) se mettre à leur boutique, aprés avoir depoüillé la robbe, qui marquoit leur Magistrature. Ce qui parut d'arbord si ridicule, & fit dans la suite du temps un si grand dépit à l'ancienne Noblesse, que Nery la trouva presque toute disposée à se soûtenir.

Les premiers qui s'ouvrirent à lui furent, Jaques Ridolphi, Laurent Tournaburny, & Jean Buccy. D'autres s'y déclarérent, à mesure que les occasions s'en presentérent ; mais il n'y avoit point encore de jour à rien entreprendre contre Savonarolle, tant que le peuple seront pour lui ; & voici l'accident qu'on estima lui en devoir ôter l'afection. La principale politique des Medicis avoit toujours été, que les Florentins ne manquassent jamais ni de pain ni de divertissemens : & comme ils n'avoient

des grains à l'imitation d'Auguste ; ils s'étoient retranchés à faire, que les blés ne coûtassent pas plus cher une année que l'autre. Pour cela, ils avoient eû soin de les renfermer dans les gréniers, d'où on les tiroit en temps & lieu lorsqu'il y avoit eû plusieurs années stériles de suite. Ils prenoient dans l'Epargne publique, ou dans leurs cofres, ce que le blé coûtoit de plus ; & quand la famine étoit générale en Italie, & par toute l'Europe ils chargeoient leurs facteurs d'Asie & d'Afrique d'acheter, des grains au Caire, & sur les côtes de Barbarie de les mettre sur des vaisseaux, & de les faire conduire sûremẽt enToscane.

Comme Savonarolle n'étoit pas en état d'en faire même, il en ressentit le contre-coup à la premiere disette, qui survint. Il ne lui servit de rien de l'avoir prophetisée, au contraire les Florentins trouvérent d'autant plus mauvais qu'il n'y eût point aporté de remède. Plusieurs du menu peuple ne parurent plus si zelés pour lui, & d'autres s'emportérent jusqu'à lui reprocher, qu'il feroit mieux de demeurer dans son Cloître, que de se méler d'un métier, qu'il n'entendoit pas. Nery voiant la disposi-

tion, qu'il atendoit, forma un parti, qui sembloit assez fort, pour rétablir la Maison de Medicis. Il en avertit Pierre, & l'exhorta de venir avec le plus de troupes, qu'il pourroit assembler, sans faire beaucoup d'éclat,

Pierre de Medicis, qui n'avoit point de crédit parmi les gens de guerre s'adressa à Barthelemi de Lalviane, qui venoit d'étre reconnu pour chef de la famille des Ursins, sur l'avis que Virginie avoit été empoisonné dans le château de Lœuf à Naples. Lalviane, qui passoit pour l'avanturier le plus actif, & le plus déterminé de son siécle, écouta la proposition, qu'on lui faisoit, & se mit en devoir de l'exécuter. Le jour fut arrêté, & l'heure de minuit choisie comme la plus commode. Les conjurés se concertérent avec Pierre de Medicis, & le secret fût gardé de part & d'autre. Les soldats de Lalviane firent un diligence incroiable, & se trouvérent au rendez-vous, qui n'étoit éloigné de Florence que de quatre lieuës, avec Pierre de Medicis, qui se mit à leur tête. Mais du moment qu'ils commencérent à filer en bõ ordre, il tomba une si grosse pluie, qu'au lieu de six heures qu'ils avoiẽt fait

leur] conte de mettre en leur marche, ils en emploiérent douze, de sorte que le jour étoit déja grand lors-qu'ils parurent. Ils n'eussent pourtant pas lassé de surprendre Florence, parce qu'on n'y avoit rien pressenti de leur dessein, & que les conjurés ne manquérent pas de tenir la porte] ouverte, dont ils étoient convenus. Mais le hazard tout seul déconcerta leur prévoiance. Paul Vitelly qui commandoit l'armée des Florentins devant Pise, avoit eû besoin de quelque ordre; & comme c'étoit pour une afaire d'importance, il avoit crû que sa présence seroit nécessaire, pour les faire donner. Il s'étoit mis en chemin; & le mauvais temps l'aiant retardé, il étoit arrivé précisément à la porte, par où Lalviane, & Pierre de Medicis aloient entrer, lors-qu'il entendit derriere, un Gros de cavalerie, qui s'avançoit à toute bride. Il ne perdit ni la présence d'esprit, ni le jugement; & comme il savoit ce que ce pouvoit étre, il leva lui-même le pont, ferma la portes & donna l'alarme. Les bourgeois acoururent, Savonarolle y parut des premiers, on pointa le canon contre les Gros de Lalviane, qui jugeant à la

contenence des Florentins qu'il n'y avoit plus rien à espérer de la faction qui l'avoit apelé, disposa Pierre de Medicis à faire une retraite, en se tenant tous deux à la queüe de leur gens.

On chercha durant deux mois inutilement les auteurs de la coujuration, & l'on ne les eût point découvert sans un certain Autelly, dont l'éfronterie fut assez grande, pour donner aux Magistrats un domestique de Nery, sans avoir d'autre indice, sinon qu'il l'avoit vû armé le jour que Pierre de Medicis se présenta pour entrer. Le domestique fut arrété, on lui montra les instrumens de la question, il dit tout ce qu'il savoit, & les principaux complices furent arrrêtés. On instruit leur procés; & Savonarolle s'avisa trop tard, qu'il y avoit du danger à punir si grand nombre d'illustres criminels. François Valory avoit le plus de part au jugement, & le poursuivit avec plus de chaleur, que les autres. Il étoit le meilleur ami de Savonarolle, il le secondoit dans toutes les entreprises hardies, il avoit contribué à le mettre en réputation de sainteté; mais en recompense, il le ruine pour n'avoir pas voulu sacrifier au bien public un petit interêt de vangean-

ce. Voici les circonſtances, que j'ai pû trouver ſur une afaire ſi délicate. Je laiſſe les autres, parceque de tant d'Auteurs, qui parlent de la cataſtrophe de Savonarolle, il n'y en a pas un ſeul, qni ne ſoit prévenu de paſſion pour ou contre lui.

Valory étoit énemi mortel de Nery, & le vouloit perdre en toute maniere. La conjoncture pour en venir à bout ne pouvoit être plus favorable. Nery étoit convaincu de la conſpiration, mais il n'y avoit pas d'aparence de le punir ſeul, puis-qu'il ne paroiſſoit pas plus coupable que ſes complices. Il faloit donc les condamner tous au même ſuplice, ou leur pardonner; & Savonarolle (contre la coûtume) étoit d'avis qu'on leur fit grace. Il en conjuroit Valory; il lui en remontroit la conſéquence, il lui repréſentoit, que tous les autres criminels étoient ou ſes Aliés, ou ſes amis. Mais cette ame ſanguinaire, pour ſe donner le plaiſir du ſuplice de Nery, n'eut égard ni à la raiſon ni à l'amitié. L'arrét de mort fut prononcé, & l'on ne vit jamais plus de gens conſidérables exécutés en un jour dans un petit Etat.

Le peuple s'en réjoüit d'abord, & s'a-

tendrit sur la fin, comme c'est la coûtume. Tant de suplices rédoublés lui firent horreur, il en acusa Savonarolle. Et la Noblesse, qui ne croioit pas étre assez puissante d'elle-même pour perdre ce Religieux, sans hazarder le gouvernement, engagea la Cour de Rome par ses interêts à la seconder. Savonarolle avoit préché contre les vices du Pape Alexandre VI. avec la même liberté, dont il usoit en reprenant ceux des personnes particulieres. Il avoit ajouté dans la chaleur du discours, quil ne craignoit pas d'étre excommunié pour parler de la sorte ; & c'étoit assez pour donner à ses énemis le prétexte qu'ils atendoient depuis si long-temps, pour se saisir de lui, comme ne croiant pas que le Chef de l'Eglise pût retrancher un simple Moine de la communion de l'Eglise. Ils se concertérent avec le Pape, qui leur envoia des troupes. le Monastére Savonarolle fut forcé aprés une merveilleuse résistancede ses amis, qui étoient acourus au bruit. Il fut trouvé dãs sa chãbre aux piés d'un Crucifix; on le mit en prisõ, on passa sept jours étirs à inst uire son procés, pendant lesquels il fit un Cõmentaire sur les Pseaumes de pénitẽce, que les plus endurcis ne sauroient lire

ſans quelque ſentiment de dévotion. Enfin il fut condanné au feu qu'il ſoufrit avec une conſtance aparenment Chrétienne. Valory, qui l'avoit perdu, pour ſe venger, ne fut ni aſſez adroit ni aſſez diligent, pour ſe ſauver. Ceux qui aloient pour in veſtir ſa maiſon, le rencontrerent comme il en ſortoit, ils l'aſſaſſinérent, montérent à l'apartement de ſa femme, la traitérent de même, & pillérent le logis.

Les Florentins n'en furent pas mieux diſpoſés à l'égard des Medicis, au contraire l'averſion des amis de Savonarolle, qui les acuſoient de ſon dernier ſuplice les obliga à redoubler, & fit naître de nouveaux obſtacles à ſon retour. Julien de Medicis s'étoit refugié à Milan, où il avoit aquis l'amitié de Loüis Sforce, & l'avoit engagé dans les interêts de ſa Maiſon. L'armée, que Sforce avoit ſur pié, commençoit d'agir en Toſcane pour ce deſſein avec beaucoup de vigueur, & de ſuccés, quand les Venitiens s'expliquerent un peu trop tôt du traité qu'ils ménageoient avec les habitans de Piſe, pour recevoir l'hommage, à condition de faire lever le ſiége de leur ville, que les Florentins

avoient formé depuis deux ans.

Sforce n'en eut pas plutôt la nouvelle qu'il en conçût de la jalousie:& l'agrandissement des Venitiens, qu'il regardoit comme ses plus formidables adversaires, lui fit changer de conduite à l'égard des Medicis. Il envoia un de ses Emissaires aux Florentins, pour les réünir avec eux ; & ses troupes, qui ravageoient la Toscane eurent ordre de joindre celle de Vitelly, & de presser le siége de Pise. Elles aidérent ce Général à ruïner l'armée de Venise, qui s'étoit, engagée mal à propos dans l'Appennin & furent la principale cause de l'acommodement, que Hercules Duc de Ferrare négocia depuis, & conclut entre les deux Républiques, à condition, que celle de Venise abandonneroit la ville & le territoire de Pise, à la discretion de celle de Florence.

Lé contre-coup de cét acord,qui portoit sur la Maison de Medicis, (parce qu'il redoubloit les forces de ses énemis)la fit desespérer d'etre rétablie.L'aîné de trois freres, aprés avoir épuisé dans les tentatives précédentes les éfets que son pere lui avoit laissés hors de Florence, a la servir en qualité de volontaire,

dans les troupes du Roi Loüis XII, qui méditoit, la conquêre du Milanois. Son puîné Julien, dont l'humeur étoit plus tranquile, se retira chez les Petruccy, qui avoient alors la principale autorité dans Sienne, où il s'amusa à faire l'amour. Et le cadet, qui se faisoit nommer le Cardinal de Medicis, (quoique ce fut encore la mode d'apeler les Cardinaux du nom de leurs bénéfices) se mit à voiager par l'Europe avec Jules son cousin, qui ne passoit encore ni pour bâtard ni pour légitime, & un train de douze personnes. Il se déguisa en simple Cavalier, pour éviter la dépense, & voulut qu'on ne remarquât aucune diference entre lui;& les siens. Ils étoient tous montés & vétus de méme;ils avoient pris des noms de guerre, & les matins on tiroit au sort celui qui devoit étre reconnu ce jour là pour Chef de la troupe, & donner les ordres. Cette conduite qu'ils observoient par précaution leur fit naître tant de sujets de rire, que le Cardinal avoüa depuis parmi tous les délices de la Papauté, de ne s'étre jamais mieux diverti. Ce n'est pas qu'il ne leur arrivât de temps en temps de nouvelles traverses : car ils furent recon-

nus dans la ville d'Uline en Allemagne, d'où le Magistrat les envoi sous sûre garde à l'Empereur Maximilien I. Mais le Cardinal de Medicis s'étant expliqué de sa maniere de voiager avec ce Prince, qui conservoit encore du respect pour la mémoire de Laurent;il en fut reçû magnifiquement,& tira des lettres de recommandation , pour Philippes Archiduc des Païs-bas , afin de voir plus commodément les dix sept Provinces.

Au sortir de la Flandre, il avoit dessein de s'embarquer à Calais pour l'Angleterre , mais la mer étoit si agitée, que ceux de sa suite le disposerent à voir la Normandie , en atendant que le calme revint. Comme il étoit au Havre de Grace , en atendant un vaisseau de trajet , un François qui avoit porté les armes en Italie le reconnut, & l'ala découvrir au Gouverneur de la place, qui l'arréta avec toute sa suite , & leur donna des gardes. Le Cardinal de Medicis eut beau se déclarer , & demander à joüir des privileges de sa dignité. il falut demeurer dans le Havre , jusqu'à ce que le Roi , qui étoit pour lors à Milan eût agrée qu'on len fit

ſortir. Pierre de Medicis ſe trouva heureuſement auprés de ſa Majeſté, & ſervit de grand, que ſon frere s'étoit déguiſé ſans autre deſſein que de ménager ſa bourſe.

Ainſi le Général de Normandie eut ordre d'écrire au Gouverneur du Havre, de relâcher le Cardinal de Medicis, qui changea de deſſein, ne voulut plus aler en Angleterre, & aima mieux traverſer la France pour s'embarquer à Toulon, & faire voile en Italie. Il vit tout ce qu'il y avoit de particulier ſur le chemin, & la tempeſte l'aiant ſurpris dans la riviere de Génes le contraignit d'aborder à Savonne.

Il y trouva le Cardinal de S. Pierre aux liens, qui s'en étoit un azile, contre le Pape Alexandre VI. ſon irréconciliable énemi. Saint Pierre aux liens y traita ſon confrere avec toute la politeſſe, qui lui étoit naturelle, & voulut même que Jules de Medicis qui commençoit à porter la Croix de Rodes fit à table le troiſiéme. Ils y parlerent de leurs afaires avec plus de liberté, & ſe tinrent moins ſur leurs gardes que, s'ils euſſent ſût qu'ils devoient étre tous trois Papes, tant il y avoit peu

d'aparence au changement qui survint dans leur fortune.

Le Cardinal de Medicis retourna à Rome, sous prétexte de se rendre auprés du Pape durant le Jubile de l'année 1500, qui aloit commencer; mais en éfet, parce qu'il avoit apris que le Duc de Valentinois, fils du Pape avoit des desseins, qui ne pouvoient réüssir, que par le rétablissement des Medicis. Et de fait ce Duc, aprés avoir oprimé par une infinité de crimes inouïs tout ce qu'il y avoit de petits Souverains en Umbrie, & dans la Romagne, aspiroit à domter les Républiques de la Toscane. Et comme il n'étoit pas assez puissant pour entreprendre de les forcer toutes à la fois; il prétendoit s'alier avec celle de Florence, afin qu'elle l'aidât à vaincre celle de Sienne, Cependant il n'y avoit aucune aparence de l'y porter par la voie des ofices, parce que les Florentins étoient trop subtiles, pour ne pénétter pas, à quelle fin on les vouloit engager contre les Siennois. Il faloit donc les y disposer par la crainte.

Voilà ce qui fut cause que le Duc de Valentinois recût les Medicis dans son

armée avec toutes les civilités imaginables, & promit de les rétablir. Il s'aprocha de Florence avec des troupes si lestes, qu'on ne doutoit point, qu'il ne la reduisit jà d'étranges extrémités, quand Pierre de Soderiny, qui avoit succédé à Nery à la charge de Gonfalonier, s'avisa d'un expédient, qui sauva sa Patrie. Il ala trouver l'Ambassadeur de France à Rome, & lui remontra si éficacement l'interêt qu'avoit le Roi tres-Chrétien à maintenir le Gouvernement populaire à Florence, afin de conserver une ligne de communication entre le Roiaume de Naples, que sa Majesté vouloit conquerir, & le Duché de Milan qu'elle tenoit déja, que l'Ambassadeur de France pressa le Pape, de faire retirer son fils dans l'Etat Ecléfiastique.

Le Pape qui n'osoit alors refuser les François, parce qu'ils étoient trop puissans en Italie écrivit au Duc de Valentinois de décamper de dessus le territoire de Florence. Le Duc de Valentinois obéït, parce qui'l vit, que les François l'y contraindroient, s'il ne le faisoit de bonne grace. Mais comme il étoit fin plus que personne de son siécle,

il mit la lettre en piéces, ſans achever de la lire. Il peſta contre ſon pere, & déclara, qu'il ne decamperoit point. Soderiny entendoit à demi mot, & comprit, que toutes les grimaces du Duc de Valentinois ne tendoient qu'à ſe faire donner de l'argent, qu'il noſoit demander, de peur d'ofenſer la France, qui l'auroit obligé de reſtituer. Pour éluder ſa prétention, il n'y avoit qu'à faire ſemblant de n'en rien connoître; mais comme le ſéjour de ſes troupes aportoit plus de dommage en vint-quatre heures, que ne montoit la ſomme, dont on croioit qu'il ſeroit content,Soderiny ne fit point de dificulté de l'ofrir, ni le Duc de Valentinois de l'accepter, & de déloger.

L'année ſuivante 1501. les Medicis firent leur quatriéme tentative ſur ce prétexte, que les Florentins avoïent fait trancher la tête à leur Général Vitelly, parce que l'aiant mis en priſon ſur un ſoupçon, qui ſe trouva mal fondé,ils crurent qu'il faloit lui ôter la vie, pour l'empêcher de s'en venger. Son frere Vitellos s'étoit mis en devoir de punir une ſi noire ingartitude, & les ſoldats acoururent de tous côtés, pour

le ſeconder. Il avoit mis une armée ſur pié, qui ne faiſoit pas moins de fraieur aux Florentins, qu'en avoit fait celle du Duc de Valentinois l'année précédente. Et de fait Soderiny ne l'eût pas plutôt reconnuë, qu'il fit un voiage en France, par où ſeulement la tempête pouvoit être conjurée. Il obtint une dépêche au Gouverneur de Milan, à qui Loüis XII. commanda d'obliger Vitellos à déſarmer ſur le champ, ou de marcher contre lui avec toutes les forces. Vitellos, qui n'avoit point de troupes régleés, ne voulut point atendre le choc, & réjoüit ſi bien les Florentins par ſa retraite, qu'ils créerent Soderiny Dictateur perpetuel.

Le dépit qu'en eut la Maiſon de Medicis étoit d'autant plus raiſonnable, que Soderiny poſſédoit toutes les qualités capables de l'empêcher de retourner dans ſa patrie, tant que dureroit ſa Magiſtrature. Il étoit ſage, liberal, doux, & prévoiant. Il ne commetoit jamais d'injuſtice; & quoi qu'il fut obligé de favoriſer le peuple, à qui il étoit redevable de ſa dignité, il évitoit avec tant de ſoin de mécontenter la Nobleſſe, qu'aucun gentilhomme n'eut ſujet de

ſe

ſe plaindre de lui duiant ſon administration. Il s'entretenoit, avec la Cour de Rome, par le moien de ſon frere le Carnal. Mais comme il mettoit ſa principale confiance en la protection des François, il vivoit en ſi bonne intelligence avec le Cardinal d'Amboiſe, premier Miniſtre du Roi tres-Chrêtien, qu'il faloit de néceſſité, qu'il arrivât une revolte générale dans le Milanois, avant que la République de Florence pût changer de face. Cependant non ſeulement le Duché de Milan étoit alors à couvert, mais de plus la France avoit la plus puiſſante armée en Italie qu'on y eût vû depuis pluſieurs ſiécles, pour prendre le Royaume de Naples ſur les Eſpagnols.

Mais ce qui acheva de deſeſpérer les Medicis, fut le malheur qui ſurvint aux Urſins à leur ocaſion. Cette fammille guerriere s'étoit miſe à ſervir dans les troupes du Duc de Valentinois, depuis qu'elle avoit manqué à rétablir celle des Medicis, qui lui étoit doublement aliée. Et comme le mauvais ſuccés n'avoit rien diminüé de leur amitié, les Urſins aiant découvert que le Général traitoit avec les Florentins, pour leur livrer Pierre, Julien & le Cardinal de

Medicis, qu'il avoit alors en ſa poſſeſſion, & puiſſance, parce qu'ils l'étoient venu trouver tous trois ſur ſa parole. Ils leur en donnerent avis par un billet, qui les obligea de ſe retirer ſans prendre congé. Le Duc de Valentinois, qui dépenſoit beaucoup en eſpions, fut enfin averti de la cauſe qui l'avoit empêché de profiter de cent mille écus, que l'on contoit déja à Florence, pour lui donner. Et comme il avoit réſolu, du conſentement, & de la connivence de ſon pere d'exterminer les plus illuſtres Maiſons de Rome, il ſe hâta d'inviter celles des Urſins au feſtin de Senegaglia, où elle fut ſi mal conſeillée, que de s'y trouver preſque toute, pour y périr, par une perfidie, qui n'eſt ignorée de perſonne.

Leur mort acheva de ſaper toutes les eſpérances, qui reſtoient lors à Pierre de Medicis pour ſon rétabliſſement; & depuis il agit en homme ſans reſſource. Il prit parti dans l'armée Françoiſe, peu de temps avant qu'elle ſe diſſipât au paſſage de Garillan; il en regarda la déroute comme une ſuite des malheurs, qui l'accompagnoient par tout, il y voulut finir ſa vie, & ce ne fut que par la violence, que lui firent quelques amis,

qui ne l'avoient pas abandonné, qu'il entra avec eux, dans un vaisseau chargé d'artillerie, où il fit naufrage, à l'embouchure de la riviere, & se néïa. Son fere le Cardinal en reçût la nouvelle à Rome, où il étoit alé se conjoüir avec le Cardinal de S. Pierre aux liens sur son avenemet à la Papauté. Il en avoit été reçû avec plus de froideur qu'il ne s'étoit imaginé, aprés les protestations d'amitié qu'ils s'étoient faites à Savonne. Mais l'impossibilité de faire autre chose l'obligea de s'atacher à sa Sainteté, & de lui faire la cour.

Il y avoit pourtant si peu de raport entre leurs humeurs, que le Cardinal de Medicis ne fut pas long-temps sans reconnoître, que le Pape n'auroit jamais de tendresse pour lui, quelques devoir qu'il lui rendit, parce que le Pape n'avoit d'inclination, que pour les vertus millitaires, & n'estimoit les hommes qu'à mesure qu'il les reconnoissoit enclins à la guerre. Cependant le Cardinal de Medicis n'avoit de talens, que pour la Cour, & pour l'intrigue, à quoi le Pape n'aimoit pas qu'on s'apliquât.

Ce fut là le motif, qui porta le Car-

dinal de Medicis, à chercher des voies indirectes pour s'avancer. Celle qui lui réüssit, vint de l'assiduité, qu'il eut auprés du Cardinal Neveu, qui s'apeloit Galeot, & étoit à peu prés de son âge. Il avoit observé, que ce jeune Cardinal, n'avoit de passion que pour le luxe, & n'étoit charmé, que de ce qui brilloit à ses yeux. Il sentoit dans son cœur une disposition semblable; & quoi qu'il n'eût pas le moien de la satisfaire dans toute son étendüe; il ne laissa pas de vouloir imiter autant qu'il lui fut possible ce Cardinal Neveu, & résolut en même temps de supléer par la propreté, & la politesse à ce qui lui manquoit du côté de l'abondance.

Il trouva des gens, qui lui prétérent de quoi rendre son train plus leste, & l'équipage de chasse, qu'il entretint avoit je ne sai quoi de si particulier, & de si galant, qu'à la reserve de deux ou trois vieux Cardinaux, qui s'en scandalisérent, il n'y eût personne à Rome qui ne l'en estimât davantage. On faisoit meilleure chere chez lui qu'en aucun autre lieu de la ville: car en-encore qu'on ne servît pas sur sa

table la prodigieuſe quantité de méts, que les Princes & Cardinaux aimoient avoir ſur la leur, les délicats trouvoient que les ragoûts étoient plus exquis ſur la table de Medicis, tant l'humeur enjouée du Patron ſavoit adroitement ſupléer à la ſuperfluité. Mais ce qui atiroit le plus de gens c'étoit Bibiana ſon Camerier, qui n'avoit jamais eû de ſemblable, pour entretenir une compagnie. Il étoit aſſez bien fait de ſa perſonne, & ne tenoit rien du vilage, où il étoit né, que le nom qu'il portoit.

Son eſprit étoit ſi fertile en inventions ſur quelques matieres qu'il s'apliquât, que ceux qui le connoiſſoient particuliérement avoüoient qu'il étoit un fond de joie inépuiſable. Il recevoit le monde agréablement, il avoit toujours cent contes nouveaux, pour faire rire ſás rien dire dimpie, de bas, ou d'impudique. Il lui prenoit quelque-fois envie, au milieu du repas, d'aprêter des ſauſſes, dont aucun cuiſinier ne s'étoit jamais aviſé. Il y mettoit la main, & réüſſiſſoit toujours au gré des conviés, ſoit qu'il fut maître en l'art de

flater les goûts, ſoit que ceux qui en jugeoient, aidaſſent à ſe tromper eux-mémes. Enfin il fourniſſoit toujours aprés le repas d'ingénieuſes manieres de ſe réjouir durant l'aprés-dinée.

Ce n'étoit pas pourtant en tout cela que conſiſtoit le plus bel eſprit de Bibiana ni le ſervice le plus important qu'il rendroit à ſon Maître. Il avoit le ſecret d'engager des perſonnes à lui préter de l'argenr ſans leur donner de ſûreté pour le rembourſement, ni leur fournir d'hipotéque, que l'horoſcope qu'il avoit fait faire du Cardinal de Medicis; qui prometoit à ce Prélat de grandes richeſſes, & ſoutenoit qu'il ne devoit rien en mourant, ce qui fut vrai. Mais il y avoit alors ſi peu d'aparence, qu'on ne pouvoit aſſez admirer ſa hardieſſe, & la crédulité de ſes créanciers.

Les doctes frequentoient chez le Cardinal de Medicis pour un autre motif, car encore que la bibliotéque de ſa Maiſon euſt été pillée, il n'avoit pourtant perdu que les manuſcrits, que le Roi d'Angleterre avoit fait acheter des ſoldats François. Les autres, dont le menu peuple, & les ſoldats Suiſſes

s'étoient emparés avoient été rachétés à vil prix, par des personnes afectionnés à la Maison de Medicis, & renvoiés au Cardinal par la connivence de Soderiny, qui étoit ravi, qu'il tirât de Florence, tout ce qui lui appatenoit, afin qu'il ne lui restât plus de prétexte pour y retourner. Le Cardinal, aprés avoir mis ses manuscrits en lieu commode, fit inviter les gens de lettres d'y venir étudier. On les y recevoit civilement, il s'y trouva des personnes capables de résoudre leurs dificultés, il y avoit des conférences toutes les semaines, où le Cardinal assistoit souvent, & parloit à son tour avec une grace, qui charmoit ses auditeurs.

Mais comme sa passion dominante, étoit la Musique, & qu'il rëüssissoit admirablement bien à chanter & à composer, il avoit chez lui des concerts, où les plus habiles tâchoient d'acquerir de la réputation, ou de l'augmenter. Ainsi sa maison étant devenuë le plus curieux reduit de Rome, le Cardinal Neveu, qui ne trouvoit que là, ce qu'il cherchoit, y vint plusieurs fois, & rencontrant l'humeur du Patron conforme à la sienne s'unit avec lui d'une étroite ami-

tié. Il disoit à son oncle, que l'estime qu'il faisoit du Cardinal de Medicis avoit commencé par le discours, qu'il lui avoit ouï faire, pour montrer qu'un honnête homme ne manquoit jamais de rien, pourvu qu'il ne manquât pas le premier à soi même. Et la liaison de ces deux Cardinaux devint si forte, que le neveu du Pape s'engagea à prouver en toute maniere l'élection du Cardinal de Medicis, quand le S. Siége seroit vacant. Mais il ne savoit pas qu'il mourroit avant son oncle, & qu'il ne seroit pas en état d'exécuter sa promesse. La fiévre chaude, qui l'emporta à la fleur de son âge, trois ans aprés, afligea si sensiblement le Cardinal de Medicis, qu'il ne s'en seroit jamais consolé, sans un avantage qu'il en tira contre son atente.

Le Pape, qui avoit aimé extraordinairement son neveu, se mit à tenir cheres les choses qui lui en pouvoient rendre le souvenir plus doux, & se rendit plus familier avec le Cardinal de Medicis. Il voulut qu'il lui racontât ce qu'ils avoient fait ensemble de plus galant, & soufrit insensibsement fit qu'il quelques digressions sur le rétablissemét de sa Maison; il lui dit même un jour

qu'il y pouvoit travailler ſans étre désavoüé, porvû qu'il ne mit en compromis ni ſa pourpre, ni l'autorité du Sains Siége. Et le Cardinal, qui n'eſpéroit alors rien obenir davantage, forma dans Florence un nouveau parti à l'aide de ſa ſœur puînée. Elle s'apeloit Lucrece, & la nature lui avoit donné ſi peu de beauté, qu'elle avoit été contrainte d'épouſer Jaques Salviety, qui n'étoit ni le Chef ni le plus riche de ſa famille; mais en recompenſe elle avoit tant d'eſprit qu'elle s'inſinuoit dans celui de toutes les perſonnes qui la connoiſſoient. Elle étoit extraordinairement féconde, & la mutlitude de ſes enfans, lui faiſoit craindre de manquer un jour de ce qui ſeroit néceſſaire à leur ſubſiſtance. Le moien d'y pourvoir étoit de contribuer (autant qu'il lui ſeroit poſſible) au rétabliſſement de ſes freres; mais elle y rencontroit de tres grands obſtacles: car ſon mari avoit été des meilleurs amis de Savonarolle, & avoit encore l'eſprit prévenu de ſes maximes. Cependant comme il n'eſt preſque rien, que les femmes n'obtiennent de ceux, qui les aiment, quand elles s'obſtinent à les importunes,

Lucrece de Medicis contraignit enfin Salviety d'agir contre ses propres interêts, & sentimens ; & de soliciter en secret le rapel d'une famille qu'il prévoioit devoir un jour ôter la liberté de sa patrie.

Il s'y conduisit neanmoins avec tant d'adresse, qu'il ne donna point de prise sur lui : car au lieu que ceux qui l'avoient précédé dans ce dessein l'avoient déclaré ouvertement ; il tint son jeu caché, & ne fit sa brigue, que pour décréditer Soberiny, & pour s'oposer à tout ce qu'il auroit envie de faire résoudre. Il trouva la plûpart des Nobles dans la disposition, qu'il souhaitoit, & jetta dans trois mois le Dictateur dans un embaras, dont tout autre que lui auroit desespéré de sortir. Il ne proposoit aucune personne ; qui fut au gré de cette faction critique. Quelque suffisance qu'on eut, on étoit toujours rebuté, quand on étoit proposé par Soderiny ; & s'il y avoit bientôt quelqu'un de reçû, ce n'étoit que celui de qui l'on espéroit avoir bientôt sujet de faire des plaintes, afin de rejetter sur le gouvernement les fautes qu'il commettoit. Les meilleures actions du Dictateur étoient

mal interpretées, & l'on exageroit les moindres, au delà de la vrai-semblance. On alteroit les bonnes nouvelles ; & l'on ajoûtoit aux mauvaises, afin qu'elles eussent de plus dangereux éfets : mais tout cela n'étoit que de l'écume de la mer contre un rocher.

Soderiny n'oposoit que la patience à tant de contradictions : mais cette patience étant toujours égale, cassoit & surmontoit enfin, tout ce qui la choquoit. Il usoit de cette adresse, dont ce seroit un crime de dérober la connoissance au lecteur. Il avoit toujours de nouveaux hommes à présenter à la place de ceux à qui Salviety & sa cabale donnoient l'exclusion, & le mérite de ces hommes étoit si connu, que la malignité auroit trop paru à rejetter. Dés qu'ils étoient dans l'emploi ils prenoient un soin tout particulier de ne commettre point de fautes, parce qu'ils se voioient éclairés de trop prés ; & quand il leur en échapoit ; ils aimoient mieux s'en acuser en public ; que de donner lieu à leurs adversaires de les agrandir.

Soderiny les protégeoit de sa part avec une ingénieuse fermeté, il leur rendoit toûjours de pertinentes raisons de sa

conduite; il entretenoit assez d'Emissaires croiables parmi le peuple, pour l'informer de la vérité des nouvelles à mesure qu'elles se débitoient; & posant pour principe, que rien ne pouvoit alterer le gouvernement de Florence tant que les François seroient puissans en Italie, li se maintenoit avec eux & laissoit les afaires vulgaires prendre leur train ordinaire. Et de fait, encore que le Cardinal de Medicis fut toujours à letre, & que le nombre de ses amis augmentast à Florence de jour en jour, il falut atendre qu'une machine plus forte que la sienne ébranlât le fondement de la grandeur de Soderiny.

Ce fut le Pape Jules II. qui aiant bani de son cœur l'inclination, qu'il avoit eüe durant plus de trente ans pour la France, devint son plus grand énemi, & ne se proposa rien moins, que de reprendre sur elle tout ce qu'elle tenoit au delà des Alpes. Pour exécuter un si magnifique projet, il n'y avoit point un Ministre plus propre que le Cardinal de Medicis parce qu'il y avoit le plus d'interêt, & le Pape jetta les yeux sur lui pour en étre le principal instrument en le créant Légat de Boulogne. Le Cardinal de Medicis

accepta cette commission plûtôt pour se liberer de l'importunité de ses créanciers, qui commençoient à le persecuter, que par aucune espérance qu'il eust du succés. Il rendit peu de jours aprés son arrivée à Boulogne un service important à l'Etat Eclésiastique, en découvrant un parti, qui se formoit, pour remettre les Bentivoles en possession de cette agréable ville. En-suite il se mit à observer Soderiny, qui voiant la France broüillée avec l'Eglise, fit déclarer les Florentins en faveur du Roi tres-Chrestin, quoi qu'il prévît assez les afaires extraordinaires qu'il s'aloit atirer.

Les François, qu'il n'avoient point trouvée de Pape assez hardi pour les choquer directement, depuis Boniface VIII. qui y avoit si mal réüssi, témoignérent d'abord une irrésolution, qui redoubla le courage de leurs énemis: puis s'apercevant, qu'ils avoient manqué, se portérent tout d'un coup dans l'autre extrémité, qui consistoit à ne garder plus de mesures avec le Pape. Ils l'acuserent d'étre monté sur le trône de Saint Pierre par deux voies irrégulieres, qui étoient celles de la simonie, & de la forberie. Pour justifier la Simonie, ils marquérent

les bénéfices, & les légations promises dans le Conclave, & donnés aprés l'élection aux Cardinaux, qui étoient chefs de faction, & ſpécifiérent les ſommes d'argent, que d'autres Cardinaux avoient touchées pour prix de leurs ſufrages.

Pour démontrer la fourberie, on remontra au même Pape; que les Cardinaux Eſpagnols s'étant engagés par ſerment à ne donner leurs voix, qu'à celui, qui leur ſeroit propoſé par le Duc de Valentinois; le Cardinal de S. Pierre aux liens, qui étoit énemi juré de ce Duc lui fit perſuader par des preſonnes apoſtées, qu'il étoit ſon pere; qu'il avoit entretenu ſa mere dans le temps qu'elle ſembloit ne s'abandonner qu'au Cardinal Borgia, qui fut depuis Alexandre VI, que la jalouſie que le méme Borgia en avoit conçuë, avoit été la ſeule cauſe de la perſécution qu'il lui avoit faite durant plus de dix ans; mais que maintenant, qu'il s'agiſſoit de faire un autre Pape s'il le vouloit favoriſer, il le traiteroit en fils. Le Duc de Valentinois avoit ajoûté foi à ce quon lui diſoit en confidence, & s'étoit relâché juſqu'à conſentir, que les Car-

dinaux de la faction élûsse S. Pierre aux liens; qui n'avoit pas manqué incontinent aprés de le dépoüiller de toute la Romagne. & de l'Umbrie, au lieu de l'avouër pour son fils.

En-suite de ces misteres, que les François révéloient hautement, ils formérent un parti de huit Cardinaux des plus considérables du Sacré Colége. Le Doien Carvajal en fut, sur la promesse qu'on lui fit, de l'élire: aprés que Jules seroit déposé. Et S. Severin, qui s'étant toujours déclaré pour la France crût qu'il y auroit de l'infamie de l'abandonner dans une conjoncture, où le Pape étoit l'agresseur: mais le plus estimé de tous étoit le Cardinal Soderiny frere du Dictateur perpetuel de Florence.

Ce Prélat avoit toutes les qualités requises dans l'opinion commune, pour étre Pape. Il étoit savant, sérieux, hardi, & composé dans toutes ses actions. Il avoit toujours vécu, de sorte qu'on ne lui pouvoit rien reprocher de l'incontinence, qui deshonoroit la Papauté de Jules. Et la sévérité de vie qu'il afectoit, donnoit lieu d'espérer, qu'il travailleroit utilement à la réforme des mœurs, lors qu'il seroit Pape.

Ce n'eſt pas qu'il n'eut deux défauts capables de balancer tant de vertus, ſavoir l'ambition, & l'avarice ; mais il les déguiſoit avec tant de précautions qu'ils ne paroiſſoient que pour une hauteur d'ame, & pour une inclination à l'épargne, que tous le Florentins étoient en réputation d'aporter du ventre de leur mere. La coſidération de ſon frere, & ſon propre mérite faiſoient, que la France lui donnoit plus de part dans ſes afaires qu'aux ſept autres de la faction. Et comme leurs interêts étoient inſéparables, elle avoit plus de créance en tout ce qu'il lui propoſoit Cependant la ſubtilité de ſon eſprit lui avoit fait découvrir un moien, qu'il jugeoit infaillible pour arriver à ſon but, s'il paroiſſoit qu'il fut neutre : car ſi la France avoit l'avantage, & que le Pape fut dépoſé, elle feroit obligée de le mettre en ſa place, parce qu'elle ne trouveroit point de ſujet dans le Sacré Colége, en qui elle puſt prendre tant de confiance qu'en lui : & ſi le Pape demeuroit vainqueur, la fermeté qu'il auroit témoignée, en demeurant aupiés de ſa Sainteté (quoi que tous ſes parens & ſes

amis fussent dans le parti contraire) lui serviroit de forte recommandation pour le Conclave futur.

Sur ce raisonnement chimérique le Cardinal Soderiny fit entendre aux Ministres du Roi en Italie, & leur persuada, qu'il faloit laisser du moins un Cardinal de leur faction à Rome, pour avoir l'œil sur la conduite de Jules, & pour en donner des avis si véritabes, qu'ils y puissent ajoûter foi, sans craindre de se méprendre. Il s'ofrit en-suite pour étre celui qui joüiroit un personnage si dangereux, & si dificile. On le prit au mot, parce qu'on se figura que le seul zéle que l'on suposoit qu'il eut pour la France le faisoit parler. Ainsi Jules étant sorti de Rome, pour aler à Boulogne, les sept Cardinaux le quitérent en chemin, & publiérent, que leur intention étoit de tenir un Concile, à l'exemple de celui de Constance, pour y réformer l'Eglise dans son Chef, & dans ses membres. Ils avoient besoin pour cela d'une ville, qui d'un costé ne fut pas trop éloignée du téâtre de la guerre, & de l'autre fut hors de surprise. Et Soderiny fut prié de leur préter celle de Pise.

Pise. Il prévoioit assez, que s'il le faisoit, il se rendroit le Pape irréconciliable, & donneroit un prétexte plausible à ses énemis, pour décrier son administration. Cependant il n'hésita pas un moment à l'acorder, soit que la demande lui parut également juste, & nécessaire, soit qu'il fut déja trop avant engagé pour se dédire.

Le Concile fut donc convoqué à Pise. Et le Pape qui se piquoit d'être intrépide, en eût peur d'abord; mais il fut rassûré par le célébre Jurisconsulte Antoine de Monté, qu'il avoit fait Cardinal à la premiere promotion. Celui-ci lui représenta, qu'il y avoit deux notables manquemens dans la convocation des sept Cardinaux; l'un que le terme de quatre mois, qui y étoit prescrit à tous les Evêques de la Chrêtienté pour y venir, étoit, trop court; & l'autre la ville de Pise. Sur quoi il exhorta le Pape à profiter de ces deux fautes, non pas en évitant le Concile, ce qui le rendroit criminel dans l'opinion de la plûpart des fidéles; mais en convoquant un autre Concile à un l'eu, dont il fut maître, & où par conséquent rien ne se décideroit à son préjudice. Le Pape le

ciût, & convoqua de ſon côté un Concile pour l'année ſuivante 1513. à Rome dans l'Egliſe de Latran. Cette action maintient Jules dans le Pontificat, en partageant les fidéles dans l'incertitude de déferer à l'un ou à l'autre Concile. Le Cardinal de Medicis s'en prévalut admirablement, pour ajuſter dans la Toſcane ſes amis avec ceux, qui ne pouvoient endurer, que ſept Cardinaux mécontens fiſſent le procès au Pape. Il mit tant de gens ſous les armes, que la garniſon de Florence, qui gardoit le Concile, ne fut pas ſufiſante pour le garantir d'inſulte.

Il en écrivit aux Miniſtres du Roi tres-Chrêtien dans le Milanois, qui lui envoiérent auſſi tôt avec Mr. de Lautrec quatre cens hommes d'armes les plus leſtes de l'armée Françoiſe. Ce renfort donna aux amis de la Maiſon de Medicis l'ocaſion qu'ils atendoient depuis ſi long-temps pour débaucher du parti de Soderiny le menu peuple de Florence. Leurs Emiſſaires firent retentir de quartier en quartier des plaintes, que Soderiny, ce Dictateur perpetuel, qui ſe vantoit d'être ſi paſſionné pour le bien de ſa Patrie ne faiſoit pourtant point de

ſcrupule de livrer aux étrangers une ville, que les Florentins n'avoient reduite qu'aprés une guerre de dix-huit ans.

Comme la manie du menu peuple de Florence étoit de voir celui de Piſe ſous ſes loix , la ſeule apréhenſion, que Lautrec ne les remit en liberté, toute fauſſe qu'elle étoit lui fit perdre l'inclination qu'il avoit pour Soderiny. Ce changement rendit la Nobleſſe plus hardie, & lui fit écrire aux amis qu'elle avoit dans Piſe, qu'ils n'enduraſſent en aucune maniere que les François y fuſſent les plus forts. Il n'en faloit pas davantage pour exciter une ſédition, dont le Pape, & la Maiſon de Medicis tirerent de grands avantages. Les Oficiers de la garniſon Florentine à Piſe, aprés avoir repréſenté à leurs ſoldats, qu'il y aloit de leurs interêts, & de l'honneur de la patrie d'être ſeuls à garder le Concile, réveillerent la jalouſie des bourgeois, en leur demandant par raillerie, ſi c'étoit pour éprouver la vertu de leurs femmes, & de leurs filles, qu'ils logeoient les François dans leurs maiſons. Ainſi la premiere conteſtation qui vint dégénera en un horrible tumulte. Les

bourgeois & les morte-païes prirent les François au depourvû, les taillerent en piéces, & Lautre même y eust laissé la vie sans la générosité du fils du Magistrat, qui le dégagea du milieu d'une troupe séditieuse, qui l'avoit envelopé.

Le Concile aiant entendu, que le tumulte étoit général, & que les François sucomboient, apréhendoit que les séditieux ne le livrassent au Pape; & comme il ne devoit point espérer de quatier, si la chose arrivoit, il se dissipa ~~de lui-même &~~ chacun s'enfuit du côté où son imagination blessée lui figuroit, qu'il y auroit de la sûreté pour lui. Les sept Cardinaux ne s'aréterent point, jusqu'à ce qu'ils fussent dans le Milanois, & la sédition s'apaisa dés-qu'il n'y eût plus d'étrangers à Pise. Soderiny avoit trop d'expérience, pour ignorer le déchet que son autorité recevoit par une révolution si promte, & si facile. Il se mit en devoir de la réparer, & voulut persuader aux Cardinaux, & aux Evêques de retourner à Pise, où il ofrit de les faire garder par des troupes levées en Toscane, qui lui étoient alidées; mais il parloit à des gens, à qui la peur ôté le

jugement. Tout ce qu'il en pût tirer fut qu'ils se rassembleroient à Florence, pourveu qu'il disposât le peuple à les recevoir.

Soderiny en fit la proposition ; mais les amis du Cardinal de Medicis, qui avoient eû le loisir de faire leur brigue, la traitérent de ridicule. Le peuple crût aussi qu'il n'avoit que faire de se mettre mal avec la Cour de Rome ni de s'exposer au foudre du Vatican, & l'assemblée se rompit sans rien résoudre. Ainsi le Concile fut obligé de continüer ses séances à Milan, durant que les armées agissoient de part & d'autre pour l'apuier & pour le détruire.

Le Cardinal de Medicis qui étoit Légat dans celle de la ligue qui s'étoit formée pour le Pape, fit assiéger Boulogne où les Bentivogles venoient de rentrer. Gaston de Foix la secourut par l'action la plus promte, & la plus hardie, qui soit dans l'Histoire, & donna la bataille de Ravenne, où l'armée de la ligue fut défaite. Le Cardinal Légat y fut fait prisonnier ; mais le bonheur voulut qu'il tombât entre les mains du Cardinal de saint Severin, qui faisoit la même fonction pour le Concile dans

dans le camp des François. Leur ancienne amitié se renoüa dans cette conjoncture ; & Saint Severin, qui étoit plus soldat que politique, permit à Medicis qu'il envoiât un gentilhomme à Cesana où son cousin Jules, qui se faisoit déja nommer le Commandeur de Medicis s'étoit sauvé. Ce gentilhomme porta à Jules un sauf-conduit pour aler & venir en sûreté dans l'armée Françoise.

Le Cardinal de Saint Severin croioit que celui de Medicis n'avoit dessein que d'envoier son cousin à Rome pour y soliciter sa rançon, mais il s'abusoit : car le Cardinal de Medicis prévoiant la consternation que la perte de la bataille causeroit dans Rome, prétendoit rassûrer le Pape en lui faisant entendre par un homme de créance, comme seroit le Commandeur, que les afaires des vainqueurs étoient en pire état que celles de sa Sainteté. Et de fait le voiage du Commandeur fut la principale ressource des afaires du Pape. Il se trouva sur le point de s'enfuir de Rome, & de s'aler embarquer à Ostie, parce qu'il venoit de découvrir, que les Ursins avoient traité avec les François pour le prendre, & le mener par force au Concile.

Les avis certains qu'aporta le Commandeur de la foiblesse des François, & la harangue, qu'il fit en plein Consistoire, où le Pape voulut qu'il fut ouï, firent changer la résolution de fuir, en celle de remettre l'armée sur pié. L'expédient que le Cardinal de Medicis proposoit dans sa lettre, pour obliger les troupes Françoises à se débander, fut aprouvé dans toute son étendüe, & mérite d'être sû.

Il demanda qu'on lui envoiast un pouvoir absolu d'absoudre les François, qui avoient combatu à Ravenne, sans spécifier le fruit qu'il en prétendoit tirer, & le Bref en fut aussi-tost expédié. Le Commandeur le porta au Cardinal de Medicis, qui avoit été conduit à Milan, & le Cardinal ne manqua pas d'en faire courir le bruit parmi les soldats. Ceux qui avoient de la tendresse de consience acorurent en foule recevoir l'absolutio; & comme la seule pénitence, qu'on leur imposoit étoit de ne s'exposer plus à retomber dans la même faute, on vit les compagnies fort éclaircies en peu de jours. Il arriva même un autre inconveniant, qui n'étoit guere moins à craindre: car ceux qui avoient été absous

se

se piquoient de mépriser le Concile, & recevoient avec des huées les citations qu'on faisoit au Pape à la porte de la grãde Eglise. De là vinrent les prieres que le Concile fit aux Ministres du Roi tres-Chrêtien, de faire passer les Alpes au Cardinal de Medicis, ce qu'ils n'acorderent que lors-qu'ils y furent contraints. Et de fait le Général de Normandie Intendant de l'armée Françoise en aïãt licentié présque toute l'infanterie, par un ménage à contre-temps; les forces de la ligue, qui s'étoient rétabiles par un remfort de 16000. Suisses, que l'Evêque de Sion avoit levés sur son crédit en faveur du Pape, s'aprochérent du Milanois avec une hardiesse, qui fit juger aux Peres du Concile, qu'ils n'étoient point en sûreté dans la ville capitale de ce Duché. On leur donna la permission de passer en France; & les mêmes troupes qui leur servoient d'escorte eurent ordre d'y conduire le Cardinal de Medicis. Ce Prélat en eut une mélancolie d'autant mieux fondée, qu'il ne pouvoit esperer autre chose, que de languir dans une éternelle prison s'il passoit les Alpes: car comme sa qualité & la fonction qu'il faisoit au moment de sa prise, obligérent

ceux qui le tenoient de metre ſa rançon à un prix exceſſif, & que d'ailleurs ſa Maiſō étoit ſi abſolument ruinée,qu'elle n'avoit point d'autre reſſource qu'en ſa perſonne. Le Pape, dont l'humeur aloit au ménage ne ſe voiant preſſé par aucune Puiſſance de le racheter, ne s'y portoit pas de lui-même ; & la conſidération du Cardinal venant à diminuër, comme il étoit inévitable, à meſure, qu'il demeureroit plus long-temps en priſon, on ne feroit non plus de conte de lui dans la ſuite du temps, que s'il étoit mort.

Ce motif le détermina en toutes maniéres à chercher l'occaſion de ſe ſauver avant qu'on le contraignit de paſſer les Alpes. Il en conféra avec l'Abé Bongalle, qui avoit été pris, & laiſſé auprés de lui en qualité de Camerier, & leur reſultat fut, d'eſſaier de corrompre quelqu'un qui les enlevât. Ils avoient pour cela l'argent qu'on leur avoit donné, pour les certificats d'abſolution, & la ſomme étoit aſſez conſidérable, parce que le nombre de ceux qui demandoient ces certificats, avoit été ſi grand, que le Cardinal, & ſes domeſtiques avoint été contraint d'y travailler jour & nuit

durant leur ſejour à Milan. Ils avoient encore quelques bagues, dont la généreuſe Comteſſe Blanche Rangony les avoit accommodés en paſſant par Boulogne ; & le Cardinal de Medicis en eut toute ſa vie une reconnoiſſance ſi tendre, qu'il croioit étre encore redevable à cette Dame aprés avoir fait Cardinal l'un de ſes enfans, & l'autre Général d'armée de l'Egliſe. Mais il ſe trouva ſur le chemin ſi peu deperſonnes propres à l'exécution de ſon deſſein, qu'il ariva au bord du Pau au territoire de Piémont. Les Peres du Concile, qui trembloient encore s'obſtinérent à vouloir paſſer ce fleuve le même ſoir, afin de le mettre entr'eux, & les gens du Pape qu'ils croioient étre à leurs trouſſes. Ils trouverent des bâteaux prêts, & ſe mirent dedans. Mais le Cardinal de Medicis apréhendoit de le paſſer par un ſentiment contraire : car il prévoioit, qu'aprés ſon trajet, il n'y auroit plus moien de ſe ſauver, Le dépit, qu'il en eut lui donna un accés de fiévre, qui lui ſervit de prétexte pour demander aux ſoldats, qui étoient demeurés auprés de lui, la permiſſion de paſſer la nuit dans le vilage de Carro, qui étoit ſur

le bord de la riviere du côte du Milanois.

Deux choses firent, que l'on ne lui refusa pas cette grace ; l'une que le Mréchal de Trimulée avoit ordonné qu'on agit avec lui de telle maniere, & le plus civilement qu'il seroit possible ; l'autre que le vignoble de Carro étant fort estimé, les gens de guerre, qui n'avoient pas suivi les Peres du Concile ne se firent pas tirer l'oreille, pour y souper. Ainsi le Cardinal de Medicis fut laissé dans le vilage ; & l'Abé Bongalle, aprés l'avoir fait mettre au lit, & s'etre chargé de son argent, & de ses pierreries, ala trouver un gentilhomme de sa connoissance apelé Renaud Zacti, dont le château n'étoit pas loin de là. Ce Zacti étoi un vieux Cavalier, qui avoit blanchi sous le harnois, & ne s'étoit retiré chez lui, qu'aprés que les François, qu'il haïssoit étoient demeurés maîtres du Milanois, il avoit fait semblant de s'acommoder avec eux, afin de joüir en paix des belles terres, qu'il possédoit de long du Pau ; mais il ne cherchoit en éfet que l'ocasion de leur nuire sans se ruïner. Il reçut fort civilement l'Abé Bongalle, & témoigna beaucoup de joie en aprenant de lui,

que (ſelon toutes les aparences) les François aloient être chaſſés de l'Italie. Bongalle le trouvant dans une diſpoſition ſi favorable, s'ouvrit,& lui propoſa d'enlever le Cardinal de Medicis, aprés lui avoir montré, que ce Cardinal étoit le plus digne ſujet du ſacré Colége, & devoit être le plus conſidéré de ceux qui prétendoient à la Papauté. Cependant on le ménoit en France, ou il étoit aſſuré de-finir ſes jours dans la même priſon, où Loüis Sforce étoit mort, au bout de dix ans, s'il n'étoit promtement arraché à une vintaine d'ivrognes, qui commençoient à ſe ſouler dans l'hôtelerie de Carro. Le ſouvenir de Loüis Sforce, dont Zacty avoit été domeſtique réveilla ſa haine contre la France,& la facilité de ſauver le Cardinal de Medicis lui en fit naître l'envie.

Il ne s'y engagea pas neanmoins poſitivement,&ne donna pas d'autre parole à l'Abé Bongalle, ſinon qu'il en aloit communiquer avec un gentilhomme de ſon voiſinage apelé Viſimbardy, qui étoit ſon intime ami, quoi qu'il eût pris parti avec la France. Que ſi Viſimbardy vouloit être de la partié, ils ſeroient aſſez forts tous deux

ensemble avec leurs domestiques, pour enlever le Cardinal de Medicis, & ne manqueroient pas de l'entreprendre; mais si ce gentilhomme lui refusoit son assistance, il ne faloit pas espérer, qu'il hazardât seul un enlevement de cette conséquence.

L'Abé Bongalle ne fut guere satisfait de voir la liberté de son Patron remise au caprice d'un home de faction contraire. Il y consentit neanmoins faute de meilleur expédient, & demanda seulement à Zacty, par quelle voie il pourroit savoir, si Visimbardy le seconderoit ou non. Zacty repartit, que si ce gentilhomme ne se déclaroit point on ne devoit atendre aucune de ses nouvelles; mais que s'il se déclaroit, il lui enverroit dire pour signal par un jeune garçon, que tout étoit prêt. Bongalle retourna vers le Cardinal de Medicis, pour lui rendre conte de ce qu'il avoit fait, & ne lui donna pas tant d'espoir que de crainte. Zacty de son côté trouva Visimbardy fort éloigné du dessein, qu'il lui prétendoit inspirer. Il lui représenta neanmoins, avec tant d'empressement, que les afaires étoient ruïnées, qu'il n'y avoit point de mesures à garder

avec des gens, qui fuioient, & qu'il faloit ſe réconcilier avec les vainqueurs, en leur rendant un ſervice ſignalé, que Viſimbardy ſe laiſſa perſuader & promit à Zacty de le joindre environ l'heure de minuit, avec tout ce qu'il pourroit aſſembler d'amis & de domeſtiques.

Zacty retourna chez lui pour s'aprêter, & commanda à un jeune enfant d'aler à l'hôtelerie de Caro demander l'Abbé Bongalle, & lui dire, que tout étoit prêt. L'enfant oublia la moitié de ſa commiſſion en chemin, & ne ſe ſouvient d'aucune choſe lors-qu'il fut dans l'hôtelerie, ſinon qu'on le fit parler à l'Abé ſans ajoûter de non propre. Celui à qui il s'adreſſa étoit un goujat François, qui entendant parler d'un Abé s'imagina, que c'étoit celui à qui les Peres du Concile, en paſſant le Pau avoient recommandé le Cardinal de Medicis, afin de prendre garde à lui. Ils l'avoient conjuré de ne le pas perdre de vûë, & de lui faire paſſer la riviere de bon matin; & pour cela les ſoldats de la garde avoient un ordre tout particulier de lui obéïr.

Le goujat apella cét Abé; & l'enfant, qui ne connoiſſoit point Bongalle crût que c'étoit à celui qu'il voioit, qu'il fa-

loit faire son message, & lui dit, que tout étoit pêt. Il s'en voulut aler ensuite, mais celui à qui il avoit parlé ne sachant ce qu'il vouloit dire le retint, & lui fit forces qu stions, dont il ne se tira pas si bien, quoi qu'il feignit d'étre venu de la part d'un pauvre païsan, qu'il disoit étre son pere, que l'Abé François ne doutât, qu'il y avoit du mistere caché là-dessous.

Il commanda aux soldats de redoubler leurs villes pour la garde de leur prisonnier, & ala lui même trouver les bâteliers afin de les disposer à se tenir prêts pour passer le Cardinal à la pointe du jour, pendant que le Cardinal, & son Camerier étoient en d'étranges inquietudes. Comme ils n'avoient rien sû de l'avanture du petit garçon, ils se figuroient que Zacty leur avoit manqué de parole, ou que Visimbardy ne l'avoit pas voulu seconder Ils desespérérent de leur délivrance, aprés avoir passé la nuit sans entendre de bruit ni recevoir aucun avis. Et ce ne fut pas tant à dessein formé; que par une espece de nonchalance, où tombent les personnes, qui n'ont plus d'espoir, que le Cardinal de

Medicis révoit encore dans son lit, lors-qu'on lui vint dire, qu'il s'aprétât pour passer la riviere. Il se leva, monta sur sa mule, donna sa bénédiction aux passans, qui s'etoient attroupés, pour la recevoir à la porte de l'hôtelerie, & se laissa conduire où l'on voulut.

Les deux piés de devant de sa mule étoient déja sur le bâteau, lors-qu'il entendit un bruit derriere, qui lui fit tourner visage. C'étoit Zacty, & Visimbardy, qui venoient à toute bride, & crioient liberté. Ils environnerent le Cardinal pour le préserver du péril durant le combat qu'ils s'atendoient devoir étre rude; mais les François voiant la partie inégale aimerent mieux abandonner un prisonnier qu'il ne leur étoit plus possible de retenir, & se jetter dans le bâteau, dont ils étoient prochés, que de s'engager à un combat, qui leur auroit été inutile quand méme, il auroit réüssi.

Ainsi Zacty & son camarade demeurerent maîtres de la personne du Cardinal & ne l'osant mener chez eux, où ils se doutoient bien qu'on l'iroit chercher; Visimbardy proposa de le conduire dans le château de Barnabé Malsepine,

parce qu'ils y ſeroient aſſez prêts de l'Etat de Génes pour s'y réfugier au cas qu'on l'y pourſuivit. Maleſpine, qui étoit leur ami les reçût aſſez bien d'abord, mais aprés qu'ils ſe furent ouverts, & lui eurent montré le Cardinal de Medicis, qui s'étoit déguiſé : & ne paſſoit que pour un Cavalier de leur ſuite ; alors Maleſpine prit un viſage plus ſérieux, leur remontra leur imprudence d'avoir hazardé leur biens & leurs vies pour ſauver une perſonne, qui leur étoit indiferente, les acuſa de n'étre venus chez lui, que pour le rendre complice de leur crime, & les traitant d'énemis, les renvoia bruſquement, aprés leur avoit ôté le Cardinal de Medicis.

Il enferma le Cardinal dans un Jeu de paume, en atendant qu'il eût reçû les ordres du Maréchal Trimulée Gouverneur du Milanois pour la France, ſur ce qu'il y avoit à faire du priſonner, que la fortune avoit remis entre ſes mains. Trimulée reçût le courier de Maleſpine dans le temps que deux ſoldats François, du nombre de ceux, qui avoient été pouſſés par l'armée

confédereée au passage du Mincio avoient jetté la consternation dans Milan, en publiant que l'ennemi étoit bien tôt aux portes. Le mal étoit plus grand qu'on ne le faisoit, parce que l'armée Françoise aprés cette déroute avoit desesperé de conserver le Milanois, & reprenoit le chemin des Alpes : de sorte que Trimulée n'avoit plus de mesures à garder avec des gens qui l'abandonnoient, nonobstant qu'il eût tout sacrifié pour eux. Il écrivit un billet à Malespine pour l'avertir qu'il se pouvoit faire un ami du Cardinal de Medicis, en le laissant aler, pourvu qu'il le fit avec tant de précautins, qu'il ne parut point y avoir contribué.

Malespine suivit le conseil qu'on lui donnoit, il ala trouver la nuit le Cardinal de Medicis dans le Jeu de paume, lui fit connoître l'importance du service qu'il lui vouloit rendre, s'assûra de son amitié, & convint avec lui qu'un de ses serviteurs lui ouvriroit la porte, & lui tiendroit compagnie, afin que Malespine, pût faire courre le bruit que le Cardinal l'avoit corrompu. La chose se passa comme elle avoit été projettée ; mais le Carninal n'ala pas

loin ſans tomber entre les mains des Bandits, qui le démontérent, prirent ce qu'il avoit d'argent & tuerent le valet de Maleſpine qui s'étoit mis en défenſe. En-ſuite le Cardinal erra ſeul, parmi les Champs ſans ſavoir où il étoit, juſqu'à ce qu'il trouva un Curé, qui le reconnut, le mena dans ſon Presbitere, lui fit la meilleure chere qu'il pût, & lui préta ſa cavale, pour le conduire juſqu'à Plaiſance.

Il arriva dans cette ville un moment aprés, qu'elle s'étoit miſe d'elle-même ſous l'obeïſſance du Pape; de ſorte que le Cardinal de Medicis, qui étoit entré déguiſé profita de la conjoncture, pour ſe faire connoître, & reprit les marques de ſa Legation. Il mit ordre aux afaires les plus preſſées, & partit incontinent aprés pour Boulogne avec une eſcorte ſufiſante. Il y trouva les habitans ocupés à chaſſer les Bentivogles, & à arborer les armes de l'Egliſes. Ils le reconnurent pour Gouverneur juſqu'à ce que le Pape y eût pourvû. Il en reçût la Bulle avec d'autant plus de joïe, que la fortune ne pouvoit lui envoier d'emploi plus commode pour veiller au ré-

tabliſſement de ſa maiſon de Florence. Et de fait les Députés du Pape, du Roi d'Eſpagne, & d'Italie s'étant aſſemblés à Mantuoë, pour régler la vengeance qu'il faloit tirer de ceux, qui avoient aſſiſté les François; Julien de Medicis, que le Cardinal ſon frere y avoit envoié demanda la permiſſion de retourner dans ſa Patrie. Soderiny avoit préveu cette requête, & dépêché ſon frere à Mantouë, pour la déconcerter. Ainſi l'afaire étant de conſéquence, & les parties préſentes, on les reçût à débatre leur prétentions en public devant les Députés.

Julien de Medicis, ſoutenoit, que les Florentins devoient être traités en perturbateurs du repos d'Italie, & porter les peines ordonnées par le Droit Romain contre les déſerteurs de la cauſe commune, puis-qu'ils avoient envoié des troupes au ſecours des François dans le Milanois. Le frere de Soderiny, qui étoit grand Juriſconſulte, répondit pertinenment à cette acuſation, & la rendoit ridicule. Il avoüoit le fait dont eſt queſtion, mais il montroit un traité, que les Florentins avoient conclu long-temps auparavant, avec les

François, afin de se donner mutuellement un secours limité, au cas que la Toscane d'une part & le Duché de Milan de l'autre en eussent besoin.

Il ajoûtoit, que les Espalgnols qui tenoient le premier lieu dans l'Italie aprés le Pape avoient si peu crû, que ce traité fut préjudiciable avec eux pour ce qui touchoit le Roiaume de Naples, que la République de Florence y avoit consenti, & que ç'avoit été en vertu de ce traité, que le Grand Capitaine avoit reçû de la cavalerie de Florence lors-qu'il disputoit le passage du Garillan; qu'à l'exception des articles stipulés dans ces deux traités, les Florentins avoient observé inviolablement la neutralité, que leurs enseignes n'avoient paru ni dans l'armée de Gaston de Foix, ni dans celle du Maréchal de la Palice, & que les deux partis avoient été également reçûs, & fourni de vivres lors-qu'ils avoient passé la Toscane.

Ces raisons étoient concluantes principalement à l'égard des Espagnols, qui étoient les principaux Juges. Et l'on ne doute point que le frere de Soderiny n'eût gagné sa cause s'il

eût parlé devant des Juges aussi desinteressés, qu'ils étoient intelligens. Mais comme ils avoient afaire à des gens de guerre, qui ne connoissoient point à rendre la justice sans en tirer du profit, un de ses amis l'avertit en secret de ne se fier pas tellement à son bon droit, que cela l'empêchat de distribuer dans l'assemblée l'or & l'argent qu'il avoit aporté de Florence. Il se moqua de l'avis, & repartit, que s'il le faisoit son frere auroit raison de l'acuser de prodigalité, & de lui reprocher, qu'il avoit eû bien mauvaise opinion de sa cause, puisqu'il s'étoit mis en devoir de corrompre ses Juges.

Julien de Medicis n'agissoit pas de même, & versoit à pleines mains l'or, que le Cardinal son frere avoit emprunté des principaux bourgeois de Boulogne. L'assemblée n'étoit presque composée, que des Députés des Etats d'Italie, & de Colonels Espagnols, qui aiant perdu leurs équipage à la bataille de Ravenne, cherchoient à se remonter, & n'étoient pas touchés des sentimens généreux, qui auroient pû faire impressions sur le Vice-Roi de Na-

ples, & le Gouverneur de Milan, qui les avoient envoiés. De ſorte que Julien de Medicis les prenant par leur foible leur perſuada, que l'afaire, dont il s'agiſſoit étoit de grace, & non pas de juſtice, & tira d'eux une ſentence, en forme de preſcripion contre la République de Florence, quoi qu'ils euſſent dêclaré deux heures auparavant au frere de Soderiny, qu'il n'y auroit rien de plus injuſte, que les prétentiòns des Medicis.

Sodemy en aiant reçû la nouvelle, ne s'amuſa point à declamer contre l'imprudence,& la léſine de ſon frere. Il prit ce qu'il y avoit de plus précieux dans le tréſor public, & le mettant entre les mains de ſon principal confident, qui s'apeloit Jean Jaques Albizzy l'envoia vers Raymond de Cardone Vice-Roi de Naples pour eſſaier en toute maniere d'empêcher l'exécution de la ſentence. Cardonne étoit un homme, qui n'étoit point d'humeur à violer l'équité lors-que les ordres du Roi Catolique ſon-Maître ne l'y contraignoient pas. Il avoit deſaprouvé le reſultat de l'aſſemblée de Mantouë, & fit un ſi bon acuëil à l'Envoié de Soderiny, que le

Cardinal de Medicis, qui avoit des espions, auprés de ce Vice-Roi en conçût de l'ombrage, & ne douta point, qu'il ne lui fut contraire, si l'afaire dépendoit de lui. Cependant il étoit aisé de voir, qu'il en seroit le maître si l'afaire étoit un peu diferée. Il falut donc obliger ceux, qui venoient de proscrire les Florentins à partir incontinent, pour aler eux-mêmes exècuter la proscription, & Julien de Medicis les y disposa par de nouveaux presens. Le Duc d'Atrie & Petro di Padilla, qu'on avoit corrompus, y menérent l'infanterie Espagnole, & les troupes du Pape eurent ordre de les suivre.

Le Duc d'Urbin néveu du Pape, qui les commandoit avoit plus d'interêts à maintenir Soderiny, qui ne lui pouvoit nuire, qu'à rétablir ceux qui ne l'aimoit pas. Il mit tout en usage pour se dispenser d'obéïr à son oncle, il fit encloüer l'artillerie, & voulut ocuper les soldats à quelque autre expédition. Mais les Ursins les y menérent malgré lui, & les Espagnols s'étant engagés au siége de Prate, où ils se défendoient vigoureusement, deux fantassins remarquérent un defaut à la muraille, & le montiérent à

leurs camarades, qui forcerẽt la place par là Tout y paſſa par le fer & le feu, & la nouvelle étant portée à Florence y mit la terreur panique. Ce fut enfin que Soderiny y vouloit remédier en alant lui-même par les maiſons, & faiſãt arêter ceux qu'il ſoupçõnoit d'intelligence avec les Medicis. Le tumulte croiſſant les obligea de ſe retirer de l'Hôtel de ville dans ſa maiſon, où il ſe déguiſa, & s'enfuit en Dalmatie.

Les Medicis firent leur entrée à Florence comme en triomphe, & s'emparant du tréſor public, en diſtribuerent la meilleure partie aux troupes, qui les avoient ſuivis, & paierent leurs detes du reſte. Ils diſposérent du Gouvernement à leur fantaſie, & convoquant le peuple l'obligerent d'abolir tout ce qui s'étoit fait durant les 18. années quavoit duré leur éxil. En-ſuite ils lui préſenterent ſoixante & dix perſonnes, qui leur étoient dévoüées, pour remplir la Magiſtrature ; & ce fut de ce nombre, que furent choiſis deux Conſeils ſuprêmes, l'un de huit Sénaturs, qui jugeroient à l'avenir, & en dernier reſſort des biens & de la vie ; & l'autre de dix, qui réſoudroient les afaires de la paix,

& de la guerre. Ils rétablirent la charge de Gonfalonier, pour être exercée pendant deux mois seulement ; & le premier qu'ils en pourvûrent, fut leur beau-frere Ridolfy, qui n'osant pas agir ouvertement contre les amis de Soderiny, restés dans la ville s'avisa de rechercher leur conduite passée, afin de les intimider, & de les disposer à chercher ex-mêmes un autre séjour. Le plus considérable de ceux qu'il persécuta, fut le célebre Nicolas Machiavel. Ce merveilleux genie n'étoit pas de médiocre naissance, & n'avoit point eû d'éducation. Il savoit si peu de latin qu'en écrivant sur Tite Live, on voit qu'il n'entend pas bien le texte, qu'il le raporte, & même qu'il le prend quelquefois à contre-sens. Quant à la Langue Gréque, il ne la savoit pas même lire; mais il eut le bonheur de servir de Sécrétaire au docte Marcel Virgile, qui lui faisoit extraire, ce qu'il y avoit de plus fin dans les bons Auteurs, & lui donna lieu depuis d'enchasser dans ses ouvrages les beaux traits de Plutarque, de Lucien, & des autres lumieres de l'ancienne Grece, qu'on y découvre si subtilemeut traduits. Il ne laissa pas

neanmoins de donner une idée à sa mode, d'un Prince d'un Senateur, & d'un homme de guerre. Comme il avoit l'esprit libertin, & que les mœurs étoient dissoluës, il aima toûjours le Gouvernemens Anarchique, & ne favorisa celui du peuple, que parce qu'il en aprochoit davantage que les autres. Il fut de toutes les factions, qui se formérent de son temps contre les Medicis, & Ridolphy l'aiant convaincu d'avoir trempé dans celle de leur éxil; le fit prendre, & apliquer à la question, pour révéler ses complices. Il la soufrir avec un silence obstiné, & le Cardinal de Medicis, qui n'avoit consenti qu'à regret qu'on la lui donnât, le fit élargir, & pour reparation, il ordonna, qu'il auroit une grosse pension du public en qualité d'Historiographe.

Ainsi Machiavel écrivit les huit livres, que nous avons de l'histoire de son païs, dont le stile est si fleuri & si châtié, qu'on l'accuse de l'étre trop. Et c'est principalement en cela, qu'on lui préfere la facilité & la douce liberté de Boccace. Sa narration est quelquefois maligne, & satirique; & Marc Musurus l'en convainquit si clairement,

qu'il n'ôsa lui répondre. On veut encore qu'il ait flaté ceux de son païs, & exageré leurs belles actions, mais je ne vois pas que l'on ait bien montré en quoi & comment.

Son plus grand mal fut, de ne s'être pû défaire de l'inclination qu'il avoit pour la liberté, & d'avoir mal pratiqué les préceptes de dissimulation qu'il donnoit au autres. Il lui échapoit de temps en temps même dans son Histoire, de témoigner de l'admiration de Brutus & de Cassius pour un homme que l'on faisoit écrire à dessein d'insinüer subtilement dans les esprits la domination des Medicis. Cependant, on ne laissa pas de lui continüer ses apointemens, parce qu'il avoit trouvé le secret de plaire au Cardinal de Medicis, en le divertissant par des traits admirables de la plus fine raillerie, qu'il inventoit admirablement sur toutes sortes de sujets.

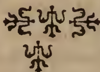
Un jour qu'il contrefaisoit les gestes, & les démarches irrégulieres de quelques-uns des Florentins, le Cardinal lui dit qu'elles paroîtroient bien plus ridicules sur le téâtre dans une comédie faite, à l'imitation de celle d'Aristophanes. Il n'en falut pas davantage pour disposer

Machiavel à traivailler à Sanitia où les personnes qu'il vouloit joüer se trouverent si vivement dépeintes, qu'elles n'oserent s'en fâcher, quoi qu'elles assistassent à la premiere représentation de la piéce, de peur d'augmenter la risée publique en se découvrant. Le Cardinal de Medicis en fut si charmé, que depuis étant Pape il fit transporter à Rome la décoration du téâtre, les habits & les Acteurs mêmes, pour en donner le divertissement à sa Cour.

Machiavel y trouva son conte, & reçût des gratifications extraordinaires du Pape Leon, jusqu'à ce que la conjuration d'Ajacety & d'Almanni pour assassiner tous les Medicis étant découverte, on eut de violens indices, qu'elle ne s'étoit point faite sans la participation de Machiavel; mais il avoit agi si finement, qu'on ne l'en pût convaincre. On n'osa même l'apliquer à la torture, parce qu'on savoit fort bien qu'il l'endureroit sans rien découvrir. On se contenta de le décréditer, & de l'abandonner à la misere, où il s'étoit reduit, aiant tout dissipé. On le fit passer pour un selerat & un athée. Et le peu de soin qu'il eut pour s'en purger, acheva de

ſaire croire, que ce qu'on diſoit de lui n'étoit que trop véritable. Il ſe fit mourir-lui même ſans y penſer, en prenant par précaution une médecine, qui l'étoufa, mais je n'ai point trouvé qu'il ne voulut recevoir les ſacremens qu'aprés que le Magiſtrat l'y eût contraint.

Fin du cinquiéme Livre.





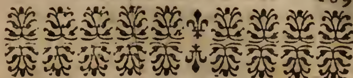
Argument du Sixiéme Livre.

L'Astrologue Erasme, & le Philosophe Ficin prédisent, que le Cardinal de Medicis seroit Pape, quoi qu'il n'y eut acune aparénce. Il se fait porter à Rome en litiere à cause d'un abcés qu'il avoit à l'endroit que la pudeur défend de nommer. Il entre dans le Conclave. L'abcés s'ouvre, & exhale une telle puanteur, que les vieux Cardinaux se figurent sur le raport des Médecins corrompus, qu'il mourra bientôt, & cessent de traverser son élection. Un songe de sa mere, dont il se souvint de lui-même lui fait prendre le nom de Leon. Il répare le défaut de naissance de son cousin Jules, & lui donne son Chapeau. Maximilien Sforce perd l'esprit, & donne ouverture à Leon pour faire Duc de Milan son frere Julien; mais il est trompé par Fregosse, qui s'acommode avec les François. Julien meurt. Le jeune Lauren lui succéde, & ne lui ressemble pas. Les François passent les Alpes.

Alpes. Le Pape a peur, & leur envoie un Agent, qui tombe entre les mains de Espagnols, & leur donne de la jalousie. Le Pape arrête les progés des vianqueurs par son entrevûë avec François I. à Boulogne, où il se jouë de la sincérité de ce Prince. Il dépüille le Duc d'Urbin, qui recouvre son Etat. Le Pape lui débauche ses hauts Oficiers, il les prévient, & dispose leurs soldats à les punir. Leon, quoi que redevable de la Papauté au Cardinal Petruccy chasse sa Maison de Sienne. Le Cardinal conspire contre lui, est découvert & étranglé dans un cachot par un Ethiopie. Etrange conférence du Cardinal Cornetan avec un Magicien, qui ne lui dit rien que de véritable, & ne laisse pas de le tromper. Le Sacré Colége s'anime contre le Pape, qui par dépit crée trente-un Cardinaux en un jour; mais le plus grand énemi de sa Maison se trouve dans ce nombre. Il forme une ligne contre les François & les chasse d'Italie contre toute espérance; mais au moment qu'il en reçoit la nouvelle, Malespine l'empoisonne avec des pilules. Les rats lui mangent le nés l'année suivante, parce qu'on n'avoit laissé prés de lui qu'un valet, qui s'endort.

Les Auteurs imprimés & manuſcrits dont le ſixiéme livre a été tiré.

LE Conclave de Leon X. Son entrée dans Florence, par François de Sangallo. Mêmoire des Ofices, que la République de Gênes a rendus en divers temps à la France. Obſervations de Génêbard, & de Monſieurs Dupits, ſur le Concordat. Recuil des erreurs de Guichardin, par Iean Baptiſte. Leon. Négociation de Laurent de Medicis avec l'Héritiere de Boulogne entre le Duc d'Albanie & le Cardinal Bibiana. Celle de l'élection de Charles Quint, par Adolphe de la Marck Evéque de Lierge Inſtruction de Leon X. à Robert Vrſin ſur le mêm ſujet. La vie du premier Duc d'Vrbin de la Maiſon de la Roüere. Iournal contenat le ſecret & le détail de la conjuration du Cardinal Petruccy. Les dix livres des Epîtres du Pape Leon.



LES ANECDOTES DE FLORENCE, OU L'HISTOIRE SECRETE DE LA MAISON DE MEDICIS.

LIVRE SIXIEME.



IL n'y avoit point encore trois mois que le Cardinal de Medicis étoit rentré dans Florence, lors-que la mort du Pape Jules II. obligea d'en sortir, pour aler à Rome. Il se fit porter dans une litiere à cause d'un abcés qu'il avoit aux parties que la pudeur défend de nommer, & vojagea si lentement, que les obsêques du Pape étoient déja faites & le Conclave commencé, quand il y arriva. Il

ſe ſouvenoit de Marcille Ficin intime ami de ſon pere,qui avoit travailé à ſon horoſcope au point de ſa naiſſance, & avoit aſſuré pluſieurs fois, qu'il étoit né ſous une conſtellation, qui lui promettoit la Papauté. Mais cette prédiction ne l'avoit pas ſi vivement touché que celle du fameux Aſtrologue Allemand, Eraſme, qui une heure avant que le Cardinal de Medicis entrât dans le Conclave avoit envoié dire à tous les Cardinaux, qui y étoient, qu'ils avoient beau renouveller leurs intrigues, & qu'infailliblement aucun d'eux ne ſeroit Pape. Le fidéle Bibiana voulut étre le Conclaviſte du Cardinal de Medicis, & le ſervit avec d'autant plus d'aplication, que ſon principal talent étoit pour la négociation, dont il s'agiſſoit, auſſi ne lui fut il pas dificile de gagner pour ſon Maître les ſufrages de deux ſortes de Cardinaux qui n'oſoient eſpérer d'étre choiſis; les uns, parce qu'is étoient ſuſpects au Sacré Colége, pour étre ſortis des Maiſons Souveraines, & les autres à cauſe de leur trop grande jeuneſſe, & du peu de conſidération, où ils étoient, en ce qui regardoit l'élection, comme

les Cardinaux d'Arragon, de Gonzagues, de Sion, Cornely, Sauly, & Petruccy. Il y eut aussi quelques-uns des prétendans, qui lui promirent leur voix, à condition que Medicis leur donneroit la sienne, au cas qu'ils ne manquassent que de celle la, pour avoit le nombre sufisant. Le premier, qui fut mis sur le rang, fut le Cardinal Riaire, & sa brigue se trouva d'autant plus puissante, que presque tout ceux, qui devoient leur promotion à Sixte IV. se declarérent pour son neveu, soit qu'ils espérassent de partager entr'eux tant de riches bénéfices qui vaqueroient, par l'exaltation de Riaire, soit qu'ils voulussent témoigner par là de la reconnoissance à la mémoire de leur bien-faiteur. Mais deux obstacles invincibles s'opósérent bientôt à la fortuné de Riaire; l'un, que les jeunes Cardinaux craignirent que ce vieux Gênois, qui faisoit profession de vivre austérement, ne les obligeât de réformer le luxe, où les duex Papes précédens les avoient laissé vivre; l'autre que pas un des vieux Cardinaux aspirans, ne pût étre porté à le favoriser de son sufrage, tant ils étoient persuadés

qu'il ne lui faloit qu'une ou deux voix, pour en avoir les deux tiers. La fermeté qu'ils témoignerent, à ne consentir à l'exaltation d'acun des jeunes, fit que les jeunes formérent à leur tour une plus étroite liaison entr'eux, pour ne donner pas leurs voix aux anciens, parce qu'il faloit convenir entr'eux pour éviter la haine publique, ils céderent leurs prétentions au Cardinal de Medicis.

Ils ne se sociérent pas de faire éclater leur faction dés qu'elle eût été formée, & l'on sût par tout le Conclave une heure aprés qu'il y auroit un jeune Pape, ou qu'il n'y en auroit ponit. On essaia de les desunir, & celui qui remüa le plus de machines pour en venir à bout, fut le Cardinal Soderiny, qui avoit de si justes causes d'empêcher, que son plus redoutable énemi ne dévint son maître. Mais les trouvant en trop bonne intelligence, & connissant d'ailleurs la foiblesse des anciens, il ne douta plus, que ce qu'il apréhendoit davantage n'arrivât.

J'ai déja remarqué, que le Cardinal Soderiny étoit le plus adroit, & le plus interessé tout ensemble du sacré Co-

lége ; & Bibiana qui ſavoit ſon défaut l'ataqua par là. Il lui fit eſpérer un établiſſement pour ſon frere, auſſi avantageux que celui qu'il avoit perdu dans Florence, & propoſa l'aliance de la Maiſon de Medicis avec celle de Soderiny, par le mariage de la niéce de Soderiny avec le neveu du Cardinal de Medicis. Soderiny y trouva ſon conte ; & les ſûretés aiant été donnés de part & d'autre, il fortifia le parti des jeunes Cardinaux en y faiſant entrer ceux de ſa faction.

L'affaire en étoit là, quand on remplit de fraieur le Conclave, en y faiſant entrer un billet écrit de bonne main, qui portoit ; que les Cardinaux, qui avoient écrit, & tenu le Concile de Piſe d'où ils étoient paſſés en France, s'étoient embarqués à Toulon, & venoient à toutes voiles pour entrer dans le Conclave, avant que l'élection ſe fit. Il étoit certain que leur arrivée exciteroit de grands troubles, & romproit toutes les meſures, que Bibiana avoit priſes pour l'exaltation du Cardinal de Medicis, parce que d'un côté les Cardinaux, qui venoient de France

avoient été excommuniés, & dégradés par le feu Pape qui s'étoit expliqué de les faire brûler devant l'Eglise Saint Pierre, s'ils tomboient entre ses mains; de l'autre côté comme ils étoient des vieux Cadinaux, ils prévoioient, que leurs confreres, pour fortifier leur faction, & la rendre par un nouveau surcroît supérieure, à celle des jeunes, les voudroient faire entrer à toute force dans le Conclave. Et afin de lever les censures & de les rehabiliter, useroient du pouvoir absolu, que le Conclave prétend avoir durant la vacance du Saint Siége, ce qui causeroit infailliblement un schisme. Il faut avoüer qu'on n'a jamais vû de Conclave si embarassé qu'avoit été celui-là, si les Cardinaux qu'on atendoit fussent arrivés. Mais la Providence, qui destinoit la Papauté au Cardinal de Medicis éluda leurs desseins par une furieuse tempête, qui leur arriva & les acueillit à la sortie du port de Toulon, & ne leur laissa prendre terre en aucun des lieux, où ils souhaitoient d'aborder, & ne les quita qu'aprés avoir brisé leurs vaisseaux, & jetté leurs personnes sur la côte de Pise, où les

Magiſtrats étoient dévoüés au Cardinal de Medicis. Ils ſavoient que leur Patron ne ſeroit point élû, ſi le nouveau renfort arrivoit aux vieux Cardinaux; & pour l'empêcher, ils ſe ſaiſirent de leurs hôtes ſous prétexte de travailler à leur conſervation & la ſureté de la ville.

Ils leur firent entendre, que leurs têtes avoient été miſes à prix; & que comme la Toſcane étoit fort incommodée des Bandits, il ſe trouveroit des gens aſſez avides des deux mille écus qu'on avoit promis à quiconque porteroit à Rome leurs têtes, pour ſe mettre en devoir de les tuer s'ils ſe mettoient en chemin, juſqu'à ce que le Pape qui ſeroit élû eût modéré la ſentence de ſon prédéceſſeur à leur égard. Les ſept Cardinaux eurent beau déclarer qu'ils vouloient bien courir le riſque, & beau proteſter en-ſuite de la violence qu'on leur faiſoit, & du droit des gens qu'on violoit en leurs perſonnes; on les enferma dans une maiſon qui fut environnée de bonnes gardes.

Avec tout cela neanmoins le Conclave n'eût pas ſi tôt fini, parce que les

jeunes & les vieux Cardinaux persistoient dans une égale obstination, sans une avanture bizarre, qui les mit d'acord. Le Cardinal Medicis s'étant agité extraordinairement par le nombre de visites, qu'il faisoit chaque nuit à tous les Cardinaux de sa faction, son abcés s'ouvrit, & le plus qui en sorti exhala une telle puantur, que toutes les celules, qui n'étoient séparées que par de légéres cloisons, furent empestées. Les vieux Cardinaux dont le tempérament étoit moins capable de résister aux malignes impressions d'un air si corrompu, consulterent les Médecins du Conclave sur ce qu'il y avoit à faire pour eux, & les Médecins qui voioient le Cardinal de Medicis & jugeoient de sa constitution plutôt par les mauvaises humeurs, qui sortoient de son corps, que par la vigueur de la nature à les pousser dehors, répondirent aprés qu'ils eurent été gagués par les promesses de Bibiana, que le Cardinal de Medicis n'avoit pas encore un mois à vivre. Cette condannation le fit Pape, en ce que les vieux Cardinaux pensans être plus fins que les

jeunes leur voulurent donna une satisfaction, qu'ils présumoient ne devoir pas étre de longue durée. Ils les alerent trouver, & dirent qu'ils cedoient enfin à leur opiniâtreté, à conditon qu'on leur rendroit la pareille une autre fois. Ainsi le Cardnal de Medicis fut élû Pape sous un faux donné à entendre n'aiant pas encore trente-six ans acomplis, & comme la joie est le plus souverain des remédes, il recovra bientôt aprés une santé si parfaite, que les vieux Cardinaux eurent sujet de se repentir d'avoir été trop crédules. Le nouveau Pape eut soin d'envoier un courier à Pise, pour faire délivrer les sept Cardinaux, qu'on y avoit arrêtés; mais non pas pour leur faire rendre leur argent, & leur équipage. De sorte que ces Eminences aprenant le succés du Conclave, & n'aiant pas de quoi retourner en France furent trop heureuses de quiter la poupre, de prendre le chemin de Rome en qualité de suplians, & de se jetter aux piés du Pape qui les absout, & les rétablit dans le sacré Colége.

Ce ne fut pourtant pas cela qui lui

fit prendre le nom de Leon ; & les Historiens ne devinent pas mieux lorsqu'ils lui font choisir ce titre par émulation de ses deux prédécesseurs, dont l'un s'étoit fait nommer Alexandre, & l'autre Jules. La vérité est, que le Cardinal de Medicis qui déferoit un peu trop aux prédictions, se souvint alors d'un songe que sa mere avoit fait étant grosse de lui. Elle s'étoit imaginée d'avoir acouché sur le grand autel de l'Eglise de la Reparata, d'un lion sans comparaison plus grand, & plus beau que ceux que le Soudan l'Egipte avoit envoié à son mari, mais si doux qu'il ne rugissoit point, si aprivoisé qu'il se laissoit caresser comme un petit chien.

Les trésors, que Jules avoit amassés dans le château de saint Ange pour achever de purger l'Italie d'étrangers, en chassant de Naples les Espagnols, servirent à Leon, pour paier les dètes qu'il avoit contractées étant Cardinal, & pour faire le magnifique par une dépense de cent mille écus, que lui coûta le jour de son couronnement. Il eût des Arcs de triomphe au bout de chaque ruë. Tous les Oficiers de la

Cour de Rome y parurent ſuperbement vétus, & ce fut la premiere fois qu'ils diſputerent à qui auroit un plus magnifique équipage. Les Ducs de Ferrare, & d'Urbin y firent leurs charges de Préfet de Rome & de Général des troupes de l'Egliſe, & le peuple y reçût de plus grandes largeſſes qu'il n'eſpéroit. Ce fut juſtement au bout de l'an, que la bataille de Ravene, avoit été donnée, il ſembloit que l'on eût choiſi ce jour pour faire mieux remarquer l'inconſtance des choſes humaines. Le Pape étoit monté ſur le même cheval qu'il avoit eû le jour du combat, & le Duc de Ferrare avoit eû ſoin de le racheter d'un cavalier de ſa compagnie de Gendarmes, à qu'il il étoit échû pour ſon lot de pillage. On ne s'en ſervit plus depuis, & on le fit nourrir avec ſoin. Le plus rare de la cérémonie fut les trois perſonnages diferens, que Jules de Medicis y repréſenta: car on le vit au commencement en Chevalier de Rhodes portant le grand Guidon de ſaint Jean de Jeruſalem. En ſuite le Pape lui mit ſur la tête le chapeau de Cardinal, qui vaquoit

vaquoit par l'exaltation de sa Sainteté, & purgea sa naissance de tous les défauts, qu'on lui reprochoit, par un acte si autentique, qu'il n'étoit plus possible de le faire passer pour bâtard sans mettre en compromis l'infaillibilité de celui qui le déclaroit légitime. Et sur la fin de la Cavalcade la nouvelle étant arrivée que l'Archevêque de Florence étoit mort, le Pape donna sur le champ l'Archevêché au même Jules.

Le feu Pape avoit ordonné en mourant, que l'on achetât de l'Empereur Maximilien premierement la ville de Modêne, & son successeur avoit prétexte pour montrer qu'il n'avoit pas inutilement épuisé l'épargne de l'Eglise. Il ne fut pas dificile de conclure le marché pour vint mille Ducats, parce-que Maximilien étoit du naturel des autres prodigues, qui prennent à toutes mains & n'aportent pas plus de précautions à vendre qu'à donner; mais lors qu'on en voulut faire sortir le Colonel Viefruct, qui y commandoit une garnison Alemande, il demanda des dédomagemens, qui montoient bien plus haut, que n'avoit couté la place. Le Pape essaia d'abord de le ranger par la voie des né-

gociations ; mais voiant que le Colonel ne rabatoit rien de ſa fierté, il changea de métode, & lui mit en téte un homme de guerre, qui n'étoit pas moins brave que lui, & incomparablement plus adroit. Ce fut le Comte Guy de Rangon, qui prit ſes meſures avec le Pape, & ſe fit ofenſer pour avoir ſujet d'étre mécontent. En-ſuite il ala droit à Modêne, où Viefruct, qui étoit ſon ami le reçût, & lui donna un moien de débaucher ſa garniſon, & de le mettre hors de la place.

Le recouvrement de Modêne mit le Pape en réputation, & lui donna lieu de penſer à l'établiſſement de ſon frere Julien. Charles Duc de Savoie avoit une ſœur à pouvoir, qui s'ennuioit de vivre dans le celibat. Elle avoit déja plus de trente ans, & perſonne ne l'avoit encore recherchée en mariage, parce-que ſon frere étoit trop mauvais ménager, pour lui donner une dot ſortable à ſa haute naiſſance. Dans cette diſpoſition le Pape la fit preſſentir, ſi elle voudroit étre ſa belle ſœur, & lui envoia de ſi riches préſens, qu'ils aloient au de là de ce qu'elle eût pû aporter dans la Maiſon de Medicis. Il ofrit en même temps au

Duc de Savoie de la prendre sans dot, & promit au Duc de Savoie de le rendre si puissant en Italie, que le Duc, qui ne demandoit pas mieux que d'être déchargé de sa sœur sans qu'il lui en coutât rien, y consentit. Les nôces furent tout-à-fait magnifiques ; & le Pape envoia jusqu'à Nice recevoir sa belle sœur, & lui entretint un train de Reine. Il y eut une promotion de Cardinaux pour honorer son entrée à Rome; & le Pape, afin de disposer le peuple à la recevoir plus gaïement, diminüa l'impôt du sel.

Les aplaudissemens, que l'on fit à sa liberalité, l'exciterent à fonder un Colége pour l'instruction de la jeunesse, qu'il voulut rendre d'abord le plus fameux de l'Univers : car il y fit venir à grands frais Niphus pour y enseigner la Philosophie, Christophle d'Arrezzo pour la Médecine, Butigella pour le Droit, Parrasius pour l'Eloquence, & Chalcondile pour la Langue Gréque. Sa Sainteté eût si peur qu'on ne trouvât dans ses Brefs les expressions barbares, dont ceux de quelques uns de ses prédécesseurs étoient remplis, qu'il choisit pour ses deux principaux

Sécrétaires les deux hommes du monde, qui écrivoient le mieux, ſavoir Bembe, & Sadolet. Il augmenta la Bibliotéque du Vatican, dont il donna la garde à Beroalde le jeune, qui ſe connoiſſoit admirablement bien en livres. Il fit repréſenter en deux jours le Penulus de Plaute, la dépenſe en fut exceſſive, & les poſtures des Acteurs trop libres, cependant perſonne ne s'en ſcandaliſa. Le Pape avoit ſi bien deviné, que c'étoit par là qu'il faloit prendre les Romains, pour les empêcher de crier contre les abus, qu'ils lui dreſſérent des ſtatuës, pour les mêmes choſes, qui les avoient obligé d'écriré des Satires contre d'autres Papes.

Mais le deſſein, que Jules II. avoit laiſſé à ſes ſucceſſeurs étoit trop beau pour demeurer imparfait. Les François n'avoient pas été ſitôt chaſſés du Milanois qu'ils s'étoient mis en équipage, & pour y retourner. Ils avoient mis le ſiége devant Novarre, & cette place étoit alors de telle conſéquence, qu'en la prenant, ils y euſſent trouvé les clefs de toutes les autres villes du Duché de Milan. Maximilien Sforce avoit levé huit mille Suiſſes pour la ſecourir; mais

comme il manquoit d'argent, ses soldats menaoçient de l'abandonner, avant qu'il les eût mené en présence des énemis. Le Pape pour y remédier lui fit tenir vint-cinq mille écus, qui lui firent gagner la bataille de Novarre, & lui consérvérent son Duché. En-suite le Pape changea de méthode à l'égard des François; car comme son dessein n'étoit que de les empêcher de s'établir en Italie, il ne pût soufrir; que les Anglois & les Flamans les poussassent trop du côté de la Picardie, quoi que ce fut lui-même, qui les eût invités d'y entrer. Il les disposa à s'acommoder par des ofices si pressans, que la paix fut concluë enrre Loüis X I I. d'une part, & le Roi d'Angleterre & l'Archiduc d'autre. Mais sa Sainteté eut depuis ocasion de s'en repentir, en se que les François, qui ne pouvoient vivre en repos n'eurent pas plutôt assûré leurs frontieres de Picardie, qu'ils songérent à recouvrer le Milanois. Ils s'y prirent même avec plus de prévoiance qu'ils n'avoient acoutumé; & soit que leurs Ministres fussent devenus plus rafinés, soit qu'ils eussent profité de leurs pertes; ils comprirent, que leur dessein ne réüssiroit pas s'ils

n'agiſſoient de concert avec les Génois. Octavien Fregoſſe avoit une autorité, parmi ces peuples libres, qui n'étoit gueres inferieure à la ſouveraine. François I. qui commençoit à régner en France, lui fit tâter le poux par des Emiſſaires ſi adroits, qu'il ſe détacha de l'union des autres Princes d'Italie, quoi qu'il eût donne ſa parole au Pape de ne traiter avec perſonne ſans ſa participation. Le Pape qui le croioit ſincére avoit apuié ſur ſa foi la plus importante de ſes intrigues, qui mérite d'être ſûë. Il étoit échapé pluſieurs marques de folie à Maximilien Sforce, qui donnoient lieu de croire, qu'on lui pouvoit ôter le Duché de Milan ſans ſcrupule, puis-qu'il n'étoit plus en état de le défendre contre les François, ni même de converſer avec les autres hommes. Le Pape, qui penſoit à la fortune de ſon frere Julien, jugea qu'il ne ſe préſenteroit jamais une ocaſion ſi favorable de l'agrandir. Il s'en ouvrit au Duc de Savoie, dont l'humeur inquiete ne déſaprouvoit rien de ce qui venoit du côté de l'ambition. Ce Duc acheva de confirmer le Pape dans ſa réſolution; en l'aſſûrant que les François pourroient bien

consentir, que Julien de Medicis eût le Duché de Milan, s'ils étoient repoussés dans la tentative qu'ils aloient faire pour le recouvrer.

Sur cette suposition le Pape se figura, que les Venitiens le laisseroient agir contre Sforce, & même le seconderoient, au cas qu'il voulut partager avec eux la dépouille de ce Prince. Ensuite il en fit la proposition aux Ministres d'Espagne: qui feignirent de l'aprouver, encore qu'ils l'estimassent ridicule, parce que leur interêt présent étoit seulement d'empêcher, que la France ne se rétablit dans le Milanois, à quoi ils voioient bien, que le Pape s'oposeroit de toutes ses forces, tant qu'il auroit dans l'esprit l'agrandissement chimériqûe de son frere. Ainsi le Pape aprés avoir sondé ses Confédérés, acheva de se persuader, qu'il n'y avoit plus rien à faire pour e. trer dans Milan, qu'à bien ménager Fregosse. Il lui fit toutes les graces que la Cour de Rome peut acorder sans qu'il lui coûte rien, je veux dire, qu'il lui donna des bénéfices pour ses freres, & pour ses enfans. On a crû que Fregosse se fut rendu à de si solides témoignages d'amitie, si on

ſe fut aviſé plutôt de le gagner. Mais il étoit déja trop engagé avec les François, & n'atendoit que leur arrivée pour ſe déclarer en l ur faveur. Il uſa cependant de toutes ſes démonſtrations qui ſervoient à tenir le Pape en bonne humeur, & le tromper ſi finement, que ſa Sainteté ne croioit point avoir de meilleur ami que lui en Italie, témoin le plan qu'elle lui communiqua de tout ce que les Italiens vouloient faire pour diſputer le paſſage des Alpes. Julien de M.dicis fut élû Général de leurs troupes, & s'avança juſqu'à Florence, où étoit le rendez-vous de celle de l'Egliſe. Mais en y préparant un équipage ſuperbe, & ſortable à la ſouveraineté, dont il prétendoit aler prendre poſſeſſion dés qu'il auroit repouſſé les François; une fiévre maligne l'arrêta tout court, & lui fit perdre la vie, en ſix ſemaines. Sa mort ne relentit point l'ambition du Pape; elle ne fit que changer d'objet. Il y avoit déja longtemps qu'Alphonſina ſa belle ſœur ſe plaignoit de ce qu'il ne faiſoit rien pour le jeune Laurent de Medicis fils unique de ſon frere aîné, & chef

de sa Maison. Sa Sainteté s'étoit toûjours excusée sur les obligations particulieres, qu'elle avoit d'établir Julien avant toutes choses; mais Julien n'étoit plus, Laurent avoit déja 20. ans, étoit bien fait de sa persone, & témoignoit beaucoup d'inclination pour les armes.

Le Pape lui fit remplir la place de Julien, pour ce qui regardoit le Commandement des troupes de la ligne, mais il n'avoit ni l'expérience ni les vertus nécessaires pour un tel emploi. Son genie étoit si lent & si peu capable de se débarasser des voluptés, lors-qu'il s'y étoit une fois engagé, qu'il étoit encore entre les bras des courtisanes de Florence, lors-que Trimulée, qui commandoit l'avantgarde de l'armée Françoise s'étant fait montrer par un païsan de Piémont un sentier par où la cavalerie légére pouvoit traverser les montagnes de Nice, en avertit la Palice lequel enleva dans Villefranche Prosper Colonne, & dissipa toutes les forces destinées à défendre l'entrée de l'Italie.

Il n'en falut pas davantage pour déconcerter le Pape & lui faire perdre courage. Il s'imagina que les François étoient déja dans Milan & leur dépêcha

un homme de créance pour négocier avec eux. Cét homme s'ala jetter malheureusement entre les bras des Espagnols, qui se défians de son voiage, le traitérent d'espion, pour avoir prétexte de le foüiller. Ils lui prirent son instruction, & la déchifrérent. Ils pénétrerent par là les desseins du Pape, & ne voulãs pas étre les victimes de son acommodement avec la France, firent arréter aux environs de Trebie leur armée, qui s'avançoit à grandes journés, pour joindre les forces des Confédérés.

Laurent de Medicis qui étoit enfin sorti de Florence au bruit de l'enlevement de Prosper Colonne, & s'étoit jetté dans Plaisance avec des troupes fort lestes pressa les Espagnols de le venir joindre, ou de lui marquer un lieu dans le Milanoís, qui lui servit de rende-vous. Mais Cardonne, qui les commandoit, ne fit point de réponse positive, sous couleur que se seroit mettre en compromis sa qualité de Vice-Roi de Naples, que de se rencontrer dans un même campement avec Laurent de Medicis, à quoi il seroit obligé d'obéïr à cause qu'il étoit Général de la ligue. Ainsi Cardonne ne bougeant, & Lau-

rent de Medicis ne se sentant assez fort, pour marcher sans l'escorte des Espagnols, les Suisses demeurérent seuls dans le Milanois.

Ils se piquérent neanmoins de le défendre ; & le courage leur augmentant à proportion qu'il diminüoit à leurs Aliés, ils atendirent les François de pié ferme, & les combatirent à Marignan. Ils y perdirent dix-sept mille hommes, & leur chaleur de foie se dissipa par cette saignée ; ils abandonnérent le Milanois avec le champ de bataille aux vainqueurs, & leur retraite fit décamper à la hâte les Espagnols d'auprés de Trébie, pour retourner au Roiaume de Naples. Les François les eussent défaits avec peu de dificulté, s'ils les eussent poursuivis, mais le Pape les amusa par cét artifice.

Il dépêcha vers le Roi tres-Chrêtien le plus adroit de ses Emissaires, qui s'apeloit Louïs Canole ; & pour disposer sa Majesté à mieux recevoir son Agent il écrivit à Laurent de Medicis de sortir de Parme, & de Plaisance, & aux habitans de ces villes d'aler présenter leurs clefs aux vainqueurs.

Canole trouva le Roi déja las du séjour

jour d'Italie, & lui proposa l'entrevûë de Boulogne, comme le seul moien de hâter son retour en France. Le Roi l'accepta sans faire réflexion, que ses énemis ne cherchoient par là qu'à gagner le temps. Le Pape arriva le premier à Boulogne pour y recevoir le Roi, qui s'y rendit, deux jours aprés acompagné de huit mile chevaux. Le Chancelier du Prat y dressa le plan du Concordat avec le Sécrétaire Graffis : & c'est là seule particularité que je raporte de cette intrigue, parce que je n'en ai point trouvé d'autre, qui ait échapé à la connoissance du célèbre Monsieurs du Puits ; & d'ailleurs l'Archevêque d'Aix Genébrard en a fait un traité qui passe pour Anecdote.

En-suite on mit sur le tapis un projet de ligue entre le Saint Siége, & la France. Mais le Pape avoit sa réponse prête. Il fit entendre au Roi, qu'il n'étoit ni de la bien-séance, ni de la gravité d'un soverain Pontife de manquer de parole au Espagnols, pour seize mois, qu'il avoit encore à demeurer uni avec eux, mais que ce terme ne feroit pas plutôt expiré, qu'il feroit tout ce que sa Majesté souhaiteroit de lui. Le Roi se paia de

cette défaite, parce qu'étan encore jeune, & sans expérience il s'imaginoit, qu'il ne feroit jamais assez-tôt en France pour recevoir les aplaudissemens, que la victoire de Marignan & la réduction du Milanois avoient méritées.

Ainsi finit l'entrevûë de Boulogne; & l'on peut dire, que le Pape conserva par adresse la conquête de son prédécesseur au Saint Siége, & le Roiaume de Naples aux Espagnols. Sa Sainteté voulut passer par Florence, en retournant à Rome; & comme ses compatriotes avoient alors porté l'Architecture, la Sculpture, & la Peinture au plus haut point, où elle pouvoient aler, ils lui firent une entrée qui n'aura jamais de semblable. Jaques de Sandro fit l'Arc de triomphe de la porte saint Pierre, où tout ce que l'imagination pouvoit ajoûter à l'Histoire fut si heureusement emploié, que le Pape qui se connoissoit admirablement bien en peinture, entra en le regardaut dans une espece d'extase, dont on eut de la peine à le tirer, pour le faire avancer. L'ouvrage étoit d'autant plus singulier, que Baccio de Monte Lupo y avoit mis la main, aussi bien que Sandro. Mais comme leur maniere étoit

toute diferente, il étoit aiſé de diſtinguer juſqu'à leurs moindres traits, & de rendre à chacun la juſtice qu'il méritoit.

Julien de Taſſo avoit fait un autre Arc devant l'Eglige de St. Felix, dont la décoration ne charmoit pas moins par ſa bizarrerie, que par ſa beauté. Comme s'il n'y eût pas eû aſſez de beſogne pour lui il avoit entrepris, & achevé devant l'Egliſe de la Trinité une repréſentation ſi vive & ſi capricieuſe des avantures de Romulus, que le Pape y retourna deux ou trois fois pour la voir. Antoine de St. Gal fit ſur la place des Seigneurs un Temple octogone, dont le deſſein étoit nouveau. Et le Geant. que Bandivelly mit ſur la galerie du Palais ne pouvoit étre mieux proportionné nonobſtant ſon énorme grandeur.

L'Arc de Triomphe de Grammaccis entre l'Abaïe & le Palais de Podeſta, exprimoit le mariage des arts avec les vertus, & celui de Roſſo à Cāto di Biſſierre étoit merveilleux en la diverſité de ſes figures. Enfin André del Sarto déguiſa la Facciata de Ste. Marie del Fiore, de ſortequ'elle paroiſſoit toute de marbre par une eſpece de maſtic apliqué ſur de la toile, que Laurent de Medicis avoit inventé.

Alphonsine des Ursins, qui demeuroit à Florence, profita de la bonne humeur, où la vûë de tant d'inimitables objets avoit mis le Pape pour l'exciter à l'agrandissement de son fils. Il y avoit déja longtemps qu'elle regardoit le Duché d'Urbin comme une proie, & qu'elle tourmentoit son beau-frere d'en donner l'investiture au jeune Laurent; sur ce que le Duché étoit tout-à-fait à sa bienséance, & voisin de l'Etat de Florence. Mais elle n'avoit jamais pû rien obtenir pendant la vie de Julien de Medicis, parce qu'il s'étoit toujours oposé à quiconque parleroit d'entreprendre de ce côté là, soit qu'il eut horreur de consentir à une injustice si vible, soit qu'il se piquât de reconnoissance envers un Prince, qui lui avoit donné retraite pendant son éxil. Mais à peine eut-il les yeux fermés qu'Alphonsine des Ursins avoit redoublé ses instances. Le Pape avoit trop d'esprit pour ignorer le tort qu'il feroit à sa réputation, & le scandale qu'il donneroit au monde Chrêtien, en dépoüillant un de ses feudataires sans sujet. Il résista quelque temps, mais enfin deux choses le portérent à se relâcher. La premiere fut, l'extrême importunité

de sa belle sœur,qui ne lui donna pas un moment de relâche jusqu'à ce qu'elle l'eût porté à rompre avec le Duc d'Urbin. Et la seconde,que le Duc ne s'étoit pas soucié de ménager son amitié avant qu'il fut Pape,ni même depuis.En voici des circõstances,qui méritẽt d'étre suës.

J'ai déja remarqué,qu'il avoit fait tous ses éforts pour empêcher les Medicis de rentrer dans Florence , mais ce n'étoit pas là son plus grand crime. Il en avoit d'autres,savoir qu'étant Genéral de l'Eglise,& par conséquent obligé d'en poursuivre les interêts il n'avoit pas laissé d'envoier en France le Comte Baltazar Castilionne, pour y négocier un acommodement à part , en exécution duquel il avoit empêché des gens de guerre de l'armée conféderée de passer sur ses terres,de peur qu'ils ne se trouvassent à la bataille de Ravenne , & n'avoit point voulu donner passage à ceux qui y avoient été batus. De plus à la derniere irruption des François en Italie, il avoit accepté la Lieutenance des troupes de la ligue sous Iulien de Medicis , qui en devoit étre Général. Cependant lorsque la maladie avoit empêché le même Julien de les commander , & que le

Jeune Laurent avoit été mis à ſa place, le Duc d'Urbin avoit refuſé de ſervir ſous lui, & aporté pour excuſe de n'avoir conſenti d'obéïr à Julien qu'à cauſe de l'amitié, qui lui donnoit lieu de croire, qu'il auroit partagé le Généralat avec lui; mais que n'aiant point de liaiſon particuliere avec Laurent, & leurs humeurs au contraire étant incōpatibles, il y avoit à craindre qu'ils ne paſſaſſent pas deux jours enſemble ſan ſe broüiller.

Ce procédé avoit extraordinairement mortifié le Pape, en ce que le Duc d'Urbin témoignoit un mépris trop viſible de ſon neveu. Il n'eût pourtant oſé s'en plaindre, ſi le Duc n'eut ajoûté l'injure au dédain, en retenant dans ſon Etat les belles compagnies d'ordonnances qu'il avoit levées, au lieu de les envoier du moins au rendés-vous puis qu'il n'y aloit pas lui-même Voilà ce qui lui fut reproché dans le maifeſte qu'on publia contre lui lors qu'il lui déclara la guerre. Il ne fut pas dificile à Laurens de Cery, qui commandoit l'armée Ecléſiaſtique, de le dépoüiller, parce que n'aiant point alors de gens de guerre pour défendre ſon Etat, & ſe doutant bien qu'on en vouloit principalement à

ſa perſonne, parce que ſa mort auroit aſſûré le Duché d'Urbin à la Maiſon de Medicis, il n'oſa s'enfermer dans aucune place, de peur d'y étre auſſi-tôt investi, & mettant à couvert ce qu'il avoit de plus précieux accepta l'azile que lui ofroit le Duc de Mantoüe.

Le Pape amorcé par la facilité de ſa conquête en entreprit une-autre, qui ne lui donna pas plus de peine; quoi que peu s'en falut depuis, qu'elle ne lui fut fatale. Pannolfe Petruccy, qui commandoit à Sienne lui avoit donné retraite pendant ſon éxil, & ſon fils le Cardinal avoit ſervi d'inſtrument, pour l'élèver à la ſuprême dignité de l'Egliſe en formant la factiõ des jeunes Cardinaux qui s'étoient obſtinés à ne vouloir point d'autre Pape que lui, cependant le Pape aima mieux tomber dans la plus noire ingratitude, que de perdre l'ocaſion, qui ſe préſentoit de joindre l'Etat de Sienne à celui de Florence. Il n'y ala pas neanmoins d'abord à force ouverte, il ſe contenta d'alumer dans Sienne une ſédition, qui contraignit enfin Petruccy d'en ſortir, & mit en ſa place ſon énemi mortel qui étoit dévoüé à laMiſon de Medicis.

La République de Luques n'eût pas

été mieux traitée de l'Empereur Maximilien I. en Italie avec une armée ,où l'on contoit plus de ſoixante mille ſoldats,à deſſein de chaſſer les François du Milanois , n'eût arrêté les progrés du Pape. Les troupes de ſa Sainteté étoient fort leſtes. Il les avoit promiſes au Roi tres-Chrétien , qui les avoit demandées avec d'autant plus d'inſtance qu'il ne pouvoit ſi promptement envoier dans le Duché de Milan des forces ſufiſantes, pour en diſputer l'entrée aux Alemans. Mais le Pape jugea que le temps de ſe déclarer n'étoit pas encore venu , il renforça ſes troupes, & les fit marcher dans la Lombardie ſous la conduite de Bibiana, qui avoit alors toute la confidence de ſon Maître. L'inſtruction ſecrete, qui lui fut donnée , portoit qu'il ſe contentât au commencement d'être ſpectateur de la Tragédie , que l'on aloit joüer : mais qu'au dénoûment de la piéce , il ne tardât pas trop à ſe jetter dans le parti que la fortune auroit favoriſé, afin qu'il ſe pût vanter d'avoir donné le dernier coup mortel aux vaincus.

Bibiana étoit bon Acteur en toute maniere, cependant il ne pût agir ſi fine-

ment que ſon jeune fût découvert. L'Empereur s'avança ſans obſtacle juſques devant la ville de Milan, ou le Connétable de Bourbon, & le Maréchal de Trimulée avoient réſolu de ſoutenir le ſiége avec leurs milleures troupes. Les Alemans l'avoient formé dans l'eſpérance, que les bourgeois ſe déclareroient pour eux, & contraindroient la garniſon Françoiſe de capituler. Mais Trimulée fit vivre les gens de guerre avec tant de moderation qu'ils ne donnerent aucun ſujet de mécontentement à leurs hôtes. Ainſi le ſiége tirant en longueur, les Miniſtres du Roi tres-Chrêtien eurent ocaſion de débaucher Staff & Puts, deux des principaux Oficiers des dix-ſept mille Suiſſes qui compoſoient l'élite de l'infanterie de l'Empéreur. Ces deux chefs aprés s'être aſſûrés de leurs compagnons alérent à la tente de Maximilien, & lui demanderent les arrerages qu'il devoit à leur Nation Maximiliē étoit ſi prodigue qu'il n'y avoit jamais d'argent dans les cofres; mais en recompenſe il étoit ſi civil, que ſes créanciers avoient de la peine à lui refuſer du temps. Ses careſſes toutefois ne purent rien obtenir des deux Suiſſes, au

contraire elles les mirent en colére, & leur firent lâcher desmots, qui jetérent Maximilien dans une terreur panique. Il se figura qu'ils avoient machiné de le livrer aux François de la même sorte, qu'ils avoient autrefois vendu Loüis Sforce;& l'horreur d'un paril traitement étant plus fort,que sa raison, il se détermina tout d'un coup de s'enfuir du côté de Trente, & l'exécuta sans étre suivi que de ses domestiques. Son armée n'aiant plus de Chef, se débanda, & les François étant ainsi délivrés, tournerent leurs pensées à se venger du Pape, qui leur avoit manqué au besoin.

Ils aidérent les Venitiens à recouvrer les villes que la ville de Cambray leur avoit ôtées; & les garnisons qui sortirent de ces places, ne sachant que devenir, se laissérent persuader à un Emissaire François, qui leur conseilloit de prendre parti avec le Duc d'Urbin. On y joignit des troupes sans aveu, ramassées de toutes pars;& le Duc d'Urbin, se mettant à leur tête les mena avec une vitesse incroiable devant sa ville capitale. Jules Vitelly y commandoit une garnison de trois mille soldats, pour Laurent de Medicis, mais les

femmes & leurs enfans n'eurent pas plutôt apris, que leur Duc étoit aux portes, que la sédition commença, & devint si grande en moins d'un quart d'heure, qu'il falut que Vitelly capitulât malgré lui à sortir avec le bâton blanc.

Laurent de Medicis en reçût la nouvelle à Rome, où il avoit ramené les troupes de son oncle. Il les fit marcher en diligence du côté de l'Umbrie, & rencotra le Duc d'Urbin au passage d'une riviere. Il eût pû défaire la moitié de ses gens s'il eût volu se contenter d'une victoire à demi; mais comme il avoit un grand avantage sur l'armé d'Urbin, en ce qui regardoit le nombre & la discipline des soldats, il aima mieux atendre l'ocasion de la défaire entierement; & cette ocasion ne se présenta plus, parce que le Duc d'Urbin qui avoit beaucoup de parties d'un Capitaine (quoi qu'en ait voulu dire Guichardin) se mit en défense dans l'eau la pique à la main; & faisant ferme avec lélite de ses troupés pendant que le reste filoit derrierre, sauva tout ce qui lui apartenoit jusqu'au bagage, ne voulut plus rien hazarder depuis, & se contêta

d'avoir recouvré son Etat. Il y eut pourtant une rencontre, où Laurent de Medicis s'étant trop avancé reçût à la tête une si dangeruse blessure, qu'il fut obligé de se faire porter à Rome pour être mieux pancé.

Son armée ne l'eût pas plutôt vû partir, qu'elle se débanda, & le Pape, qui prévoioit, que sa réputation aloit être perduë si le dementi lui demeuroit dans l'afaire d'Urbin, mit tout en œuvre, pour la faire réüssir de la maniere qu'elle avoit été projettée. Il savoit que le Duc d'Urbin n'avoit plus de quoi paier ses troupes, & qu'il devoit même des montres aux Régimens Espagnols de Suares & de Maldonat.

Ces deux Colonels s'étoient expliqués assez hautement qu'ils ne servoient que pour de l'argent pour étre Juges capables d'une infidélité ; & divers Emissaires eurent ordre de leur tâter le poulx. Ils ne se firent pas long-temps tirer l'oreille pour convenir du prix, qui leur seroit donné pour livrer le Duc d'Urbin, & de peur qu'ils ne manquassent de parole, on traita sans leur participation avec un Capitaine de cavalerie de la même Nation, apellé Cabil-

la, qui promit d'assassiner le Duc à la premiere revûë qu'il feroit. L'une ou l'autre de ces deux conspirations n'auroit pas manqué de réüssir, si le Duc d'Atrie, à qui on s'en étoit ouvert ne les eût révélés au Duc d'Ubin, qui montra beaucoup de jugement, & de courage dans une conjoncture si surprenante. Il assembla son armée sous prétexte de la mener à une expédition, qui devoit être exécutée à l'heure même. Ceux de la conspiration se trouvérent en leurs rangs, & le Duc les aiant aperçûs fit un discours éloquent, à dessein de leur reprocher leur perfidie. Il en raconta toutes les circonstances, il lût des lettres écrites de leurs mains qui achevoient de les convaincre, & demanda d'un ton fier, & résolu, que ceux qui n'avoient point de part à leurs crimes lui en fissent justice.

Sa harangue fit naître un si grand troble dans l'esprit des soldats, qui louïrent, que les complices eussent eû le temps d'esquiver s'ils eussent voulus mais comme c'étoit des gens determinés, au lieu d'être saisis de crainte en aprenant que leur entreprise étoit découverte, ils se hâterent de l'exécuter,

ils ſe mirent en devoir d'unir leur Régimens en un corps, & d'environner le lieu, où le Duc étoit monté. Mais ils ſe trouverent eux mêmes environnés de la cavalerie, dont ils ne ſe défioient point.

Federic Boſſolo, Prince de la Maiſon de Mantouë, qui la commandoit, avoit quité le ſervice du Pape, parce que Laurent de Medicis lui avoit ôté la Lieutenance Générale de ſon armée, que le Pape lui avoit donnée. Il craignoit de tomber entre ſes mains, parce qu'il connoiſſoit l'humeur de Laurent de Médicis implacable lors-qu'elle avoit été une fois irritée: & cette raiſon l'intereſſa à ſauver le Duc d'Urbin. Il ralia ſes cavaliers en un moment, il les piqua d'honneur, il les anima contre les coupables, & les perſuada de les arrêter. Et les fantaſſins Eſpagnols ne ſe voiant pas aſſez forts, pour défendre leurs Colonels, les livrérent, & la Cavalerie les fit incontinent paſſer par les armes.

Un mois aprés le Pape courut le même danger, qu'avoit évité le Duc d'Urbin. J'ai déja remarqué, que Petruccy avoit été chaſſé de Sienne, quoi que ſon fils le Cardinal eût contribué plus

que les autres à l'élection du Pape. Le pere ſuporta ſon exil avec aſſez de conſtance, mais le fils réſolu de s'en vanger à quelque prix que ce fut porta long-temps un poignard ſous ſa robe, pour tuer le Pape, en plein Conſiſtoire, où il entroit ſans Gardes, parce qu'il ſe figuroit qu'il lui ſeroit aiſé de ſe ſauver en-ſuite au travers des Corſes, qui atendoient à la porte, avant qu'ils ſûſſent qui avoit fait le coup. Mais il changea depuis de ſentiment, en ce qui regardoit le lieu; & ſoit que le cœur lui eût manqué au point de l'exécution, ſoit qu'il y eût trouvé plus d'obſtacles qu'il ne s'étoit imaginé, il aima mieux ſe défaire du Pape à la chaſſe, où il s'écartoit quelquefois ſi loin, qu'il l'expoſoit à pouvoir étre poignardé, ſans que perſonne le vit ou on entendit le bruit. Mais il faloit que tant de circonſtances arrivaſſent en même temps, pour faire naître cette conjoncture, qu'elle fut négligée auſſi-tôt que la précédente.

Le Cardinal Petruccy s'aviſa donc en troiſiéme lieu de former une conjuration dans le Sacré Colége; & le premier qu'il fonda, fut le Cardinal Adrien

de Corneto, qui se laissa tromper à la plus surprenante prédiction, dont on ait ouï parler, depuis qu'il y a des Devins au monde. Ce Prélat étoit né sur le bord de la mer de Toscane, dans la ville dont il avoit pris le nom. Ses parens étoient si pauvres qu'ils avoient été contraints de le mettre en service, mais il avoit eû le bonheur de trouver un maître qui le fit étudier & lui donna moien de passer par toutes les dignités Ecclesiastiques, sans être redevable de sa fortune qu'à la charité de celui, qui l'avoit élévé, & à son propre mérite. Il n'y avoit pas long-temps, qu'il étoit alé revoir sa Patrie, où sachant qu'il y avoit un Magicien dans les montagnes de l'Alpennin, la curiosité le prit d'éprouver s'il y avoit de la certitude dans ses prédictions. Il l'ala trouver en habit déguisé, & le consulta sur quelques personnes de sa connoissance, dont il savoit les avantures, aussi-bien que les siennes. Le Magicien lui répondit si pertinenment, qu'il lui fit naître l'ocasion de parler de soi-même. Il lui montra son horoscope, sans lui dire de qui elle étoit, & lui demanda que deviendroit la personne née

ſous cette conſtellation. Si c'eſt un homme (repartit le Magicien) il ſera du moins Cardinal, & ſi c'eſt une femme elle ira bien prés du Trône ſi elle n'y monte.

Le Cardinal Corneto n'en voulut pas ſavoir davantage ſur ſon article, & tournant adroitement le diſcours, engagea le Magicien à parler du Pape. Le Magicien aſſura qu'il mourroit jeune, & de mort imprévûë. Alors le Cardinal fut tenté de s'enquerir, qui ſeroit celui qui lui ſuccederoit : & le Démon, qui n'atendoit que cela pour le punir de ſa curioſité, lui dit par la bouche du Magicien, que le Conclave, qui ſe tiendroit aprés la mort de Leon X. ſeroit long, & factieux, mais qu'enfin on éliroit un Cardinal apelé Adrien ; que cét Adrien ſeroit de tres belle naiſſance, & monteroit à toutes les dignités de l'Egliſe les unes aprés les autres ſans la recommandation de perſonne, & ſa propre ſufiſance; qu'il ſeroit âgé de ſoixante ans au moment de ſon exaltation, & ne ſeroit pourvû que d'un bénéfice.

Il faut avoüer que le Démon n'avois jamais été plus ingénieux à tromper,

qu'il le fut dans cette conjonćture. Toutes ces circonſtances convenoient parfaitement au Cardinal Corneto, & ne convenoient qu'à lui dans le Sacré Collége. Il étoit de bien plus baſſe naiſſance que tous les autres Cardinaux, il avoit monté par tous les dégres inférieurs à cette dignité, il avoit été Chapelain, Chanoine, Doien, & Evêque, ſans jamais avoir eû deux bénefices à la fois, il paſſoit ſans contredit pour le plus ſavant du Conſiſtoire, n'avoit jamais fait la cour à perſonne ne peut étre avancé non pas même à ſon premier Patron, la fortune l'étoit alé chercher juſques dans ſa chambre, & ſur ſes livres. Ceux qui lui avoient fait du bien n'avoient eû égard qu'à ſon propre mérite: car pour les avantages extérieurs, il n'en avoit aucuns. Enfin il s'apeloit Adrien, & cette derniere circonſtance de la prédićtion du Magicien ſembloit le montrer au doigt auſſi-bien que celle de l'âge, puis-qu'il ne s'en faloit que trois mois, qu'il n'eût ſoixante ans acomplis.

Il prit congé du Magicien, plus ſatisfait, qu'il n'y étoit alé; mais il le fut

bien davantage, quand aprés son retour à Rome, le Cardinal Perruccy le solicita d'entrer dans la conspiration. Il s'imagina que c'étoit par là que le destin commençoit de travailler à son exaltation, & le crût d'autant plus fortement, que le temps qu'on luy avoit prédit aprochoit, & qu'on lui parloit de se défaire du Pape d'une maniere qui lui étoit imprévûë. Neanmoins, comme le Cardinal Corneto étoit avisé dans toutes ses actions, il ne voulut s'engager à rien de positif ni donner aucune marque, qui pût servir un tout à le convaincre. Il se contenta de témoigner au Cardinal Petruccy, qu'il ne réveleroit point son entreprise à personne, & ne se metroit point en devoir de la traverser.

Le Cardinal Sauly, qui fut sondé depuis pour étre complice en usa de même, mais par une autre considération, il avoit promis son sufrage à Bibiana pour le Cardinal de Medicis, sur l'espérance que Bibiana lui avoit donné du premier bénéfice vacant, dont il se voudroit contenter, on prétendoit que le Cardinal de Medicis avoit ratifié la promesse. Cependant elle n'avoit pas eû

& premier bénéfice, qui aiant été donné à Jules de Medicis Commandeur de Rhodes, Sauly ne s'en étoit pas trop ofensé d'abord, parce qu'il ne trouvoit pas étrange, que le Pape lui eût manqué de parole en considération du seul de la Maison de Medicis qui étoit Ecclesiastique, & devoit tenir la place du Cardinal Neveu: mais lors-qu'il y avoit eû d'autres riches Archevéchés vacans & qu'il les avoit demandés, on les lui avoit refusés, pour les conférer à d'autres, qui avoient à la veritê servi dans le Conclave, mais non pas si utilement que lui; le Cardinal Petruccy profita du dépit qu'avoit Sauly de se voir rebuté, & lui avoit fait agréer la vengeance, qu'on lui préparoit sans qu'il s'en mélat.

Le Cardinal Riaire entra le troisiéme dans le complot par un motif de haine contre la Maison de Medicis, qui duroit depuis le danger qu'il avoit couru à Florence, lors-que la conjuration de Pazzy éclata par un sentiment assez ordinaire aux Italiens, que le Pape quelque bon acueil qu'il lui fit, n'oublìroit jamais ni la mort de son oncle ni la blessure de son pere, auxquelles Riaire avoit du moins servi de prétexte. Il se promet-

toit encore d'être élû Pape, à cause qu'il étoit le Doien des Cardinaux, qu'il avoit plus de bénéfices qu'aucun autre à distribuër entr'eux, qu'ils lui donneroient leurs voix, & qu'il s'étoit mis en crédit à Rome par sa belle dépense, & par le Palais magnifique qu'il y avioit fait bâtir.

Le dernier fut le Cardinal Soderiny, qui se laissa flater de l'espérance de rétablir son frere dans la Dictature perpetuelle de Florence, qui lui passeroit aisée aprés que le Pape seroit mort, & que le pere du Cardinal Petruccy auroit recouvré son autorité dans Sienne.

La conspiration étant ainsi formée voïci les mesures qu'on prit, pour l'exécuter. On s'assûra d'un fameux Operateur d'Italie apellé Versselly, qui étoit heureux à guerir les plaïes, & les manioit si délicatemét qu'il ne faisoit presque point de douleur, tant il avoit de subtilité dans les doigts & d'agrément dans sa façon d'agir. Cét homme étoit extraordinairement débauché, & se plaisoit à commettre les plus noires actions, mais il les faisoit avec tant de précautions qu'on n'avoit pû le surprendre, & sa réputation étoit encore assez entiere. Son principal

ſecret étoit pour les maladies Veneriennes , & c'étoit par là qu'il s'étoit introduit dans la familiarité du Cardinal Petruccy. Il lui propoſa d'empoiſonner le Pape par une voie , qui ne pouroit être découverte. Pour la mieux faire entendre , il faut répéter que le Pape avoit eû un abcés , qui s'etoit crevé , mais dont la plaie ne s'étoit pas fermée tout-à-fait; & il étoit reſté une ouverture,par où le plus diſtiloit de temps en temps , ſoit que le mal eû été trop grand pour être tout-à-fait gueri, ſoit que les Médecins euſſent jugé , qu'il faloit laiſſer à la nature pour ſe décharger cette voie qu'elle s'étoit faite elle-même ; & de fait le Pape mourut dés qu'elle ſe ferma. Il lui faloit donc un tres habile Chirurgien , qui le ſuivit par tout ; & comme il y avoit à changer de bandages preſque autant de fois qu'on le pançoit , il n'y avoit rien de plus aiſé que de les empoiſonner, ſans qu'on l'aperçut, parce que l'ordure dont ils ſeroient couverts empêcheroit qu'on ne vit le venin.

Le Cardinal Petruccy aprouva l'invention , & ajoûta ſes intrigues , pour débuſquer le Chirurgien ſecret du Pape ; afin de mettre Vercelly en ſa place.

La chose ne paroissoit pas dificile : car outre que le Chirurgien du Pape n'étoit pas assez habile, & que l'on savoit de bonne part, que sa Sainteté se plaignoit quelquefois de la rudesse de sa main, il avoit le malheur de déplaire à ceux d'entre les domestiques, qui étoient le mieux dans l'esprit du Patron. Et de fait Jules Blancy Camerier se chargea de lui faire donner son congé à la premiere solicitation, que lui en fit un homme afidé au Cardinal Petrucci, & les Cardinaux qui hantoient chez le Pape plus familiérement assûrérent qu'il n'y avoit rien de plus aisé que d'en venir à bout. Le Cardinal Neveu de quelque subtilité d'esprit qu'il fût, & qu'il se piquât, fut pris pour dupe; car on l'obligea d'en faire la proposition à son oncle, sans savoir où elle tendoit. Mais le Pape témoigna plus de fermeté de ce côté-là qu'on ne se l'étoit imaginé : car il répondit, que quand son Chirurgien seroit encore plus mal-habile, il ne laisseroit pas de le garder parce qu'il ne pouvoit pas se résoudre à se découvrir devant un Chirurgien nouveau, & conclut, en disant qu'il aimoit mieux endurer du sien que de changer.

On ne desespéra pas neanmoins d'y faire condecendre sa Sainteté dans la suite du temps, & je ne doute point qu'elle n'y eût enfin consenti, si on se fut obstiné à le lui persuader. Mais pendant qu'on songeoit à de nouveaux moiens pour introduire Versselly dans la Maison du Pape, il vint nouvelle de Rome, que le Duc d'Urbin, aprés avoir rangé les factieux de son armée la conduisoit à Sienne, pour y rétablir les Petruccy dans l'espoir, que ce rétablissement lui serviroit pour faire chasser de Florence la maison des Medicis.

Le Pape qui voioit les conséquences de cette marche apréhendoit de perdre ce qu'il avoit de plus cher; & suposant que le Duc d'Urbin n'auroit point formé un projet si hardi sans la participation du Cardinal Petruccy, qui n'avoit osé paroître à Rome, & se tenoit dans une maison de plaisance, depuis la disgrace arrivée dans sa maison, sa Sainteté le fit observer avec tant de soin qu'on intercepta une lettre qu'il écrivoit à Antoine Nini son Sécrétaire en la Cour de Rome. On la trouva toute chifrée, & ce fut cette circon

circonſtance qui augmenta le ſoupçon & la curioſité du Pape : car ſans cela on n'en auroit pas fait de cas. L'art de déchifrer n'étoit pas encore en uſage, & le Pape ne pouvoit aprendre que de Nini, ce que la lettre contenoit ; ſa Sainteté l'envoia chercher. Nini au lieu de faire bonne mine, donna tant de marques de ſurpriſe, & de crainte, que le Pape le preſſa davantage ; & comme il s'obſtinoit à refuſer ſa Sainteté, elle le menaça de la queſtion. Il parut alors ſi déconcerté qu'il donna lieu d'exécuter ſur lui ce que l'on n'avoit propoſé que pour l'intimider. On fit aporter les inſtrumens de la torture, & Nini ne les eût pas plutôt vûs, qu'il découvrit le lieu où il avoit caché le chifre, que le Cardinal Petruccy lui avoit laiſſé. Ainſi l'on découvrit d'autres miſteres, que ceux que l'on y cherchoit.

Ce n'eſt pas que la conjuration y fut expliquée aſſez nettement pour être entenduë ; mais il y avoit tant de particularités qui ſervoient à la preſſentir, que le Pape fut conſeillé de ne pas laiſſer de faire apliquer Nini à la queſtion, quoi qu'il eût rendu le chifre. Et de fait on commmença à le tourmenter, mais

mais à la premiere pointe de douleur qu'il ſentit il révéla tout ce qu'il ſavoit; & comme ſa détention avoit été ſi ſecrete, que ſes domeſtiques mémes ne ſavoient pas ce qu'il étoit devenu, pàrce qu'on l'étoit alé apeler au nom d'un de ſes intimes amis. Le Pape ne deſeſpéra pas d'obliger le Cardinal Petruccy, & Verſelly, qui étoient les deux principaux complices à ſe venir eux-mêmes prendre au piége, qui leur étoit tendu, quoi qu'ils fuſſent abſens. Voici l'induſtrie, dont on uſa pour les atirer. On s'enquit du lieu, où étoit Verſelly, & on ſût que le Confalonier de Florence, qui s'apeloit Gory, l'avoit mandé pour le guerir d'une maladie ſecrete. Le Magiſtrat étoit dévoüé à la Maiſon de Medicis, & le Pape qui ſe fioit en lui, lui manda qu'il pouvoit ſe ſervir de Verſelly, mais qu'il le fit épier avec tant de de diligence, qu'il ne lui pût échaper des mains, afin qu'il fut]en état de le repréſenter, quand il ſeroit temps, & que l'on le lui manderoit.

La commiſſion étoit dificile à êxécuter, parce qu'il faloit s'aſſurer de Verſelly, ſans qu'il le ſût. Mais Gory étoit

ſi adroit qu'il s'en aquita en le faiſant venir loger chez lui, & lui fourniſſant aſſez de divertiſſemens dans ſa maiſon pour n'étre pas obligé d'en aler chercher ailleurs. Ce qui faiſoit agir ainſi le Pape étoit qu'il vouloit atirer à Rome le Cardinal Petruccy, à quoi il ne faloit pas penſer s'il paroiſſoit que l'on eût arrêté Verſelly, parce que le Cardinal ſe ſeroit auſſitôt douté que la conjuration étoit découverte. Ainſi durant que Verſelly étoit priſonnier à Florence ſans le ſavoir, on envoia au Cardinal le plus adroit Emiſſaire de la Cour de Rome pour le diſpoſer d'y venir. Le prétexte fut, que le Pape voiant ſon neveu bleſſe, & n'aiant pû ni empêcher ſes troupes de ſe débander ni de débaucher celles du Duc d'Urbin, ſa Sainteté n'étoit plus en état de conſerver ſon autorité dans Sienne, & ſe réſervoit à rétablir de bonne grace Petruccy dans cette ville, avant qu'elle parût y avoir été contrainte. Ce menſonge étoit ſi conforme à la conjonſture des afaires d'alors, que le Cardinal Petruccy, tout rafiné qu'il étoit, le prit pour vérité; & le Pape lui aiant mandé

là dessus, qu'il n'atendoit que son retour, pour concerter avec lui la maniere dont le vieux Petruccy rentreroit dans Sienne, il se laissa persuader de prendre le chemin de Rome, & de se présenter à l'antichambre du Pape, où il fut arrêté, & mis d'abord dans un cachot. On fit aussi-tôt partir un courrier pour Florence, où Versely fut pris en joüant aux dés, & mené à Rome sous bonne escorte.

Comme la detention du Cardinal Petruccy ne pouvoit être secrete, le Pape avoit donné ordre dés qu'il seroit entré dans le Palais, d'assembler le Consistoire, & tous les Cardinaux, qui étoient à Rome s'y trouverent, croiant qu'on aloit régler l'afaire de Sienne. Mais ils furent bien surpris de voir le visage sévére du Pape, & d'entendre la harangue de sa Sainteté, qui ne pouvoit être ni plus animée, ni plus touchante. Il exagera les bienfaits, dont il avoit comblé le Sacré Colége, pour en faire mieux concevoir l'ingratitude. Ensuite il parla d'une conjuration qui s'étoit formée contre sa vie par quelques Cardinaux, sans s'expliquer d'avantage. Il conclut en ofrant de leur par-

donner, s'ils avoüoient leur crime sur le champ & lui demandoient pardon en présence de leurs confreres, & protestant au contraire de les abandoner aux dernieres rigeurs du bras séculier s'ils négligeoient le moment de clémence qu'on leur ācordoit.

Les Cardinaux Soderiny, & Corneto se levérent de leurs places; & se prosternerent aux piés du Pape, qui leur pardonna moyennant une amande de dix mille écus chacun. Cette légére contravention à sa parole jointes aux marques d'indignation, qui paroissoient malgré qu'il en eut sur son visage, fit que le Cardinal Corneto ne jugea pas à propos de s'y fier que de bonne sorte. Il retourna chez lui, pour s'y déguiser, il prit l'habit d'un moissonneur, & sortit de Rome ainsi ridiculement travesti. Il ne marcha que la nuit, jusqu'à ce qu'il fût dans son païs, où il passa le reste de sa vie en changeant de cachette, tant il étoit encore persuadé, nonobstant ce qui venoit d'arriver, que l'éfet des prédictions, dont j'ay parlé étoit inévitable. Cependant il n'arriva rien de ce qu'il atendoit, quoi que le Ma-

gicien ne lui eût pas menti d'une silabe: car le Pape mourut jeune,& de mort imprévûë. Son succeſſeur s'apeloit Adrien, étoit fils d'un braſſeur de biere Flamand, qui s'étoit élévé par sa doctrine, & ne poſſédoit qu'un Evéché que l'Empereur, dont il avoit été Précepteur, lui avoit fait prendre comme par force. Toute l'équivoque qu'il y eut, & qui trompa le Cardinal Corneto, fut que cét Adrien n'étoit pas encore du Sacré Colége, & n'y entra qu'à la promotion, dont je vais parler.

Le Cardinal Soderiny se relégua lui-même à Fundy; où il mourut de mélancolie, & le Cardinal Riaire ne fût ni pris prisonnier ni mis en justice pour la même raison qui l'avoit engagé dans la conspiration: car le Pape craignant, qu'on ne lui reprochât d'avoir vengé les anciennes querelles de sa Maison s'il faisoit mourir ce vieux Cardinal qui n'avoit pas voulu lui demander pardon, se contenta de tirer de lui cent mille écus, à condition qu'il iroit demeurer dans le Royaume de Naples, où il avoit force bénéfices.

Le Cardinal Sauly fût donc seul arrêté au sortir du Consistoire, & mis

dans un cachot. Jusques là le Pape avoit agi dans les formes, mais il ne continua pas: car au lieu de commettre des Cardinaux pour juger les confreres, ou d'en nommer au moins deux, pour assister à l'instruction du procés des coupables jusqu'à ce qu'il fût temps d'opiner comme c'étoit la coûtume, l'on en interdit la connoissance au Sacré Colége, & on renvoia tous les complices indiféremment sans distinction de qualités au Juges ordinaires des afaires criminelles, qui en firent en peu de temps une tres sévére justice.

Le Cardinal Petruccy. aprés avoir eû les membres disloqués à la torture fut étranglé dans le cachot par un Ethiopien, qui s'apeloit Orlando, & son Sécrétaire Nini n'en fut pas quite à meilleur marché. L'Operateur Vercelly fut traîné sur une claie, pendu, tenaillé, & écartelé. Le Cardinal Sauly couroit risque de la vie s'il eût été moins aimé de la sœur aînée du Pape. Cette belle Dame, dont le crédit étoit tout puissant sur l'esprit de son frere, se jetta à ses piés, & ne s'en voulut jamais relever qu'elle n'eut obtenu la grace de Sauly, Ce qui acheva d'irriter le Sacré Colége

contre le Pape fut, que l'on tira d'excessives sommes de ceux à qui l'on pardonnoit : car la voie de punir les personnes par leurs bourses, n'aiant pas encore été pratiquée à la Cour de Rome, on se figura que ceux à qui l'on faisoit racheter leurs vies étoient innocens & que l'on ne les avoit mis dans la liste des conjurés, que parce qu'on savoit qu'ils étoient riches, & qu'il n'y avoit plus d'argent dans les cofres du Pape, pour continuer la guerre d'Urbin, Les plaintes qu'en firent les Cardinaux efarouchérent l'esprit du Pape, & lui firent déclarer, qu'il ne retourneroit plus dans le Consistoire, puis-qu'il n'étoit plein que de ses énemis, jusqu'à ce qu'il y eût fait entrer tant de personnes afidées, que sa vie y fut en sureté; & de fait il fit peu de jours aprés une promotion de trente un Cardinaux. Dans ce nombre il y en eut huit de haute naissance, dont le principal fut Pompée Colonne, qui fut le plus dangereux énemi que la Maison de Medicis ait jamais eû ; le reste fut partagé : car il y en eut qui ne furent redevables de leur dignité qu'à leur propre mérite. D'autres eurent le Chapeau par faveur, comme le Médecin du

Pape, qui proposant son fils le soir qui precéda la promotion, & sa Sainteté s'excusant, sur ce qu'elle avoit déja donné sa parole à trente personnes, le Médecin lui repartit, qu'en l'êtat où étoient les choses, on ne trouvoit pas plus étrange à Rome que la promotion fût de trente & une personne, que si elle n'étoit que de trente. Enfin il y en eut qui deshonorérent la pourpre sacrée, pour avoir été choisis par de plus bas motifs.

Cependant le Cardinal Bibiana, qui commandoit ce qui étoit resté de troupes Eclésiastiques dans le Duché d'Urbin, crioit au secours. Il avoit afaire à un énemi, qui ne lui donnoit point de repos, & ses soldats dépités d'obéïr à un homme de si basse naissance, qu'étoit Bibiana menaçoient de le tüer lors qu'il leur faisoit essuier la moindre fatigue. Le Pape écrivit par toute l'Europe, pour avoir du renfort, & rétablit enfin son armée, qui ne répondit pas à l'espérance qu'il en avoit conçüë, car elle se laissa batre devant Pezarro; & le Duc d'Urbin aloit achever de la ruïner, lors-que

le Pape reprit le vieux dessein de débaucher ses troupes. Il y emploia huit cens mille écus, & le subtil Hugues de Moncades lui servit d'instrument. Cét Espagnol rafiné s'il y en eut jamais, qui ne commençoit alors que d'entrer dans les grands emplois où il se poussa depuis par toutes voies, ajusta si bien ses intrigues, que le Duc d'Urbin se vit abandonné tout d'un coup lors-qu'il y pensoit le moins, & toute la grace que lui firent les déserteurs fut, de lui permettre de se retirer, & d'emporter ses meubles, & sa bibliotéque.

Alors le Pape investit de nouveau Laurent de Medicis du Duché d'Urbin, & solicita François Premier, de lui donner en mariage l'héritiere de la Maison de Boulogne, qui lui fut acordée. Le Duc d'Albanie en fit la négociation, & on lui promit en recompense de le faire Général de la premiere ligue, qui seroit formée contre les Turcs. On fit une superbe entré à la Princesse à Florence, où le mariage fut consommé; mais elle mourut neuf mois aprés en travail de Catherine de Medicis, qui doit étre le Principal sujet

de cét ouvrage. La nonvelle de son trépas fut portée à Rome, dans le temps qu'un courier arriva, qui remplit la ville d'étonnement. Il avoit été dépêché par la République de Venise, & portoit que Selim s'étoit emparé de l'Egipte & de la Sirie.

Cet acroissement de puissances disposa les Princes Chrétiens, à former une ligue avec le Pape contre les Infidéles. Le plan qui en fut dressé ne pouvoit étre ni plus régulier ni plus magnifique. L'Empereur qui vivoit alors dans une profonde paix, & qui par conséquent pouvoit mette sur pié un nombre infini de soldats, devoit entrer dans la Thrace par la Bulgarie avec les forces d'Alemagne & la cavalerie dé Pologne, & de Hongrie. François Premier avoit promis de s'embarquer à Brindes avec les Croisées de France & d'Italie, qui montoient à plur de deux cens mille hommes, pour faise dècente dans l'Albanie, où les peuples atendoient l'ocasion de se revolter. Les Espagnols, les Anglos, & les Portugais s'étoient chargés d'équiper deux cens galéres, qui prendroient la route de Constantinople, où

Pape iroit en perſonne avec cent autres Galeres, dont il feroit la dépenſe à moitié avec la République de Veniſe. Mais une médecine priſe à contre-temps diſſipa ce vaſte projet. Il prit envie à l'Empereur Maximilien, premierement de ſe purger au retour de la chaſſe du ſanglier, & il lui en couta la vie, ſoit que ſes humeurs fuſſent trop émûës, ſoit qu'il eût fait trop d'exercices le jour précedent. Deux illuſtres rivaux briguerent pur lui ſuccéder, ſavoir Charles ſon petit fils, & François Premier. Mais ils s'y prirent en deux manieres diferentes. Charles apuïa ſes prétentions d'une bonne armée qui parût dans les Pais bas, & François ſe contenta d'acheter a deniers contans les ſufrages des Electeurs.

Le Pape avoit envoié Robert Urſin à la Dieté pour empêcher que ni l'un ni l'autre ne fût élû; & Urſins qui étoit le plus adroit négociateur de ſon ſiécle, ne demeura pas log temps à Francfort, ſans pénétrer par ſa merveilleuſe vivacité le ſecret de l'afaire. Il écrivit à ſa Sainteté dans une dépêche, qui ne peut étre aſſez loüée, que les Alemans trompoient François Premier, en prenant l'or & l'argent de France, & qu'il n'y avoit pas un Elec-

teur qui ne lui refusât sa voix, lors-qu'il seroit temps de la donner ; qu'il y avoit à la verité moins de répugnance dans leurs esprits pour le Prince Charles, mais qu'elle ne panchoit pas non plus de son côté pourvû qu'il y eut sur le rangs un Prince Alemand capable de faire la dépense pour soûtenir la Majesté de l'Empire. Sur ce fondement le Pape essaia de détromper François Premier, & de lui ôter de l'esprit la prétention de l'Empire en lui montrant l'impossibilité d'y réüssir. Il lui découvrit l'intention des Electeurs, & ajoûta qu'il ne restoit plus rien à faire que de traverser en toutes manieres l'élection de Charles, parce que l'Italie & la France avoient tout à craindre d'un Prince, qui pourroit remuer tout le fer d'Alemagne avec l'or, que les Indes commençoient à lui envoier tous les ans en abondance. Sa Sainteté remarqua de plus, que le plus sur moien de l'empêcher étoit de briguer pour le Marquis de Brandebourg, qui avoit déja son sufrage en qualité d'Electeur, & se tenoit assûré de celui de son frere, qui étoit Archevêque de Mayence; que les cinq autres Electeurs se déclareroint infailliblement pour lui

dés qu'ils le verroient apuié de la France, & du saint Siége ; mais que sans ces deux protections ils éléveroient Charres à l'Empire.

Le Roi tres Chrétien ne reçût pas cét ofice avec la même sincérité qu'il étoit rendu ; tant il y a de peine à se laisser persuader par les mêmes personnes de qui l'on croit avoir été trompé. Sa Majesté se figura que c'étoit un artifice emploié pour le faire renoncer à sa propre gloire. Il répondit en Prince, qui croiot étre assûré de sa brigue ; & le Pape le voiant obstiné, ne douta plus, que Charles ne fût élû, & ne voulant plus par conséquent l'irriter à contretemps en s'oposant inutilement à son élection, il écrivit à Robert Ursin de le favoriser, ce qu'il fit de si bonne grace, que Charles lui en fut obligé, ou du moins témoigna de l'étre.

Au plus fort de cette intrigue, le Pape reçût la plus sensible afliction, dont il étoit capable en perdant le jeune Laurent de Medicis son neveu, qui mourut d'une intemperance. Il ne laissa qu'une fille legitime, & un fils bâtard. Ainsi de la ligne masculine de Cosme le Vieux, il ne restoit plus que le Pape &

le Cardinal de Medicis. Le Cardinal de Medicis n'étoit pas en état de relever la Maison ; car outre qu'il étoit Prétre, il y avoit tant de redire à sa naïssance qu'il valoit mieux le laisser dans les dignités Ecclésiastiques, que personne ne lui disputoit, que de lui laisser prendre un rang dans le monde, où la legitimation du Pape n'étoit pas sufisante de le maintenir.

L'ambition du Pape n'aiant donc plus de sujet domestique à pousser, s'ocupa désormais tout entier à signaler son Pontificat par des actes, qui surpassassent, où du moins égalassent celui de Jules II. son prédécesseur, Il envoia le Cardinal de Medicis à Florence, pour y remplir la place de Laurent, lui commanda de la gouverner avec autant de douceur, que ce jeune homme avoit afecté de rudesse. Et de fait la grandeur de son oncle l'avoit ébloüi, & les flateurs avoient achevé de le corrompre. Il s'imaginot étre le plus grand Capitaine de son siécle, parce qu'il avoit le corps propre à suporter toutes les fatigues de la guerre;& dans cette pensée au lieu de flater les Florentins sur leur commerce, comme avoient acoûtumé ses prédécs-

ſeurs, il ne parloit que de factions militaires, & ne faiſoit venir que des contrées étrangeres des armes & des chevaux. La conquête d'Urbin lui avoit inſpiré le deſſein de rétablir l'ancien Roiaume d'Etrurie tel qu'il étoit au commencement de la République Romaine ; & comme les Etats de Sienne & de Luques en faiſoient partie, Laurent leur aloit ôter le peu de liberté qui leur reſtoit. Il avoit déja pris les alignemens d'une forterefſe à Saumimato de Florence, & lors-qu'elle auroit été bâtie, il auroit demandé à l'Empereur d'ériger la Toſcane en Roiaume, & s'il eût été refuſé il ſe fut adreſſé à ſon oncle.

Les Florentins, à qui ce projet n'avoit pas été caché, pouvoient craindre que le Cardinal de Medicis ne le pourſuivit ; & le déſeſpoir n'étoit que trop capable de les porter aux dernieres extremités contre ſa perſonne, s'il n'eût témoigné d'abord qu'il n'étoit venu, que pour réparer les fautes du défunt, & rétablir le peuple en pleine liberté. Il ne le fit pas neanmoins : car il ne remit pas le choix des Magiſtrats, mais, à la reſerve de ce point, il le laiſſa joüir de tous les autres privileges, qui ſer-

voient à le flater dans l'opinion qu'on lui vouloit donner de sa prétenduë franchise. Le Pape travailloit cependant à la police de Rome, & fit de beaux réglemens pour ôter les semences des querelles, qui passoient des peres aux enfans : car depuis la faction des Guelphes & des Gibelins, un homme qui avoit hérité d'un autre étoit obligé de le venger de tous ses ennemis, & s'il le refusoit par lacheté, ou par principe de Religion, il faloit se retirer du monde, & passer toute sa vie en infame, sans oser paroître en public. En suite sa Sainteté établit une colonie dans Rome, au lieu où avoit été le Champ de Mars, & la peupla des pauvres Lombards, à qui les guerres du Milanois avoient fait changer de Patrie.

Il pardonnoit aisément toute sorte de crimes pourvû qu'ils ne troublassent pas le repos public ; & le malheureux Jean Paul Bibliony ne pût obtenir de grace, pour quelques éxactions qu'il avoit faites à Perouse, quoi que toute la Cour de Rome l'eût demandée pour lui, & que la Maison de Medicis lui eût la principale obligation de son rétablissement dans Florence. Le Pape le

manda ſous un prétexte ſi ſpécieux, qu'il s'y laiſſa prendre, quelque ruſé qu'il fut d'ailleurs. Les Urſins, qui perdoient en lui la meilleure reſſource, parce qu'il n'avoit jamais manqué d'acourir à leur ſecours avec deux ou trois mille ſoldats au premier ordre, remuérent en vain toutes ſortes de machines pour le ſauver. Il ne laiſſa pas d'avoir la tête tranchée, & cependant il ne fut acuſé que du moindre des crimes qu'il avoit commis: car cét exécrable entretenoit ſa propre fille au ſû de tout le monde, & n'avoit égard ni à la Religion ni à la foi publique en aucune autre rencontre.

Le ſuplice de Sebaſtien de Treveſe eut des circonſtances plus touchantes. C'étoit le plus fameux Juriſconſulte de ſon temps, qu'on avoit fait venir de Padouë à Rome pour enſeigner le Droit. Il s'aquitoit admirablement bien de ſa profeſſion, & n'avoit point encore été repris de juſtice lers-qu'l fut convaincu d'avoir trempé dans la falſification d'un acte public. Le Pape voulut neanmoins, que l'on procédât contre lui dans toute la ſévérité des loix, & il fut brûlé tout vif dans le champ de Flore. Les cri-

mes secrets au contraire, & ceux qui ne choquoient pas directement l'autorité du saint Siége ni la forme de gouvernement qui étoit alors en usage n'étoient ni recherchés ni punis ; c'étoit à leur égard que sa Sainteté afectoit de passer pour debonnaire.

La magnificence qui lui étoit naturelle rendit sa Papauté d'autant plus célebre, qu'Alexandre, & Jules ses prédécesseurs n'avoient été liberaux qu'envers les gens de guerre. On fut ravi de leur voir succéder un homme, qui ne leur refusoit presque rien ; & s'excusoit de si bonne grace, quand il étoit contraint, que personne ne se retiroit mécontent d'auprés de lui. Toutes sortes de gens pouvoient le voir pendant le repas ; & s'il remarquoit qu'ils fussent dans le besoin, il prenoit plaisir à les faire aprocher, & à leur distibuer une bourse de Ducats qu'il avoit soin de faire remplir tous les matins, & ne passoit aucun jour sans la vuider. Côme il aimoit le luxe, & le plaisir, on ne manquoit pas de lui proposer tout ce que l'on jugeoit capable de satisfaire ses deux inclinations. Ses meilleur ami y convivoient au lieu de le reprendre, & devenoient

eux-mêmes les Miniſtres de ſes voluptés, parce qu'ils étoient aſſûrés de ſe maintenir par là en faveur ; outre que la plûpart des Cardinaux vivoient dans des excés qui n'étoient guere diferens de ceux du Pape.

Auſſi le Sacré Colége n'étoit-il plus le même qu'il avoit acoûtumé d'être: car auparavant on n'y recevoit que des perſonnes de ſufiſance, & de mérite ; & ces perſonnes n'aiant point d'autre fond pour ſubſiſter qu'une penſion mediocre que leur donnoient les Papes, ſe trouvoient autant éloignés du luxe par neceſſité que par inclination. Mais la mode s'étant introduite ſous les quatre Pape precedens de faire préſent du chapeau aux cadets des Maiſons ſouveraines ſous pretexte que ces jeunes Princes l'honoreroient en le portant; & ces mêmes perſonnes étant d'ailleurs partagées des meilleures benefices, qui venoient à vaquer dans les Etats, afin qu'ils ne ſe plaigniſſent point tant de ce qu'on les fruſtroit de ſucceder au temporel. L'abondance de tant de biens commodes avoit acrû le luxe de leurs Maiſons, & ce luxe paroiſſoit dans tout ſon éclat à Rome, parce que leurs pa-

rens aimoient mieux qu'ils y demeuraſſent que dans leurs Patrie, où il n'y avoit pas tant de ſureté de les laiſſer, de peur qu'il ne leur prit envie d'y remuër comme on l'avoit eprouvé dans le Cardinal de Ferrare, qui peut avoir été paiſible dans cette ville incontinent aprés la mort du Duc Hercules ſon pere, ne s'étoit pas contenté de conſpirer contre ſon aîné, mais avoit de plus engagé ſes deux cadets dans le même complot; de ſorte que le Duc Alphonſe ne s'étoit ſauvé que par miracle des embûches de ſes trois freres.

Entre les Cardinaux des familles ſouveraines on contoit alors ceux de Naples, de Ferrare de Mantoüe, de Maſſe, & de Buſignan. Le nombre de leurs domeſtiques étoit dix fois plus grand que celui des autres. Ils avoient tous des équipages de chaſſe & des écuries qu'on aloit voir par admiration, les parties de chaſſe qu'ils faiſoient avec le Pape, mettoient en campagne une telle multitude d'oiſeaux, de chiens, & de Veneurs, que les forêts, & les valées entieres étoient quelquefois environnées de toiles & de peuplées de gibiers.

parfaitement, & de se piquer des siences qu'il n'entendoit point. Comme il ne pouvoit ignorer que le Pape se plaisoit plus à la Musique qu'aux autres Ars parce qu'il y étoit plus rafiné;il s'y adonna, sans prétendre d'abord autre chose, que de pouvoir parler régulierement de la simphonie. Mais comme il n'y avoit aucune disposition, il aprenoit à contresens les choses qu'on lui montroit. Le Pape s'en-aperçût bintôt, & ne manqua pas de lui persuader qu'il faisoit un progrés admirable, au lieu de le faire souvenir qu'il ne faloit point étudier en dépit de Minerve.

Tarascony crût que le Pape disoit vrai, & s'atacha tellement à la Musique, qu'il y perdit l'esprit. Je ne raconterai point ici le détail de ses folies; je dirai seulement qu'elles ne lasserent jamais la patience de celui qui en étoit la cause: car le Pape endura qu'il soutient publiquement, que personne que lui n'avoit jamais sû la Musique, & qu'il en changeât toutes les régles. Sa Sainteté passa même bien plus outre: car elle le fit arbitre de toute la simphonie de sa Maison, & lui promit un jour de cérémonie de faire lier les bras de ceux qui

Le Cardinal Bibiana avoit introduit encore un autre divertiſſement, dont la dépenſe n'étoit pas moindre, c'étoit la repréſentation des Comédies dans une Sale magnifique du Vatican, où les décorations changeoient à chaque Acte. On ne ſe mettoit en peine que d'y faire rire, & on n'y trouvoit point à redire, que les ſujets fuſſent trop licentieux. Le plus grand mal étoit que les enfans des meilleures Maiſons, & les mieux faits étoient invités à monter ſur le téâtre, & à ſervir d'Acteurs.

Le Pape avoit un autre défaut, dont j'aporterai deux exemples, parce qu'il eſt dificile de trouver dans l'Hiſtoire une autre perſonne qui y ait été ſujette. Comme il étoit d'humeur enjoüée, & qu'il aimoit à ſe divertir de tout, dés qu'il voioit un homme prévenu de bonne opinion de lui-même il lui aplaudiſſoit en toutes rencontres, & s'attachoit à le flater juſqu'à ce qu'il eût fait dégénerer en extravagance ce principe de vanité. Celui de ſes Sécrètaires, qui étoit le plus habile pour les expéditions de la Chancellerie, s'apeloit Evangeliſte Taraſcony. Cét homme avoit la foibleſſe de négliger ce qu'il ſavoit

joüient des instrumens sous couleur que leurs nerfs étant mieux bandés, ils en toucheroient les cordes avec plus de fermeté & de délicatesse. Enfin le Pape consentit que l'on détendit la tapisserie de la sale, où il mangeoit, sur la requête que le même Tarascony lui présenta fondée sur ce que les voix des Musicins, & le son des instrumens venans à fraper la soie & la laine de la tapisserie y perdoient leur force & s'amolissoient par la même raison que le canon faisoit si peu d'éfet sur de semblables matieres, au lieu que si ces voix & ce son se brisoient directement contre le marbre & les murailles de la Sale, la refléxion en seroit plus entiere & plus nette, & revindroit avec plus d'agrément retentir aux oreilles.

En-suite de Tarascony Barabally de Gayetto servit de joüet à la Cour de Rome. C'étoit un homme de bonne Maison, & bien-fait de sa personne, qui croioit être le meilleur Poëte Italien de son temps, quoi qu'il ne fut pas possible de faire de plus miserables vers qu'étoient les siens, qu'il recitoit pourtant d'assez bonne grace. Dés que le Pape l'entendit il reconnut sa preocupation,

tion, & lui persuada qu'il ne s'étoit jamais fait de si beaux vers que les siens. Barabally crût d'abord que sa Sainteté lui parloit par bonté, mais le Pape se contraignit si long-temps à donner des loüanges immoderées à ce pauvre Poëte, toutes les fois qu'il venoit lui reciter de nouvelles piéces, qu'il acheva de lui démonter la cervelle. Il lui mit dans l'esprit qu'il étoit un autre Petrarque, & lui fit naître l'envie de triompher dans Rome, aussi bien que lui. Le Pape se chargea d'en faire toute la dépense, & envoïa par toute l'Europe inviter les Poëtes. On observa sérieusement toutes les cérémonies, qui devoient précéder une action de cette importance; & le Pape pour la rendre plus ridicule voulut, que Barabally fut monté sur un Elephant, dont le Roi de Portugal venoit de lui faire présent. Le jour fut arrêté, & tous les çavans d'Italie invités à honorer de leurs présences une cérémonie qui ne s'étoit point faite, depuis, trois cens ans, sous prétexte qu'on leur rédoit les fruits de leurs voiages dés qu'ils seroient arrivés, & qu'on leur donneroit de quoi s'en retourner, aprés avoir été traités magnifiquement durant leur séjour.

La nouvelle qui en fut portée à Gajeto, donna du dépit, & de la crainte. Les parens de Barabally coururent à Rome pour le détourner d'un projet qui les couvriroit de honte & leur posterité; mais ils ne pûrent rien gagner sur un esprit si préocupé, au contraire il les traita d'envieux de sa gloire, & d'héretiques qui n'avoient pas assez bonne opinion de la justice, & de la sincérité du Pape, puisqu'ils se figuroient que sa Sainteté les vouloit tromper. Ainsi le jour étant venu (c'étoit la fête de saint Cosme, & saint Damien, que la Maison de Medicis recõnoissoit pour Protecteur) les Poëtes habillés bizarement alerent prendre Barabally en son logis, & le conduisirent au festin qui lui étoit préparé chez le Pape.

Le spectacle fut durant plus facetieux qu'on avoit eû peine à trouver par toute l'Europe un vieillard, de meilleure mine, que le Triomphateur. Il étoit extraordinairement grand, & gros à proportion; il avoit le visage frais, & la barbe vénérable; il avoit la robe triomphale, & toutes les marques, dont les Anciens avoient flaté la vanité de leurs héros paroissoient à l'entour de lui. Le

Pape, qui réüssissoit admirablement bien en toutes sorte de cérémonies, prit un plaisir particulier à s'aquiter de celle-ci dans la derniere exactitude. Barabally récita d'un ton, où l'on remarquoit qu'il s'aplaudissoit à lui-même, la piéce qu'il avoit composée, pour servir de chef d'œuvre. Tous les autres Poëtes feignirent de l'admirer, & protestérent qu'il ne pouvoit sortir rien d'aprochant de leurs veines. Les Juges sur leur aveû décernerent le triomphe, & Barabally décendit dans la Cour du Vatican pendant que le Pape se mettoit à la fenêtre pour le voir monter l'Eléphant.

Cét animal étoit fort docile, & témoignoit quelque sorte de complaisance de la selle en broderie d'or, & de la housse de pourpre, qu'il n'avoit pas acoûtumé de porter; il soufrit doucement que Barabally le montât, & se laissa mener vers le Capitole: mais lors-qu'il falut passer sur le pont, il entra en fureur, & fit faire un si grand saut au Triomphateur, que sans les gardefoux il l'eût jetté dans la riviere; en-suite il retourna sur ses pas, & renversa tout ce qui se présenta devant lui depuis le pont

jusqu'au Vatican, c'est-à dire toute la troupe des Poëtes. Ce qui acheva de rendre la conjoncture plus divertissante fut, que l'Eléphant rentra dans, la Cour du Pape avec sa premiere docilité, & sans paroître non plus émû, que s'il n'eût renversé personne. On crût qu'il ne s'étoit éfarouché pour avoir vû trop de monde; ou pour avoit été surpris du son confus de tant de voix & d'instrumens, qui retentissoient de tous côtés.

La passion que le Pape témoignoit pour la bonne chere, lui fit aimer la conversion des quatre plus fameux & plus agréables Parasites, qui fussent en Italie, savoir du dernier des enfans de Poggio, Sacromoré, du Chevalier Brandiny & du Moine Boufon Mariny. Ils avoient inventé des saucisses de nouveau ragoût qui n'étoient farcies que de ce qu'il y avoit de plus délicat en la chair des faisans, & coûtoient si cher, que le successeur du Pape ne pût s'empêcher de l'avoir en exécration lors-qu'il examina la dépense de sa table. Les Parasites y etoient reçûs à certains jours, & traités de la maniere qu'ils souhaitoient, à condition, qu'ils enduroient sans se fâcher toutes les petites malices, qui leur se-

roient faites par les Oficiers de cuisine, qui n'oublioient rien, pour tromper leur goût, & leur faire manger de la chair de singes & de corbeaux sous prétexte de quelque autres mêts.

Le Pape avoit encore soin d'inviter les Cardinaux le premieé jour d'Août, & de passer avec eux l'apresdînée à joûer aux cartes : mais tout l'argent du jeu, & tout le gain se distribuoit aux pauvres, & il avoit aversion pour les dés, & joüoit si parfaitement aux Echets que personne ne l'y pouvoit gagner, Il s'abstenoit de viande les Mécredis, & ne mangeoit que des herbes les Vendredis, & ne soupoit jamais les Samedis. Je n'ai qu'une circonstance à raconter sur l'abus de ses Indulgences qui est échapée au Pere Paul, savoir, que l'on montra en Alemagne une Bulle qui taxoit à un écu l'entrée du Paradis.

Il négligea la fabrique de Saint Pierre, pour faire travailler à la galerie du Vatiean, qui fut peinte par Raphaël d'Urbin, cét incomparable ouvrier, qui avoit porté la Peinture dans un point de perfection, qui n'avoit pas été connu depuis Apelles, mourut à trente six ans par la faute du Pape, & par la sienne. On lui

avoit promis de le faire Cardinal, & l'on ne doute point qu'il ne l'eût été à la premiere promotion. Le Pape se plaisoit à l'entretenir, & visitoit son travail presque tous les jours. Il le vit une fois extraordinairement échaufé, & lui tâtant le pouls trouva qu'il avoit de la fiévre. Il lui commanda de s'aler coucher, & l'envoia saigner par un Chirurgien, mais il ne savoit pas, que l'émotion de ce Peintre venoit de s'être trop diverti avec une Dame. Et comme la saignée est toujours mortelle en de semblables conjonctures, & que Raphaël ne découvrit point son infirmité au Chirurgien, il tomba dans une langueur, qui le mit au tombeau. Il avoit fait le dessein, & craïonné lui-même les patrons de la tapisserie que le Pape faisoit faire en Flandre. & cès patrons furent si bien exécutés sur la soie & la laine, que le Pape eut sujet d'en être content, quoi que la tenture lui revint à soixante & dix mille écus.

Il faut pourtant remarquer ici que la Simonie ne fut ni si grande ni si publique sous la Papauté de Leon qu'elle l'avoit été sous celle d'Alexandre & de Jules: car encore que le grand

Penitécier fut prévenu de deux maximes, qui sembloient établir la vénalité des bénéfices , encore qu'il soûtint, que le Pape purgeoit de toutes sortes de Simonie,& n'en pouvoit commettre; j'ai trouvé neanmoins dans de bons mémoires, que Leon prénoit assez souvent la peine d'examiner les expeditions que ce Penitencier lui présentoit à signer, & lui faisoit quelquefois de sévéres corrections, sans le menacer pourtant de lui faire perdre sa charge , parceque c'étoit en éfet le plus habile hommme qu'il y eût en Italie pour le Droit Canon.

J'ai encore trouvé au même lieu, que Jules Blancy sont favori prit son temps pour lui faire signer une requête, lorsqu'il étoit si pressé qu'il n'avoit pas le loisir de la lire, il n'avoit pas acoûtumé de se mêler de semblables choses. Le Pape se douta du mistére,& laissant ce qu'il avoit à faire lût toute la requête,il trouva qu'on le suplioit d'unir deux bénéfices situés en deux provinces éloignées l'une de l'autre ; & le motif de celui,qui solicitoit l'union étoit de raser une Eglise , qui étoit trop proche de son château . à quoi personne ne se sesoit opolé,si le Prieuré de cette Eglise,

dont ſon fils avoit été pourvû avoit été joint à l'autre Prieuré, que le même fils tenoit dans une autre province. Mais le Pape ne ſe mit pas en peine de ſavoir tout ce détail, il demanda ſeulement à Blancy combien on lui avoit promis pour faire paſſer cette requête, & Blancy qui croioit être aſſez bien dans l'eſprit de ſon maître pour lui avoüer impunément la vérité, lui repartit qu'il y avoit deux cens écus à gagner. Il n'eût pas plutôt lâché ce mot, que le Pape courut à une caſſéte, où il y avoit de l'argent, en tira deux cens écus, les donna à Blancy, & déchira la requête.

Voilà l'air, dont le Pape traitoit les afaires particulieres, pendant que la fortune travailloit à le broüiller avec la France. Il n'avoit plus de liaiſon avec le Roi tres-Chrétien, depuis que l'aliance du jeune Laurét de Medicis avoit ſi mal réüſſi. Au contraire il s'étoit plaint aſſez hautement qu'on lui avoit débauché à Paris le Cardinal Bibiana, pour faire croire, qu'il cherchoit à s'en vanger, quand la maniere dont le Cardinal étoit mort à ſon retour au ſortir d'un feſtin où le Pape lui avoit préſenté un morceau qu'il n'oſa refuſer, n'en eût pas

convaincu les plus incrédules. D'ailleurs il avoit peine à digerer que l'autre Gouverneur de Milan ne voulût ni laisser joüir des bénéfices de ce Duché que ceux qui étoient dans les interêts de la France, ni permettre à quiconque les contestoit d'aler plaider à Rome, au lieu qu'auparavant le Saint Siége étoit en possession d'y nommer de plein droit, & de juger souverainement les procés, qui survenoient en cette matiere.

L'Empereur avoit alors à Rome un Ambassadeur nommé Jean Manuël, qui le servoit avec d'autant plus de zéle, qu'il avoit été dans les bonnes graces de Philipes I. son pere, mieux qu'aucun autre Espagnol, & qu'il avoit soufert des persecutions aprés la mort de ce jeune Prince de la part du Roi Ferdinand. Ce Ministre avoit toutes les qualités nécessaires pour la négociation, & s'étoit insinué dans l'esprit du Pape, en lui donnant des ouvertures, qui ne réüssirent pas neanmoins, pour faire arrêter Luther à la Diété de UVorms. Et comme il avoit découvert que sa Sainteté ne seroit pas fâchée d'entrer en guerre contre la France, pourvu qu'on lui en fournit un prétexte spécieux ; il lui pro-

posa de la part de son Maître le plan d'une ligue, qui ne pouvoit étre mieux dressée : car l'Empereur en devoit faire tous les frais, & en courir tout le risque sans en tirer aucun avantage aparent. Il se chargeoit de lever & faire subsister les armées ; il laissoit au Pape la liberté d'en nommer le Général; il consentoit qu'elles reçussent de sa Sainteté les ordres les plus importãs sur ce qu'elles auroient à faire, enfin il s'exposoit à perdre le Roiaume de Naples en cas qu'elles eussent du pire. Cependant il renonçoit aux fruits, que la ligue en tireroit, si la fortune favorisoit ses armes, & ne faisant par avance que deux lots de la dépoüiles des François, il en donnoit un, savoir les Etats de Parmes, & de Plaisance au Saint Siége; & l'autre, qui contenoit le reste du Milanois devoit étre restitué aux Sforces, sans que l'Empereur exigeât autre chose qu'un nouveau serment de celui qui en seroit investi.

La partie étoit trop bien faite pour ne tenter pas le Pape d'en étre. Il signa les articles, qui lui en furent présentés, sans y rien changer; & comme il ne faloit pas étre sans argent dans un commencement de guerre, il créa quatre cens

Ofices de Chevaliers, qui furent vendus mille écus piéce, en leur aſſignant cent écus de revenu ſur de bons, fonds. Il jetta les yeux ſur Proſper Colnone, pour le Général, parce qu'il ſupoſa, que le Marquis de Peſcaire, qui commandoit l'infanterie Eſpagnole s'acommoderoit bien avec lui, aprés avoir épouſé ſa niéce. Mais il ſe trompa dans ſa conjecture, & l'armée de la ligue n'eût pas plutôt commencé d'agir, que Proſper, & Peſcaire ſe broüillerent plus hautement, que s'il n'y eût eû aucune aliance entr'eux.

Leur diſcorde fit lever le ſiége de Parmes, & jetta leurs troupes dans une irreſolution, qui n'eût pas manqué de les ruiner, ſi le Pape ne ſe fut aviſé d'un expédient, qui lui réüſſit. Il ſavoit combien la préſence du Cardinal de Medicis étoit néceſſaire à Florence poûr contenir le peuple. Il lui écrivit d'en ſortir & d'aler en toute diligence à l'armée en qualité de Légat, pour acommoder les deux principaux Oficiers, & les remettre en action. Le Cardinal de Medicis obéït, quoi qu'il deſeſpéroit d'éxecuter l'ordre qu'il recevoit. Il trouva plus d'obſtables à ſurmonter, qu'il ne s'en étoit

figuré, mais il eut encore plus de bonheur que de peine. Il fit goûter à Prosper une espece de compromis, qui ne lui laissoit presque que le nom de Géneral, & Pescaire y trouvant son conte l'accepta. En-suite le Cardinal de Medicis les obligea tous deux à porter la guerre dans le centre du Milanois. Ils y consentirent; & Lautrec n'aiant pû leur empêcher le passage de Loglio, à cause que les Suisses l'avoient abandonné, faute de paiement, ils furent maîtres de la campagne, & se présenterent aux portes des principales villes, où ils furent reçûs par les restes de la faction des Gibelins. Celles de Milan leur furent même ouvertes par les Pallavicins en vengeance de ce que Lautrec avoit fait mourir deux Cavaliers de leur Maison, sans observer toutes les formes de la justice, & les François furent chassés de la Lombardie la seconde fois avec autant de facilité qu'ils l'avoient été la premiere.

Le Pape en reçût la nouvelle à la chasse, & en eut en même temps une émotion de joie, qui lui donna la fiévre. Il avoit acoûtumé d'avaler au commencement du souper des pilules d'Aloés, qui lui tenoient le ventre libre, & Serapita

ſon valet de chambre qui avoit ſoin de les lui préſenter les gardoit dans une boîte avec tant de négligence qu'il étoit facile d'y mettre la main, & d'en prendre à quiconque vouloit. Deux jours auparavant que le Pape ſe trouvât mal, il prit envie au Sommelier Lesby d'en tirer deux, & de les avaler, mais on le trouva mort le lendemain dans ſon lit, quoi qu'il ſe fut couché en parfaite ſanté. Le Pape en prit comme à l'ordinaire, & ſentant qu'elles lui cauſoient de l'alteration demanda à boire à Barnabê Maleſpine, qui lui ſervit du vin ſi amer, que le Pape, qui ne s'en plaignoit jamais ne pût s'empêcher de faire la grimace en buvant, & de dire à Maleſpine, je penſe que vous avez gagé de me faire boire du vin d'Abſinte. Maleſpine ne repartit rien, & ſe contenta de répandre ce qui reſtoit de vin dans la bouteille, & d'en faire aporter d'autre.

Le Pape ſoupa de bon apétit, & ne ſe trouva mal ni le ſoir ni la nuit ſuivante; mais le lendemain aprés avoir lû la dépêche, que le Cardinal de Medicis lui écrivoit de Milan, on le vit dans des emportemens de joie trop violens pour ne marquer pas qu'il y avoit dans ſon

temperament trop de chaleur étrangere alumée. Personne toutefois ne s'en aperçût d'abord, parce qu'on ne croioit pas qu'il y pût avoir de l'excés à se réjoüir de la disgrace des François. Mais le mal de têre dont le Pape se plaignoit ensuite y fit faire quelque refléxion quoi qu'on ne s'en étonnât pas tant, que du frisson qu'il sortit lors-qu'il demandoit à manger. Les Médecins qui observérent ce frisson, n'en firent pas d'état : car outre qu'il ne fut ni grãd ni de longue durée, il aboutit à une sueur si douce, qu'ils déclarerent hautement, que sa Sainteté en seroit quite pour cèt accés. Ils ne laissérent pas neanmoins de la faire porter à Rome d'où elle n'étoit éloignée, que de quelque mille ; & le mal augmentant toujours par le chemin, le premier objet, qui se présenta au Pape en entrant dans le Vatican fut de mauvais augure. C'étoit un Sculpteur, qui lui venoit montrer le dessein de Mausolée, que le Roi d'Angletere vouloit faire dresser à ses Ancêtres de la Maison de l'Ancastre, dont on ramassoit les os par toutes les contrées de l'Europe où il étoient morts en éxil. Comme le Pape se connoissoit admirablement bien en Sculture, il en

étoit fort curieux, & faisoit travailler Michel Ange à sa Sculture, ce qui redoubloit sa curiosité pour tels ouvrages. aussi ne laissa-t-il pas d'examiner celui d'Angleterre, ni d'en dire son sentiment. Dés qu'il fut au lit la fiévre diminua tellement, que les Médecins crurent qu'il étoit gueri. Il passa deux heures à recevoir les conjoüissances des Cardinaux sur la prosperité de ses armes, & ne sentit aucune douleur durant cét intervale. Mais tout d'un coup la fiévre revint, & fut d'abord si violente, qu'il se fit un trãsport au cerveau. On jugea bien alors, que la maladie étoit extrême, on usa de toutes sortes de remédes pour faire revenir le malade en son bon sens, l'on en vint à bout, & il recouvra la raison aprés une agitation de six heures, où l'on avoit remarqué tous les simptomes de la mort prochaine. Il ouvrit ses yeux, & parla, mais ce ne fut que pour recõmander son ame à Dieu, & pour assurer qu'il mouroit content aprés avoir recouvé Parmes, & Plaisance sans répandre de sang Aussitôt il rentra en frénésie; & expira à une heure aprés minuit le vint-troisiéme Décembre mil cinq cens vint-un, n'aiant pas encore quarante-sept ans acomplis.

Jamais Pape ne fut si regété de ses domestiques, à la réservé de Malespine, qui se présenta dés la pointe du jour à la porte du Palais avec un équipage de chassé, & demanda qu'on le laissat sortir. Les Suisses de la garde irrités de voir vn homme, qui cherchoit à se divertir dans la désolation publique l'arrêterent ; & ceux qui se souvenoient de ce que le Pape lui avoit dit du verre de vin qu'il lui avoit présenté, crurent être obligés de s'assurer de sa personne, & de lui donner des gardes. On le reserva même plus étroitement, aprés que le corps étant ouvert, on y eût trouvé deux marques infaillibles de poison, l'une que le cœur étoit marqué par tout de tâches noires, & livides, & l'autre que la rate étoit si prodigieusement rétrecie qu'on eut de la peine à la trouver. On avertit le Cardinal de Medicis de toutes ces particularités ; & lors-qu'il fut venu, tous les domestiques du feu Pape se jettérent à ses piés pour le conjurer de faire donner la question à Malespine. Mais il s'en excusa sur ce qu'il, étoit pressé d'entrer dans le Conclave. Ce ne fut pourtant pas là ce qui l'en empêcha ; & ceux qui le connoissoient jusqu'au fond de l'ame

jugerent qu'il avoit négligé la mort du Pape, sur un rafinement de prudence, qui lui faisoit apréhender de trouver parmi les coupables des personnes si qualifiées, qu'elles pourroient rompre toutes les mesures qu'il avoit prises pour monter à son tour sur le Trône de St. Pierre.

Ainsi Malespine fut relâché sans avoir soufert autre chose que la prison. Il erra long-temps dans l'Italie & s'étabit enfin dans la ville de Milan, où neuf ans aprés la mort de Leon, il fut condanmé pour un assassinat à avoir la tête tranchée. Il n'avoüa rien au suplice de ce qui regardoit l'empoisonnemet du Pape, & son silence à donné sujet aux Historiens de croire, qu'il n'y étoit rien arrivé d'extraordinaire, & que la plaie réstée de l'ulcere, dont j'ai déja parlé, étant venuë à se fermer, & les mauvaises humeurs, dont la nature se déchargeois par là de temps en temps ne trouvant plus de sortie, s'étoient jettées sur les parties nobles. Ils ajoûterent pour apuier leurs sentimens, que le vent de midi, qui soufloit alors, avoit élévé des marais proche du lieu où le Pape chassoit, une exhalaison empestée, qui eut plus d'éfet sur

ſa Sainteté; que ſur ceux de ſa ſuite, parce que s'étant beaucoup plus échaufé, les pores de ſon corps furent plus ouverts à l'air contagieux. Mais il eſt aiſé de répondre au premier de ces raiſonnemens, qu'il y avoit trop peu que la plaie étoit fermée, pour ſoutenir, que les mauvaiſes humeurs euſſent eû le loiſir de corrompre le cœur, & la rate au point où l'on les vit à l'ouverture du corps, outre que l'on peut attribuer cette altération ſi prodigieuſe aux pilules, dont on ne ſauroit dire quand elles furent empoiſonnées. Il eſt auſſi facile de repondre au ſecond, en diſant, que c'eſt deviner, & former une exhalaiſon chimérique, que d'en concevoir une, dont le ſeul corps du Pape fut ſuſceptible: car outre qu'il n'étoit pas le plus ardent de la troupe à courir, & qu'il ne s'échaufoit pas trop d'ordinaire; ſon tempéramment étoit le plus robuſte, & le plus capable de réſiſter aux injures de l'iar de tous ceux de la Cour de Rome: car il n'y avoit point d'homme à ſa Cour plus grand ni plus vigoureux, & ſes humeurs ſe trouvoient dans une proportion ſi juſte quelles n'euſſent pû ſe dérégler qu'aprés un combat de cent ans, ſi quel-

que venin ne se fut mis de la partie.

Quoi qu'il en soit, jamais Pape ne mourut d'une maladie, où il eut moins de disposition. Il n'étoit ni maigre ni sec, & son cerveau étoit trop gros pour être ofusqué d'abord par les seules vapeurs d'une fiévre légére. Le grand exercice qu'il faisoit devoit l'exéter d'un acablemẽt imprévû. Il n'avoit riẽ de foible que les yeux, aussi étoient ils fort gros, mais il ne laissoit pas d'en voir jusqu'aux plus petites choses, & de lire fort long-temps sans en être incommodé. De plus on lui avoit fait une espece de lunettes, qu'il portoit par tout, & principalement à la chasse. Elles lui faisoient distinguer de plus loin que les autres les animaux, & les oiseau, & lui donnoient quelquefois le plaisir de les tirer, & de les tuer, avant qu'on les eût aperçûs. Leur matiere étoit de cristal, & leur figure concave. Je n'ai pû trouver le nom de l'ouvrier, qui les avoit faites, ni de celui, qui en avoit fait present au Pape mais il est constant, que sa Sainteté n'avoit rien de si précieux, & qu'elles ne se brisérent point dans les exercices les plus violens.

Il avoit l'esprit délicat, & fécond ;

& nonobſtant qu'il eût choiſi pour ſes Sécrétaires les deux plus éloquens hommes de ſon ſiécle, il ne laiſſoit pas de tourner une lettre auſſi bien qu'eux, quand il lui en prenoit envie, témoin celle qu'il écrivit au Cardinal de Medicis en l'envoiant à Milan en qualité de Légat, & les agréables billets, qu'il adreſſoit à ſa ſœur aînée mariée dans la Maiſon de Cibo. Il faiſoit auſſi des vers Latins élégans & faciles, mais il ne s'y plaiſoit pas tant qu'aux Italiens; & comme perſonne ne ſavoit mieux que lui la plus fine délicateſſe de la Langue Toſcane, perſonne ne faiſoit auſſi de Sonnets plus réguliers ni des Elegies mieux entendües. Il s'étoit donné la peine de lire tous les Hiſtoriens célébres; & quoi qu'il fût trop promt, pour avoir la patience d'en faire des extraits, il ne laiſſoit pas de les avoir ſi bien retenus, qu'il ne manquoit jamais d'en citer les plus beaux endroits, quand l'ocaſion s'en prèſentoit. Il s'étoit acoûtume de ſi bonne heure à juger des ouvrages d'autrui, que ſa critique étoit d'ordinaire infaillible; & dans les diferens, qui ſurvenoient entre les beaux eſprits, on apeloit quelquefois du jugement de l'Academie au ſien. Il

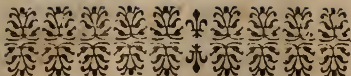
oficioit les fêtes ſolennelles avec tant de grace & de majeſté, qu'il y acouroit des ſpectateurs de toutes les contrées d'Italie. Le Roi François Premier, aprés lui avoir vû dire la Meſſe à Boulogne aſſûra de n'avoir jamais été mieux convaincu de l'importances des céremonies, pour élever l'eſprit à Dieu. Comme la vertu, dont il ſe piquoit davantage étoit la liberté, il l'exerçoit avec une adreſſe, qui lui ètoit toute particuliere. Il avoit ètudiè juſqu'aux geſtes, & au ton de voix, dont il faloit uſer en donnant, afin de mieux gagner le cœur de celui, qui recevoit quelque choſe de lui, & l'on n'a jamais remarque plus de joie ſur un viſage qu'il en paroiſſoit ſur le ſien, lors-qu'il lui arrivoit d'avoir ſû prevenir les demandes qu'on avoit à lui faire. Il afectoit de la triſteſſe, lors-qu'il étoit contraint de les refuſer, mais cette triſteſſe étoit acompagnée d'un air ſi tendre qu'on ne lui ſavoit point mauvais gré de ſon refus. On vit une fois dix perſonnes de qualite lui demander l'Archevêché de Ravenne, il eut la même civilité pour tous, il les entretint en particulier, il pénètra par leur entretien dans le ſecret de leurs interêts, &

donna le bénéfice à celui qu'il vouloit gratifier, sans mécontenter les neuf autres, parce qu'il leur en donna ou promit d'autres, qui sembloient étre le plus à leur bienséance. Il s'excusoit toujours en donnant, de n'avoir pas ocasion de donner davantage ; & la rougeur, qui ne manquoit jamais de lui monter sur le visage faisoit croire qu'il parloit sincérement, & donnoit de si vastes idées de sa magnificence, que tout le revenu de la Papauté n'eût pas été capable de les remplir s'il eût donné tout ce qu'on espéroit de lui.

Il disoit que son pere lui avoit donné trois régles pour sa conduite, en l'envoiant à Rome. La premiere d'aporter autant de soin à se maintenir dans l'estime de ses amis, qu'il en avoit pris à aquerir leur amitié. La seconde de réparer par de continuels ofices le dechet, que l'absence aportoit dans les étroites liasons. Et la troisiéme de vivre sans défiance, pour ce qui regardoit sa presonne, mais d'en avoir toujours pour l'Etat dont elle feroit partie. Enfin il eut durant sa vie & aprés sa mort les deux especes de bonheur, qui rendent les Gouvernemens des Souverains plus

ſignalés. Je veux dire que Rome fut extraordinairement floriſſante ſous ſa Papauté, & qu'elle fut ſi miſerable ſous les deux qui ſuivirent, qu'on n'en pouvoit faire la comparaiſon ſans le regréter plus que perſonne ne l'a jamais été. Il arriva pourtant à ſon corps une petite diſgrace la nuit qui précéda ſes funerailles: car le valet, qui le gardoit ſeul s'étant endormi, les rats atirés peut-étre par la ſenteur des parfuns, dont il étoit embaumé, lui rongerent le nez, ce qui fut cauſe qu'on lui couvrit le viſage durant la cérémonie des obſêques.





Argument du septiéme Livre.

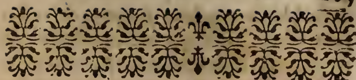
ELoges de beaux esprits, qui furent honorés de l'amitié de Leon X. ou reçûrent des gratifications de lui. Quelle est l'Histoire la mieux écrite que nous aions depuis des Anciens, L'Astrologue Tibertus prévoit sa mort, & la maniere toute extraordinaire, dont elle devoit arriver, sans la pouvoir éviter. Cocles de même profession a le même destin, & ne se trompe neanmois en aucune des horoscopes, qu'il fait] de ses amis, non pas même en celles, qui devoient arriver aprés sa mort. Le jeune Strozza ose épouser une fille entretenuë par le Duc de Ferrare. Son Maître le fait assassiner. Crimittus meurt d'un frisson arrivé par un seau d'eau qu'un des ses écoliers lui jette par raillerie. Le Cardinal Bibiana, qui avoit trente ans plus que le Pape, prend des mesures avec François I. à Paris, pour se faire élire au premier Conclave à Rome. Le Pape en est informé l'arrête à dîner & lui présente un

un morceau. Bibiana s'imagine qu'il est empoisonné, & n'ose pourtant se dispenser de l'avaler. Il retourne chez lui, & prend du contrepoison qui ne l'empéche pas d'expirer trois heures aprés. Pompone Gaurie disparoit en voiageant le long du Pau, & ne se trouve plus par la vengeance d'une Dame, à qui il avoit présenté une déclaration d'amour en vers. Le Comte Baltazar Castiglione pratique à contre-sens les régles qu'il avoit établies pour un courtisan parfait. On l'avertit qu'il mourra à Mantoüe. Il évite avec soin d'y aler, mais il accepte l'Ambassade d'Espagne, ne songeant pas, que Madrid s'apelloit Mantoüe en Latin. Il y meurt.

Les Auteurs imprimés & manuscrits dont le septiéme Livre a été tiré.

Les Eloges de Pontan, & de Domitius. Le Recüeil des Auteurs surmales. La vie du Duc de Valentinois. L'Histoire Topographique de Pesaro. Le premier Livre de Guichardin. Dissertation, par un Anonime sur l'infélicité des gens de lettres. Floribus Sabinus dans ses

éloges. L'histoire de Reminy. Le Commentaire de Beroalde l'aîné sur l'Ane d'or d'Apulée. Les Eloges des Bibliotécaires du Vatican. Le manifeste de Jules II. contre Iean Bentivoglio. L'Eloge de Cotta, dans Iules Cesar Scaliger. L'Histoire de Venise, de Iustiniani. Mascardi dans l'art de l'histoire Antoine Possevin dans l'histoire des Gonzagues. Iugement de Longeüil sur Erasme & sur Budée. Le Dialogue de Paul Iove avec le Marquis du Guast. Les Familles de Naples d'Ammirato. Les Apostilles de Budée sur divers manuscrits de la Bibliotéque du Roy.



LES ANECDOTES DE FLORENCE, OU L'HISTOIRE SECRETE DE LA MAISON DE MEDICIS.

LIVRE SEPTIEME.



COmme personnage ne sût mieux que Leon X. se faire aimer des beaux esprits, en leur faisant du bien, personne n'en eut jamais un si grand nombre à la suite, & dans ses interêts. Pomponius Latus étoit né d'une païsane, que le Prince de Salerne avoit abusée sous prétexte de mariage. On l'avoit élévé pour la guerre, & ce fut la ruïne

de la Maison de saint Severin, dont son pere estoit l'aîné qui lui fit changer de profession. Il se trouva parmi les doctes qui changerent de nom en prenant des degrez dans l'Université de Rome, & fut sujet à la persecution qu'endurerent pour cela Platine & Callimachus, lors que Paul II. au lieu de rire de ce caprice s'imagina que ç'avoit été pour couvrir une conjuration formée contre sa vie, ensuite son auditoire fut si rempli qu'il faloit y aler dés minuit pour avoir place. Il paroit de son logis avant le jour & portoit lui-même sa lanterne. On avoit peine à l'entendre, quand il parloit familierement, mais il ne begaioit jamais dans ses explications. Il faisoit sa cuisine lui-méme, & les plus illustres de ses écoliers y mettoient quelque fois la main pour le soulager lors qu'ils vouloient profiter du temps qu'il y auroit emploié. Il a laissé une Grammaire, & l'Histoire des Empereurs & des ruïnes de l'ancienne Rome. Il mourut à soixante & dix ans, pour avoir bû à la glace. Callimachus aprés avoir été mis à la question & tourmenté plus que les autres savans, parce qu'il avoit pris un nom Grec, où le Pape n'entendoit rien, se sauva en Toscane, où il étoit né, d'où Casi-

mire Roi de Pologne l'apela pour étre Précepteur de ſon fils aîné ; qui régna depuis ſous le nom d'Albert. Il fut le favori de ce jeune Prince, mais le conſeil qu'il lui dōna de ſe défaire des principaux Seigneurs de Pologne en les mettant à la tête de l'armée, lors qu'il aloit combattre les Moldaves, le fit diſgracier & lui ſuſcita tant d'énemis, que le Roi fut contraint de l'abandonner. Il trouva pourtant à Vilna capitale de Lithuanie un ami qui le cacha dans ſa maiſon, le nourrit ſans que perſonne le ſût non pas même ſa femme, l'aſſiſta à la mort, fit ſécher ſon corps dans un four, le mit dans une armoire, & le garda juſqu'à ce que la colere de la Nobleſſe étant ralentie, on lui fit d'honorables obſêques à Cracovie, où ſes os furent tranſportés. Il ne reſte de lui que la vie de Ladiſlas Roi de Pologne, & de Hongrie qui perit à la bataille de Varnes, mais c'eſt une Hiſtoire ſi belle, que quiconque ſe donnera la peine de la lire, jugera; ſans que je l'en avertiſſe, qu'il n'y en a point eû de meilleure depuis celle de Tacite.

Hierôme Savonarolle Religieux de S. Dominique vécut dans une prodigieuſe auſterité de vie à Florence, & fit voir

ce que peut l'éloquence quand elle est apuïée de la reputation de Sainteté. Il avoit le don de prophetie, & ce fut peut-être pour cela qu'encore qu'il eut beaucoup d'estime pour Laurent de Medicis,&pour ses enfans,il ne voulut pourtant jamais avoir d'autre liaisons avec eux que celles de l'étude, parce qu'il les consideroit déja comme des personnes qui devoient assujettir leur Patrie. Il gouverna sa République durant quatre ans, & fut seul deputé pour negocier à Pise avec Charles VIII. dont il avoit predit l'arrivée long-temps auparavant. Il y declara de vive voix, qu'il seroit dans Naples, & qu'il y subsisteroit pourvû qu'il fit observer une exacte discipline à ses troupes, mais qu'en tous cas il passeroit à son retour sur le vêtre des Italiens Il est assez difficile de dire ce qui causa la perte de ce nouveau Prophete. Deux choses y contribuerent beaucoup, l'une la reforme des mœurs qu'il voulut introduire dans Florence, & l'autre l'exemple qu'il donna, que l'on pouvoit déclamer publiquement contre les vices du Pape Alexandre VI. On arma contre lui les parens de sept gentilshommes qu'il avoit fait executer pour avoir con-

ſpiré contre le gouvernement. On mit le feu à la porte de ſon Couvent,on tira ceux qui étoient acourus à ſa defenſe,on le prit, & on le condamna au feu, qu'il ſoufrit en recitant & commençant les Pſeaumes de penitence. Les meilleurs de ſes ouvrages ſont, le Triomphe de la croix, & la Simplicité de la vie Chrétienne.

Marcille Ficin fut ſi petit, quil ne venoit pas à la ceinture d'un homme de médiocre taille, mais il eſtoit ſi bien proportionné, ſi propre, & d'une humeur ſi gaïe, qu'on ne s'enuioit jamais avec lui. Il étoit ſi preocupé du ſoin de ſa ſanté qu'il changeoit ſouvent de calote & juſqu'à ſix ou ſept fois en une heure. Il s'eſtoit fait faire des habits & des couvertures pour tous les vents, qui ſoufloient, & pour toutes les irregularités des ſaiſons. La maiſon de Medicis lui avoit fait avoir un Canonicat, une maiſon à la ville, & une autre à la campagne, & lui donnoit encore une penſion pour traduire en Latin les œuvres de Plotin, de Jumblique, de Pſelle, & de Cineſius.Il travailloit avec toute la facilité imaginable.Cependant ce qu'il faiſoit étoit ſi bien qu'on n'y oſoit retoucher. Il

mourut presqme sans douleur à soixante & dix ans le même jour que les Florentins firent trencher la tête à Paul Vittelly leur Général, de peur qu'il ne se vengeât de ce qu'ils l'avoit injustement soupçonné de perfidie.

Galeas Mattius servit au Roi Mathias d'Hongrie en même temps de Précepteur pour les siences, de Sécrétaire pour les dépêches, de Capitaine à la guerre, & de champion dans les Tornois. Il composa deux Livres sous une constellation maligne, le premier qui traitoit de l'homme fut si mal traité par le critique Merula, que son auteur se porta lui-même à le suprimer ; & le second, qui traitoit de la vertu des Paiens lui atira la persécution des Religieux qui le firent mettre en prison, où il eût été condanné au feu si le Pape Sixte IV. qui avoit été son Disciple n'eût emploié toute son autotié, pour le tirer de leurs mains, encore falut il qu'il fit amande honorable. Il vécut prés de quatre vints ans, & devint si gros qu'il n'y avoit point de cheval, qui le pût porter. Il mourut d'une hergne.

Elisius Calentius fut un Poëte célèbre à la Cour de Naples, qui tiroit du Roi

Alphonse la même pension que Pontan, Attilius, Gravina, & Senésar, dont l'ocupation étoit de juger des piéces, que l'on présentoit à sa Majesté, soit en vers, soit en prose. Comme il s'étoit proposé dimiter Tibulle, il fut de complexion aussi amoureuse que lui, & fit des élegies tout-à-fait passionnées encore qu'elles ne soient pas toutes d'égale force. Il traduisit en vers Latins la guerre des Rats contre les Grenoüilles d'Homere, & se voiant vieux, & chargé d'enfans il se repentit de n'avoir rien épargné pendant sa jeunesse, & le témoigna par cette Epitaphe.

Vanum post cineres de me toto orbe legatur,
Scripta que sint tumulo Carmina digna meo:
Ingenium Natura dedit, fortuna Poëta,
Defuit, atque inopem vivere fecit amor.

Pandolphe Collenucio fut Jurisconsulte de profession, mais si inconstant dans son étude, qu'à peine avoit il les premieres notions d'une sience qu'il s'apliquoit à une autre. Neanmoins comme il étoit bien-fait & éloquent, &

qu'il avoit d'ailleurs les qualité necessaires pour la negociation. Il fut employé en diverses Ambassades. Il composa l'Apologie pour l'Histoire naturelle de Pline, un Traité de Vipere, & un Dialogue tout-à-fait boufon entre la tête & le bonnet; en-suite il écrivit les vies des Rois de Naples en langue Toscane, à la priere du Duc Hercules de ferrare, qui n'entendoit pas le Latin. Il mourut à Pesaro où Jean Sforce l'attira par adresse & l'y fit étrangler en vengeance de ce qu'il avoit intercepté une de ses lettres.

Jovien Pontan cachoit sous une mine fiere & refriguée un esprit infinement agreable, & delicat. Il estoit de Caretto en Umbrie, où sa famille estant perie par le fer, & le feu, il se refugia à Naples. Antoine de Palerme Secretaire d'Etat le trouva dans la ruë & remarquant dans sa phisionomie je ne sçai quoi d'extraordinaire, prit soin de son éducation. Il instruisit si bien qu'il devint le plus celebre des Poëtes, & des Orateurs de son siecle. Il se voulut aussi méler d'écrire l'Histoire, mais avec si peu de succés qu'il s'accusa luy-même de n'y avoir travaillé, que pour découvrir son

foible. Il ſucceda à la charge de ſon bienfaiteur. Il éppouſa une femme, qui lui aporta de grands biens, mais ſur la fin de ſa vie, il déchût de ſa reputation à cauſe de ſon Panegirique de Charles VIII. & de ſon Dialogue intitulé Charon, tant il y avoit de flaterie dans la premiere de ces deux pieces, & de medisence dans la ſeconde. Il mourut à ſoixante dix-ſept ans, aprés s'être fait élever un tombeau magnifique; mais il oublia de mettre dans ſon teſtament quel Epitaphe on y devoit graver des quatre qu'il avoit compoſées.

Mac-Antoine Coctius Sabellicus étoit fils d'un Serrurier, & ſe mit à tenir école à Tivory, où il gana de quoi ſubſiſter à Rome durãt quelques années. Pomponius Latus le fit étre de l'Academie, où il ſe corrigea de ſes defauts, & ſe rendit capable d'être apelé par le Senat de Veniſe, pour écrire l'Hiſtoire de la République, & pour faire des leçons publiques aux jeunes Gentilshommes à trois cens écus d'apointemens. Il s'aquita mieu du ſecon de ſes emplois, que du premier: car la flaterie eſt ſi groſſiere dan ſon Hiſtoire, que les moins rafinés s'en aperçoivent. Ce qu'il y eut de

plus bizarre dans son procedé fut qu'aprés avoir donné du nez en terre dans l'Histoire particuliere, il crut qu'il reüssiroit mieux dans la generale. Il commença celle du monde depuis Adam, & fit ces gros volumes d'Enneades qu'on se garde bien de lire lors-qu'on en est averti que les matieres les plus curieuses sont presque toutes passées sous silence, & les plus communes, traitées avec une exactitude ennuiante. Il mourut à soixante & dix ans d'une maladie honteuse, dont on ne savoit pas alors le secret de guerir. Il ne laissa qu'un bâtard, à qu'il ne voulut pas donner le soin de sa sepulture, il aima mieux le prendre lui-même, & fit cet Epitaphe, où je ne trouverois rien à redire si quelqu'autre l'avoit faite.

Quem non res hominum, non omnis ceperat ætas.
Scribentem capit hæc Coction urna brevis.

Laurentien aprés avoir long-temps enseigné la Philosophie & la Medecine à Pise, & à Florence se mit à traduire Hipocrate, parce que Theodore Gaza ne luy sembloit pas exprimer avec assez de force le stile canonique de cét auteur,

ensuite il voulut faire de même à l'égard de Galien ; & il travailloit avec tant d'assiduité que l'on croit qu'il l'eût achevé s'il ne se fut mis en tête d'acheter une maison, quoi qu'il n'eut que le tiers de l'argẽt qu'il faloit, pour la païer. Celui qui la vendoit fit inserer dans le contract, qu'en cas que Laurentin ne fournit pas toute la somme dans six mois, il rentreroit dans sa maison sans être obligé de rendre ce qu'il avoit reçû, & Laurentien y consentit, parce qu'il faisoit son conte d'avoir dans ce tems là de quoi achever de paier. Mais les mesures qu'il avoit prises lui manquerent & le terme estant échu, sans qu'il fut en estat d'executer la cause du contract, il eut tant de regret de voir rentrer le vendeur dans la maison qu'il se precipita dans le puits.

Antiochus Tibertus fut mené de Cesene, où il estoit né, en France par un soldat, qui le fit étudier à Paris. Il suivit son genie qui le portoit à l'étude de la magie naturelle, quoi que cette profession fut alors si dangereuse, que depuis deux cens ans que Pierre Daponno étoit mort, persõne n'avoit osé s'en méler Il s'imagina qu'elle n'estoit méprisable,

que parce qu'elle n'avoit jusqu'alors été débitée dans sa pure naïveté; mais qu'infailliblement elle seroit recherchée de tout le monde l'ors-qu'on la verroit parée des ornemens des autres siences. Sur ce principe, il se rendit tres habile dans les belles lettres, en Phisique, en Médicine & en Mathematique, & retournant dans son païs, où il ne faloit pour vivre en sûreté que séduire quelqué petit Prince, il passa bien-tôt pour un fameux Devin chez les astrologues de France, où il se retira. Il rendoit raison de la plûpart de ses prédictions, ce que les autres Devins ni les Oracles mêmes ne s'étoient pas encore avisés de faire, & ce fut pour cela qu'il étoit consulté par des personnes de toutes qualités, & conditions, depuis les Souverains jusqu'aux bergers, & qu'il y avoit à toutes heures un si grand concours de monde à sa porte qu'il y faloit quelquefois demeurer plusieurs jours pour atendre son rang, avant que de lui parler. Il écrivit des livres fort curieux de la Chiromancie, de la Phisonomie, & de la Piromance; & regardant un jour dans la main de Guy de Bogny surnommé Guerre, à cause de sa valeur, il l'assûra,

que le meilleur de ses amis le feroit assassiner sur soupçon mal fondé, à quoi il y avoit d'autant moins d'aparence que Bogny étant le plus déterminé soldat de son temps, & courant aux ocasions les plus dangereuses, y devoit vraisemblament périr. Il prédit encore par la même voie à Pandolfe Malateste Souverain de Réminy, qui étoit le plus riche Prince d'Italie en argent contant, qu'il mourroit de misere dans l'hôpital de Boulogne. Enfin il lui prit envie de faire son horoscope, & il trouva qu'il auroit la tête tranchée. Voici comme le tout arriva. Malateste avoit une étroite liaison avec Bogny, & lui confioit le commandement de ses troupes. Bentivoglio son beau-pere lui manda, qu'il avoit donné les brebis en garde au loup, & que Bogny avoit traité avec le Pape pour remettre Reminy sous l'obeïssance du saint Siége. Il n'en falut pas davantage pour disposer Malateste à convier Bogny à un festin, où Tibertus fut apellé. Bogny fut poignardé à table, & Tibertus mis dans un cachot de la citadelle, les fers aux piés, & aux mains en atendant qu'il fut mis à la question, pour lui faire révéler les compli-

ces de la prétenduë conjuration. Cependant l'innocence de Bogny fut reconnuë, & Bentivoglio, croiant qu'il fût encore en vie, écrivit à son gendre, qu'il lui avoit donné un faux avis. Malateste se repentit de s'étre trop hâté & s'en aloit au cachot de Tibertus, pour l'en tirer, lors-qu'on lui vint dire que ce Devin avoit été surpris en se sauvant. Et de fait Tiberrus qui se souvenoit de son horoscope, & ne savoit pas que son afaire fut en bon état, avoit si bien cajolé la fille du Geolier, qu'elle l'avoit décendu avec une corde dans le fossé, où le cliqueti de ses chaînes l'aiant fait ouïr par la sentinelle, Malateste qui survint là-dessus crût qu'il étoit criminel, puis-qu'il avoit tenté cette voie pour sortir de prison, & sans autre forme de procés lui fit trancher la tête. Peu de tems aprés le Duc de Valantinois surprit Reminy, & Malateste s'étant sauvé par hazard, erra de ville en ville jusqu'à ce que ses propres enfans l'aiant abandóné parce qu'il essaioit de les diviser, il ne trouva plus d'autre retraite, que l'hôpital de Boulogne, où il mourut.

Philippe Berolde l'aîné aquit de la reportation par une voie bisarre: car au

lieu que les autres ſavans tâchoient d'imiter les écrivains du ſiécle d'Auguſte, il ſe figura que le beau Latîn conſiſtoit dans les vieux mots, & ſe propoſa de les remettre en uſage. Comme il avoit tous les bons livres, & que ſa mémoire étoit prodigieuſe, il les interprétoit admirablement, & n'y aiant perſonne dans le monde, qui fit de ſemblables leçons; ſon auditoire de Boulogne étoit ſi rempli de toutes ſorte de gens principalement d'étrangers, qu'on n'y pouvoit aborder. Il a laiſſé en ce ſtile un commentaire ſur l'Âne d'or Apulée, où il y a tant d'érudition, qu'il ſeroit le meilleur de tous les ouvrages de cette nature ſans l'étranges prévention de ſon Auteur par quelques opinions ridicules. Il mourut à cinquante ans & ne ſe repentit pas même à la mort de ſa barbarie.

Philipe Beroalde le jeune ne ſuivit ni les traces ni le genie de ſon oncle, dont je viens de parler. Il eut le goût fin pour le beau Latin, & ſe dõna à la Poëſie. Ses Ordes ſont ſi pures & ſi bien travaillées, que l'Academie de Rome jugea, que perſonne depuis mille ans n'avoit aproché ſi prés d'Horace, & ce fut en vertu de ce témoignage qu'elle rendit au mé-

rice de Beiolade, que Leon X. pour l'atirer à Rome le fit Bibiotéquaire du Vatiacan, mais il mourut à vint-huit ans, en alant prendre possession de sa nouvelle dignité.

Tite Strozza fut un fameux Poëte Latin de Ferrare, qui composa plusieurs Eclogues, & mit en vers l'Histoire de la Maison d'Esté. Personne ne lui eût disputé la couronne de Laurier qu'il prétendoit à l'exemple de Plutarque, s'il n'eût engendré un fils, qui fut encore meilleur Poëte que lui.

Hercules Strozza faisoit de si beaux vers à dix sept ans, que son pere en conçût de la jalousie ; & comme il n'avoit pas de moindres qualités pour la Cour, que pour le Parnasse, il devint favori du Duc son maître, & fit l'amour à la sœur de ce Prince, pēdāt qu'il écrivoit des vers dignes de l'Antiquité. pour la Duchesse Lucrece Borgia, Il étoit galant, & fort ingénieux dans les reparties ; comme il le témoigna à une Dame, qui lui reprochoit qu'il étoit boiteux : car il lui repartit sur le champ que Venus qui se connoissoit du moins aussi-bien qu'elle en amour, avoit pourtant préferé Vulcain aux autres. Mais par un malheur

pour lui, la belle Torety, qui étoit maîtresse du Duc lui donna de l'amour. Ils convinrent de s'épouser secrétement, de peur que leurs nôces ne fussent traversées ; & de publier ensuite leur mariage dés que la conjonćture leur seroit favorable, parce qu'ils suposoient, que le Duc cesseroit d'aimer la Torety, lorsqu'il aprendroit qu'elle seroit elle même jettée entre les bras d'un autre. Mais ils se tromperent : car à peine la chose eût-elle éclaté que Strozza venant de souper au Palais, fut tué, sans que l'on fit depuis aucune recherche des assassins.

Berthelemy Cocles n'étudia que la Chiromancie, & la Metoposcopie, mais il devint si savant, que personne ne fit jamais tant de véritables prédićtions. Il fut plus hardi que les autres Devins : car il fit imprimer un livre enrichi de figures où tout le secret de son art étoit révélé, toutes les lignes de la main & les diferens traits du visage expliqués, & la signification de chaque chose en particulier expliquée. Le doćte Achiliny y fit une préface, qui fut également admirée par les amis & les énemis de l'art de deviner, & Cocles confirma ce qu'il avoit dit par une expérience ; qui acheva de le

mettre en vogue. Luc Gavrie si fameux en la Judicaire ne pouvoit faire son horoscope faute de savoir le jour, & l'heure. & le lieu de sa naissance. Il s'adressa à Cocles, qui, lui regardant dans la main, lui prédit, qu'il endureroit bientôt un suplice sans l'avoir mérite, mais qu'il n'en mourroit pas. Et de fait Bentivoglio Seigneur de Boulongne aiant apris que Gaurie avoit prédit qu'il seroit chassé de son Etat avant que l'année finit, le fit enlever, & commanda qu'on lui donnât l'estrapade cinq fois de suite, ce qui fut exécuté ; mais aussi fut-il dépoüillé dans le temps, que Gaurie avoit marqué. Quant à Cocles. il n'avoit pas moins prévü le jour , & l'heure de sa mort. Il savoit qu'il devoit étre tué d'un coup à la tête & s'étoit armé d'une coife de fer sous son chapeau , & d'une épée à deux mains , dont il s'escrimoit assez bien. Cependant Hermes Bentivoglio fils du grand Seigner de Boulogne, l'avoit tant prié de lui dire sa bonne avanture , qu'il lui avoit déclaré qu'il seroit bani , & tué dans un combat , ce qui arriva depuis. Mais alors Hermes , qui étoit l'homme le plus brutal de son siécle voulut se venger de Cocles , en

le faisant assassiner par Capony le plus déterminé des Satellites de son pere Capony s'en execusa long-temps, & ne s'y feroit jamais résolu, sans qu'un jour il lui prit envie de consulter Coles, qui ne le connoissant point lui dit helas ! mon ami vous commettrez un détestable meurtre avāt qu'il soit nuit. Capony surpris d'une prédiction si imprevûë s'imagnia que Cocles abusoit de sa crédulité, comme il avoit fait de celle d'Hermes, & là-dessus prit ses mesures pour le tüer. Il s'ala déguiser en Crocheteur, pour mieux faire son coup, & revint au moment que Cocles, qui avoit été contraint pour une afaire indispensable de sortir revenoit & mettoit la clef dans la serrure de sa porte. Il lui déchargea un si grand coup de hache, que la coife de fer ne pût empêcher Cocles d'avoir la tête fenduë. On trouva dans son cabinet un livre écrit de sa main, qui contenoit des prédictions pour tous ceux de sa connoissance, dont il avoit observé les mains & le visage, & l'évenement justifia, qu'elles avoient été toutes infaillibles, n'y aiant eu personne de ce nombre, qui ne mourut aprés lui de même mort dont il avoit noté.

Jean Cotta étoit du païs de Catulle & avoit presque le même genie. Il se donna à Berthelemy de Lalviane, & s'offrit de lui tenir compagnie, lorsque les François l'eurent pris à la bataille de Laghiara Dadda, & comme on ne le voulut point recevoir il ala à Rome pour hâter la rançon de son bienfaiteur, & y mourut de peste à vint-huit ans. Ses Epigrammes ont le tour de celles de Martial, & ses Oraisons montrent qu'il avoit déja lû les bons livres. Il avoit encore composé une Corographie en vers, & des observationsfur Pline, mais on ne sait ce que ces deux ouvrages sont devenus.

Pierre Crinitus fut le plus habile écolier de Politien, & lui succéda en la chaire, & en l'éducation de la jeunesse de Florence.

FIN.













